LES
CHASSEURS
D'IVOIRE

Il s'arrêta à une distance de quelques pas. (Ch. xiv.)

ST
527
315
1876
AFA

LES

CHASSEURS

D'IVOIRE

PAR

L. BAILLEUL

IN

PARIS

THÉODORE LEFÈVRE, ÉDITEUR

RUE DES POITEVINS

LES

CHASSEURS D'IVOIRE

I

LES NAUFRAGÉS.

La nuit était sombre; de gros nuages noirs, aux formes fantastiques, couraient dans l'espace, chassés par un vent violent. Dans le lointain résonnaient encore les sourds grondements du tonnerre.

Une tempête comme on n'en voit que dans le voisinage des tropiques s'était déchaînée sur l'Océan, et, en quelques heures, avait précipité au fond de l'abîme la plupart des navires qui s'étaient trouvés dans le cercle de son action.

Au milieu de la mer, cinq hommes, à cheval sur un mât, flottaient au gré des vagues. Surpris par l'ouragan, ils avaient, avec leurs compagnons d'infortune, lutté bravement et courageusement pour sauver leur vaisseau.

Mais le génie des tempêtes les avait vaincus. Au moment où ils se voyaient sur le point de couler, ils avaient songé

aux embarcations ; mais de plus prudents ou de moins intrépides qu'eux s'en étaient déjà emparés, et ils les aperçurent s'éloignant rapidement dans la direction du nord-est.

Alors, n'ayant plus d'autre ressource pour échapper à la mort, comme tant d'autres autour d'eux, ils se jetèrent à l'eau. Au milieu de l'obscurité, ils eurent le bonheur de s'accrocher à l'un des mâts qui, en tombant, avait failli les écraser.

Quant à ceux qui montaient les embarcations, on n'en entendit plus jamais parler. Il est probable que les canots, trop surchargés, ne purent résister à la force des vagues, et qu'ils furent engloutis avec ceux qu'ils contenaient.

Au lever du jour, l'ouragan avait cessé. Les nuages s'étaient dissipés, et le soleil brilla dans tout son éclat. Mais ce ne fut qu'au bout de plusieurs heures que la mer devint assez calme pour que les naufragés pussent diriger l'étrange radeau qui les portait.

Alors, ils se servirent de leurs mains en guise de rames. On conçoit, toutefois, qu'ils ne pouvaient avancer que lentement.

Devant eux, au-dessus et au-dessous d'eux, partout, ils n'apercevaient que la mer et le ciel. Cependant, ils n'avaient pas de doute quant à la direction qu'ils devaient suivre, car ils savaient que, s'ils avaient chance de rencontrer la terre, c'était vers l'ouest qu'il fallait la chercher. Le soleil, dont ils avaient observé la marche, était pour eux un guide infallible.

La journée passa sans incident remarquable.

A mesure que se fit la nuit, les étoiles apparurent au firmament et leur tinrent lieu de boussole.

Ils continuèrent à ramer avec vigueur.

Aussitôt que l'aube commença à blanchir, leurs regards sondèrent l'horizon avec anxiété ; mais la terre n'était point en vue, et ils ne distinguèrent rien qui fût de nature à leur inspirer du courage.

Presque mourants de faim, dévorés par la soif et épuisés de fatigue, ils sentaient le désespoir les envahir, lorsque vers midi, alors que les rayons du soleil plongeaient verticalement dans l'eau, ils virent au-dessous d'eux quelque chose de blanchâtre.

C'était le fond de la mer, à quelques brasses au plus.

Ils se dirent avec raison que le rivage ne pouvait être bien éloigné. Mais une nouvelle difficulté se présenta.

Le soleil les frappait perpendiculairement, à tel point que leur ombre formait dans l'eau une ligne droite avec leur corps.

La crainte de se tromper de direction et de retourner vers la pleine mer les arrêta.

Ils restèrent immobiles et silencieux : ils n'auraient pu que parler de leur triste situation, et c'était un sujet qu'ils avaient déjà débattu sous toutes ses faces.

Nous profiterons de cet instant pour dire, en quelque mots, qui étaient ces cinq naufragés.

Commençons par le plus jeune. Ernest Trelivan, à peine âgé de vingt ans, était un beau et brave garçon, grand, bien fait, à l'air intelligent et aux manières distinguées. Il était Breton, et, à l'exemple de beaucoup de ses ancêtres, il s'était préparé, de bonne heure, à l'état de marin. Il avait même concouru avec succès aux examens pour l'admission au Borda, et un bel avenir semblait lui être réservé dans la marine militaire. Mais des revers de fortune vinrent inopinément attein-

dre sa famille, et, comme un malheur arrive rarement seul, son père fut emporté par la fièvre jaune à Rio-de-Janeiro. Alors, pour venir en aide à sa mère et à ses sœurs dont il était désormais le seul soutien, Ernest Trellivan avait dit adieu à ses rêves de gloire, et s'était embarqué sur un navire marchand, dont le capitaine était un ami de sa famille. En voyant échouer presque à son début l'entreprise à laquelle il s'était associé, il s'était oublié pour ne songer qu'à celles qu'il aimait et que sa mort plongerait dans la misère et le désespoir; et, s'il pria Dieu de le sauver, ce fut surtout parce qu'il savait combien son existence était nécessaire au bonheur des autres.

Lange, le camarade de collège de Trellivan, était originaire de la basse-Normandie. D'un caractère plus calme et moins enthousiaste, il considérait, avant tout, le côté positif des choses. Un peu indolent par nature, il évitait de se fatiguer inutilement; et, sans manquer de courage, il ne comprenait pas qu'on s'exposât au danger sans y être obligé. Son ambition avait été de commander, un jour, un bâtiment de commerce afin d'amasser une modeste aisance et de se fixer ensuite définitivement dans la petite ville de Saint-James où il possédait une maison entourée d'un jardin.

Deux des autres naufragés étaient plus âgés. L'un, nommé Gervais, pouvait avoir une quarantaine d'années : son visage était bronzé, et ses traits avaient parfois une expression qui allait jusqu'à la dureté. Mais il suffisait de vivre quelques jours avec lui pour s'assurer qu'il n'y avait pas un cœur plus affectueux et plus dévoué que le sien. C'était, dans toute l'acception du terme, un bon et brave marin, qui avait navigué sur toutes les mers du globe et dont la belle conduite avait

été récompensée par la croix de la Légion d'honneur.

L'autre, le dernier par sa modestie, mais le premier par sa science et par les qualités de son esprit, était le docteur Collinée, médecin et chirurgien du navire *l'Aventure* dont nous venons de raconter le naufrage.

Enfin, le cinquième de nos personnages appartenait à la race africaine. Il se nommait Makolo. Agé de moins de dix-huit ans, d'une taille élevée, bien prise, il paraissait être doué d'une très-grande force et d'une intelligence peu ordinaire chez les nègres. A en juger par la facilité avec laquelle il parlait le français, il devait avoir quitté son pays depuis de longues années ; toutefois, on savait peu de chose de son histoire, sur laquelle, d'ailleurs, il avait toujours gardé un silence obstiné.

Mais le soleil s'était déjà incliné dans le ciel, une brise s'était élevée, et nos cinq naufragés, sûrs maintenant de leur direction, recommencèrent à ramer.

Soudain, au moment où le soleil allait descendre au-dessous de l'horizon, ses rayons obliques éclairèrent des points blancs qui semblaient sortir de l'eau.

Etaient-ce des nuages ?

Les sommets arrondis qu'ils distinguaient et qui coupaient le ciel par une ligne très-nette démentaient cette supposition.

Ce devait être évidemment des montagnes ou au moins des collines.

Le cri de : « Terre » s'échappa simultanément de toutes les poitrines, et les forces revinrent avec l'espérance.

La perspective de remettre encore une fois le pied sur la terre ferme fit oublier pour l'instant aux naufragés la soif,

la faim et la fatigue : leur seule préoccupation fut de pousser plus vite le radeau vers le rivage.

Persuadés qu'ils en étaient encore à plusieurs milles, ils ne songeaient même pas à relever la tête lorsque Gervais poussa tout à coup un cri de joie que répétèrent ses compagnons.

Ils venaient d'apercevoir un banc de sable qui se projetait dans la mer, et qui leur apparut comme la main secourable qu'un ami leur aurait tendue.

Cette découverte fut suivie d'une autre non moins heureuse : leurs pieds qui pendaient de chaque côté du mât, sur lequel ils étaient à califourchon, touchaient le fond !

Alors, tous, cédant à une même impulsion, quittèrent le siège qu'ils avaient occupé si longtemps, et, marchant dans l'eau, gagnèrent la pointe extrême de la péninsule où ils se trouvèrent à sec.

La nuit approchait, et, dans le crépuscule du soir, les naufragés semblaient des créatures étranges sortant des profondeurs de l'Océan.

« A présent, que faire ? »

Ce fut la question que tous s'adressèrent, et à laquelle tous, mentalement, firent la même réponse.

La faim et la soif les torturaient, et il est naturel de croire que leur première pensée dut être de chercher les moyens de calmer cette double souffrance. Mais aussitôt qu'ils eurent posé le pied sur le sable, ils furent saisis d'une envie irrésistible de dormir. Il y avait plus de cinquante heures qu'ils n'avaient fermé les yeux, et la nature, prête à succomber, réclamait ses droits.

D'ailleurs, leur épuisement était tel que, le premier mo-

ment de joie passé, l'engourdissement les prit, et, les uns après les autres, ils se laissèrent tomber à terre et s'endormirent.

Par un effet de ce caprice ou de cette loi de la nature qui préside à la formation des péninsules, la pointe du banc de sable était élevée de plusieurs pieds au-dessus de la mer, tandis que la partie plus rapprochée du rivage dépassait à peine la surface de l'eau.

C'était sur ce point culminant que les naufragés s'étaient étendus. Il était le plus en vue, le plus sec, et tout naturellement ils s'étaient dirigés de ce côté.

Mais à peine dormaient-ils depuis deux heures qu'ils furent éveillés par une sensation qui les glaça, et, en même temps, les terrifia.

Il leur semblait qu'on leur versait de l'eau salée dans le gosier, et qu'ils se débattaient, de nouveau, au milieu des vagues.

Ils bondirent sur leurs pieds et jetèrent un cri d'effroi.

Le sable sur lequel ils s'étaient couchés était couvert d'eau.

Ils en avaient jusqu'aux genoux.

L'explication était simple. Dans l'état de confusion où étaient leurs idées, ils avaient oublié la marée.

■ Ils s'étaient laissés tromper par la vue du sable sec et encore brûlant, et n'avaient pas songé que la mer, à son flux, pouvait les submerger.

Mais un instant de réflexion les rassura, et ils se dirent que, pour échapper au péril, ils n'auraient qu'à suivre l'étroite bande de sable qu'ils avaient observée avant d'aborder, et qui les conduirait au rivage.

Mais cette ligne sur laquelle ils comptaient pour les guider, avait disparu, et, en se tournant du côté où devait être la terre, ils ne distinguèrent rien que des flots d'écume blanche.

Pour comble de malheur, il se forma un épais brouillard, et, quoiqu'ils fussent côte à côte, ils apparaissaient les uns aux autres comme autant de spectres vus à distance.

Cependant, il devenait urgent d'agir : l'eau montait rapidement, et menaçait de leur barrer la route.

Ils avancèrent, en suivant les vagues et ayant la brise dans le dos, persuadés que, de cette façon, ils n'iraient pas au-devant de la pleine mer.

Mais, à chaque pas qu'ils faisaient, l'eau devenait plus profonde, et bientôt ils en eurent jusqu'aux épaules.

Convaincus dès lors que le cours des vagues était un guide trompeur, ils cherchèrent un autre moyen de salut.

Après de nombreuses tentatives, ils réussirent à retrouver la crête du banc de sable contre laquelle les flots venaient justement se briser, et ils la suivirent quelque temps sans trop de difficulté.

Une particularité à laquelle ils n'avaient pas fait attention, c'est que la péninsule s'avancait de la côte en ligne non perpendiculaire, mais diagonale. C'est ce qui explique pourquoi les vagues ne couraient pas droit vers le rivage, et l'erreur où étaient tombés les naufragés.

Mais bientôt ceux-ci rencontrèrent devant eux une telle profondeur qu'il leur devint impossible de prendre pied.

Ils hésitèrent, et, durant ce temps, la mer continuait à monter. Cela ne paraîtra pas étonnant si l'on se rappelle que le banc de sable était plus élevé à son extrémité qu'aux endroits plus rapprochés de la terre.

Les naufragés connaissaient le prix des minutes, et ce vieil adage qu'il y a deux choses qui n'attendent pas — le temps et la marée — résonnait lugubrement à leurs oreilles.

D'après leurs calculs, ils devaient être encore à une distance de deux milles du rivage.

A force d'avoir les yeux fixés sur les vagues, Gervais avait découvert l'angle où elles venaient se rompre contre la barre, et il espéra que cette observation les aiderait à se guider le long du banc de sable.

Mais un flot énorme vint les frapper de flanc, et passa par-dessus leur tête.

Il ne leur restait plus qu'un moyen de salut, c'était de se jeter à l'eau et de gagner la terre à la nage.

On se demande, sans doute, pourquoi ils n'avaient pas déjà pris ce parti.

Ce qui les en avait empêchés, ce n'était certes pas la crainte du danger, mais le plus généreux des sentiments, qui, même au milieu de cette crise, faisait battre leur cœur.

Ils étaient cinq, et l'un d'eux ne savait pas nager !

Tous aimaient le docteur Collinée et ne voulaient pas l'abandonner !

Aux prières, aux supplications que celui-ci leur adressait de ne pas se préoccuper de lui et de ne songer qu'à eux, tous répondirent par les plus vives et les plus sincères protestations.

« Écoutez les conseils de la raison, mes enfants, répliqua Collinée ; vous êtes jeunes, vous avez un père, une mère, des sœurs qui vous adorent et que vous reverrez un jour, si vous profitez des instants qui vous restent. Je suis vieux, ajouta-

t-il, inutile à tout le monde, et ma vie ne vaut pas la peine que vous risquiez la vôtre pour la sauver. »

Ses compagnons seregardèrent les uns les autres, autant que le permettait l'obscurité. Chacun cherchait à lire sur le visage de son voisin un signe qui fixât sa résolution.

Déjà ils étaient soulevés et emportés par les vagues. « Partez, partez vite, mes enfants ! cria de nouveau Collinée ; si vous tardez encore quelques minutes, vous êtes perdus. D'ailleurs, poursuivit-il, il n'est pas sûr que je sois noyé ; j'ai la tête de plus que vous, et il se peut que la marée ait bientôt atteint sa plus haute élévation. »

Cette recommandation eut pour l'appuyer un argument contre lequel les plus nobles instincts ne pouvaient rien.

Une vague plus forte que celles qui l'avaient précédée enleva quatre des naufragés et les jeta à plusieurs mètres du docteur Collinée.

Vainement, Gervais, Trelihan et Lange luttèrent contre les lames, et tentèrent de regagner l'endroit où apparaissait un point noir qu'ils savaient être la tête du docteur.

Celui-ci vit leurs efforts, devina leur pensée, et leur cria de toutes ses forces :

« Non, mes enfants, gardez-vous de revenir ; ce serait vous sacrifier inutilement, — abandonnez-vous au courant et nagez vers la terre. Seulement, continua-t-il avec un accent de tristesse, si, tantôt, vous trouvez mon corps sur le rivage, vous creuserez pour lui une fosse sur laquelle vous placerez une croix de bois. Adieu, mes amis, adieu, mes braves enfants ! »

Ces paroles émurent profondément le cœur de ses compagnons, et, s'il n'avait fallu que risquer leur vie pour le sauver, ils n'auraient pas hésité une seconde.

Mais les flots devenaient de plus en plus gros, la terre s'était complètement dérobée sous leurs pieds, et, pour ainsi dire malgré eux, ils se laissèrent porter par les vagues jusqu'au rivage.

La distance était moins grande qu'ils n'avaient pensé.

Ils avaient parcouru environ un mille, lorsque Lange, le moins habile nageur des quatre, ayant laissé tomber ses jambes, toucha avec ses talons quelque chose de plus substantiel que l'eau salée.

« Je crois, murmura-t-il, en reprenant sa respiration, je crois que voilà le fond ! »

— Bravo ! tu as raison, cria Trellivan, qui était à côté de lui. Dieu soit loué ! ajouta-t-il, nous sommes, cette fois, bien réellement sur la terre ferme ! »

Gervais et Makolo imitèrent leur exemple.

Et tous, instinctivement, se tournèrent vers la mer, en laissant échapper simultanément cette exclamation :

« Pauvre Collinée ! »

— Je crois que, malgré tout, nous aurions pu l'amener avec nous, fit observer Trellivan.

— Si nous avions pu nous douter que la distance était si courte ! dit Lange, avec un soupir.

— Si nous essayions de le rejoindre ? A présent que nous connaissons le chemin, les difficultés seraient bien moindres ; qu'en pensez-vous ? demanda Trellivan.

— Impossible, répondit Gervais.

— Comment, c'est vous, Gervais, le plus fort nageur de toute la marine française, qui dites cela ! s'écria Trellivan d'un ton de reproche.

— Jeune homme, répliqua Gervais, le docteur Collinée était

mon ami. Il y a quinze ans que lui et moi avons fait ensemble notre premier voyage, et depuis ce temps nous ne nous sommes pour ainsi dire jamais quittés. Il m'a tenu lieu de la famille que j'ai perdue, et, d'un autre côté, j'ai montré plus d'une fois que la mort ne me fait pas peur. Vous devez donc être persuadé que, s'il y avait une chance de le sauver, je ne la laisserais pas échapper. »

Trelivan baissa la tête, et ils continuèrent à marcher en silence.

Au bout de quelques pas, Gervais s'arrêta.

« Tâchons du moins, dit-il, de savoir ce qu'il est devenu.

— Comment cela ? demandèrent ses compagnons.

— Tenez-vous immobiles où vous êtes, répondit Gervais, et nous verrons bientôt si sa tête est encore au-dessus de l'eau. »

Lange et Trelivan obéirent sans trop se rendre compte de son dessein.

Gervais avait les yeux attentivement fixés sur les vagues qui venaient mourir à hauteur de ses genoux.

« Qu'est-ce que vous observez ainsi ? demanda Trelivan.

— Je veux savoir si la marée monte toujours.

— Et en le supposant ?

— C'en serait fait du pauvre Collinée, et tout ce qu'il nous resterait à faire, ce serait, ainsi qu'il nous l'a demandé, de chercher son cadavre, quand la mer l'aura jeté sur la plage. »

Ce fut avec anxiété qu'ils suivirent les mouvements des vagues ; au bout de quelques minutes, ils acquirent la certitude que l'eau montait lentement, il est vrai, mais avec une parfaite régularité.

Ils ne doutèrent plus dès lors que leur compagnon ne fût noyé; et, tristement, ils se dirigèrent vers la baie, plus préoccupés du sort de leur compagnon que de leur propre situation.

Tout à coup, dans le calme de la nuit, un cri retentit derrière eux.

Ils s'arrêtèrent avec stupéfaction.

« Hé, hé! Là-bas ! » dit une voix qui semblait sortir du fond de la mer.

— C'est Collinée ! s'écrièrent-ils tous ensemble.

— Oui, mes amis, c'est le vieux Collinée, répliqua la voix, en se rapprochant. Je conçois que vous soyez étonnés et que vous soyez tentés de me prendre pour le dieu Neptune sortant du sein de son empire, continua le docteur. Mais attendez un peu, et vous allez juger par vous-mêmes. Le fait est que je ne me doutais pas que l'idée de vivre aurait eu tant de charme, même pour une carcasse comme la mienne. Le temps de descendre de mon bateau, et je vous rejoins. »

La joie causée par cette rencontre, si grande qu'elle fût, était à peine égale à la surprise qu'elle inspirait. Mais l'évidence était là, et ce fut avec les plus vives démonstrations de bonheur que tous serrèrent les mains du docteur.

« Comment ! c'est vous, mon cher Collinée ! répétaient-ils.

— En chair et en os, comme vous pouvez vous en assurer, répliqua le docteur.

— Mais comment avez-vous fait ? demanda Gervais en embrassant son ami ; la mer n'a pas cessé de monter !

— C'est qu'après tout, elle n'était pas aussi profonde que nous l'avions cru, fit observer Lange.

— C'est ce qui vous trompe, jeune homme, répliqua le docteur.

J'aurais eu deux fois ma taille que cela ne m'aurait pas empêché d'être submergé.

— Alors, comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ?

— Sur un excellent radeau, celui-là même qui nous avait déjà été si utile.

— Le mât ?

— Justement : au moment où les vagues me couvraient déjà la bouche et où je recommandais mon âme à Dieu, j'ai reçu un coup violent derrière la tête, et fait un plongeon.

Mais pendant que je me débattais, mes mains ont saisi un objet auquel je me suis accroché et qui n'était autre chose que le mât. Je me suis placé dessus et l'ai dirigé aussi bien que j'ai pu. Et voilà, mes enfants, comment j'ai eu le bonheur de vous retrouver. »

En arrivant au fond de la baie, les naufragés aperçurent devant eux une vaste forêt. Le brouillard qui les enveloppait rendait plus sensible l'humidité de leurs vêtements, et leur engourdissement était tel, qu'ils avaient la plus grande difficulté à marcher.

Gervais fouilla dans sa poche et en tira un étui bien hermétiquement fermé, contenant un briquet et de l'amadou.

On s'empressa d'amasser une quantité de bois et de faire un grand feu autour duquel chacun s'étendit.

Quelques minutes après, tous dormaient d'un profond sommeil.

A une petite distance commençaient de grands bois.

II

LA CONSULTATION. — AU NORD OU AU SUD.

Lorsque les naufragés s'éveillèrent, le soleil était déjà haut dans le ciel.

Les quelques heures de repos qu'ils venaient de goûter leur avaient fait grand bien ; mais ils souffraient de la faim, et ils se sentaient si faibles qu'ils éprouvèrent de la difficulté à se lever.

Leurs regards se portèrent tout d'abord vers la mer, et ils contemplèrent, avec émotion, la plage en ce moment à sec, où ils avaient failli périr, la veille.

Puis ils se tournèrent du côté de la terre.

A une petite distance commençaient de grands bois que surmontaient des arbres d'une hauteur prodigieuse, et qui paraissaient être sans limites.

Ils se regardèrent ensuite avec une tristesse silencieuse, et chacun devina la pensée qui était au fond de l'âme de ses compagnons et que nul n'osait exprimer.

Gervais fut le premier à prendre la parole.

« Il est certain, dit-il, que notre situation n'est pas gaie, mais elle est meilleure que celle où nous étions hier et avant-hier. Depuis que je cours le monde, je me suis trouvé cent fois plus embarrassé qu'aujourd'hui. Ainsi donc, du courage,

nous reverrons notre beau pays de France, je vous le promets.»

— Du courage, nous n'en manquons pas, répliqua Lange, mais il faudrait autre chose que la volonté pour le soutenir.

— Le fait est, ajouta Trellivan, que j'ai d'horribles tiraillements d'estomac et que je me tiens à peine debout.

— Sans doute, reprit Gervais, ce qu'il nous faut avant tout, c'est à manger. Quand nous avons d'un côté la mer qui est remplie de poissons, et de l'autre des forêts où abondent tous les animaux de la création, il est impossible que nous mourions de faim.

— Si seulement nous avions des armes ! fit observer Lange. Dans l'état de dénûment où nous sommes, n'est-il pas à craindre que nous ne soyons tués par les indigènes de ce pays ou dévorés par les bêtes féroces ? On a eu bien raison de dire que l'homme abandonné à ses propres forces est le plus faible et le plus malheureux des êtres !

— Tu oublies la raison et l'intelligence que Dieu nous a données, et qu'avec ces armes on peut soumettre le monde ! » dit Gervais.

A ce moment, une volée de cailles et de perdrix passa au-dessus de leurs têtes.

« Tout cela est très-beau, répliqua Lange aux observations de Gervais ; mais, ajouta-t-il en soupirant, mon ambition, pour l'instant, se bornerait à pouvoir attraper quelques-uns de ces oiseaux ! Hélas ! j'ai bien peur que nous ne soyons condamnés à endurer un vrai supplice de Tantale ! »

Durant cette conversation, Gervais, qui par son expérience et l'énergie de son caractère ne devait pas tarder à prendre de l'ascendant sur ses compagnons, n'avait cessé d'examiner la baie et le rivage de la mer.

« Attendez-moi, dit-il à ses camarades, je vais revenir dans un instant, et, j'espère, ce ne sera pas les mains vides. »

Il s'éloigna aussi vite que le lui permettait sa faiblesse.

Avec l'habitude qu'il avait des côtes de l'Océan, il avait jugé d'un coup d'œil de quel côté il devait diriger ses recherches. Une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'il distingua à une certaine distance sur la plage des points grisâtres dont il reconnut aussitôt la nature.

C'étaient des coquilles, une espèce d'huître qu'il avait eu souvent occasion de goûter dans ses voyages.

Cette vue fit battre son cœur. Malheureusement, il n'y en avait que très-peu, une vingtaine au plus.

Il les ramassa et s'empressa d'aller rejoindre ses compagnons.

Ceux-ci l'accueillirent par des cris de joie.

On fit cinq parts des huîtres qui furent trouvées délicieuses.

Mais cette première satisfaction donnée à la faim était insuffisante, et elle ne fit qu'aiguiser les appétits.

Une autre bonne fortune leur était réservée.

Tandis que Gervais parcourait le bord de la mer, le jeune nègre, Makolo, s'était enfoncé dans la forêt, et il en était ressorti juste au moment où le marin revenait avec les huîtres.

Après avoir dévoré celles qui lui avaient été attribuées, il s'approcha de Trellivan, et lui dit :

« Venez avec moi... beaucoup de kéroûés dans le bois... nous les prendrons et les ferons rôtir... Excellents à manger. »

Trellivan ne comprit pas bien ce que le nègre entendait par « kéroûés » ; mais, connaissant son intelligence et son jugement, il le suivit sans hésiter.

Au bout d'une marche assez longue à travers d'épais fourrés, Makolo s'arrêta, et, indiquant un arbre à son compagnon, il dit : « Nid de kéroué. »

Trelivan ouvrit de grands yeux, mais n'aperçut dans le tronc de l'arbre qu'une fente d'environ douze millimètres de largeur et de huit à dix centimètres de longueur, qui lui parut être l'ouverture d'une cavité peu profonde. « Qu'est-ce que c'est que le kéroué ? demanda-t-il ; sans doute un animal de très-petite taille... »

— Vous allez voir, » répondit Makolo, en s'apprêtant à grimper dans l'arbre.

Le docteur Collinée, qui avait suivi ses jeunes amis, arriva sur ces entrefaites.

Trelivan le mit au courant de ce que lui avait dit Makolo, et le docteur, qui était passionné pour tout ce qui concernait la science et particulièrement l'histoire [naturelle, suivit avec intérêt les opérations du jeune nègre.

Il remarqua que l'orifice du trou, qui était muré des deux côtés, conservait une ouverture en forme de cœur, et que l'arbre était creusé au-dessus de cette ouverture.

Makolo, arrivé à la hauteur du nid, démolit la muraille de terre, et enfonça son bras dans le trou. Il en retira un oiseau à bec rouge et d'assez belle taille, qu'il tua et jeta à ses compagnons.

Il plongea, de nouveau, son bras dans le nid, et y prit successivement trois petits dont les plumes étaient déjà longues.

Il descendit ensuite, et monta dans d'autres arbres où il y avait également des nids de kéroués. Dans quelques-uns il trouva des œufs, qui étaient blancs et ressemblaient beaucoup à ceux du pigeon.

Au bout d'une heure, ils avaient une provision d'oiseaux suffisante pour rassasier les plus affamés, et ils retournèrent vers leurs compagnons.

« Docteur, dit Trellivan en marchant, vous qui savez tant de choses, connaissez-vous cet oiseau ?

— Je ne l'avais jamais vu, répondit Collinée ; mais j'ai lu la description que les naturalistes ont donnée de ses habitudes, et que nous pourrions contrôler si nous restons quelque temps dans cette contrée.

— Ne trouvez-vous pas qu'il y a du rapport entre le kéroüé, comme l'appelle Makolo, et le pivert de notre pays ?

— Peut-être, répliqua le docteur, mais la différence est grande entre ces oiseaux. Ainsi, selon ce qu'on raconte, dès que la femelle du kéroüé commence à couvrir, elle est soumise à une réclusion absolue ; l'entrée du nid est murée. comme nous venons de le voir, par le mâle qui ne réserve que l'ouverture strictement nécessaire pour passer le bec. afin de nourrir sa compagne. Celle-ci dépose ses œufs sur une couche de plumes qu'elle s'est arrachées, et demeure avec ses petits jusqu'à l'époque où ils sont en état de voler. Pendant tout ce temps, c'est-à-dire durant deux ou trois mois, le père apporte la becquée à toute la famille. La récluse devient si grasse qu'elle constitue un mets excellent, ainsi que nous allons en avoir la preuve, tandis que le pauvre mâle arrive à un tel état de maigreur et d'épuisement que souvent, lorsque la température vient à baisser, il est saisi par le froid et ne tarde pas à mourir. »

On peut juger avec quelle joie les chasseurs de kéroüé furent reçus par leurs amis.

Les oiseaux furent vite plumés, et, lorsqu'ils furent rôtis, on les distribua entre tous.

Il en resta cinq qui furent mis de côté pour le souper.

Pour s'abriter contre l'ardeur du soleil, les naufragés avaient choisi un *nwana*, remarquable par sa grosseur et son étendue. Il ressemblait plutôt à un château ou à une tour qu'à un arbre ; sa circonférence était de plus de vingt mètres, et cette grosseur se continuait de la base jusqu'à une hauteur de plusieurs mètres. A cette élévation se projetaient une quantité de branches d'une forme particulière.

Ce fut Collinée qui se chargea de faire remarquer à ses amis la nature de cet arbre, dont le bois presque mou ne peut guère être utilisé. La coupe de la feuille a beaucoup d'analogie avec celle du sycomore, mais sa texture se rapproche davantage de celle du figuier. Le fruit se compose d'une noix qui, pour la grosseur et la forme, peut être comparée à l'œuf du cygne.

Ce que ces arbres offrent surtout de singulier, c'est la façon dont ils sont disposés dans les forêts. On les trouve toujours seuls ou par rangées, et constamment à des distances considérables les uns des autres, comme s'ils avaient été plantés par la main de l'homme.

Étendus à l'ombre du *nwana*, et tout entiers au plaisir de la digestion, les naufragés éprouvaient un véritable bien-être et, tant il est vrai que le bonheur est chose relative, leur situation avait cessé de les effrayer, ils se sentaient presque joyeux. Le calme n'était interrompu que par les ébats d'une troupe de singes qui jouaient dans les arbres ou se désaltéraient à une mare située à quelques centaines de pas.

Le calme n'était interrompu que par une troupe de singes.

Le ciel était si beau, si pur ; les bois, dont ils ne pouvaient encore se faire une idée, leur apparaissaient si grandioses, et ce qu'ils avaient vu de la nature leur semblait si sublime qu'ils ressentaient un désir instinctif de pénétrer les mystères de cette contrée où la fortune les avait conduits.

Telles étaient à peu près les réflexions auxquelles ils se livraient lorsque Gervais prit la parole :

« A présent que nous sommes un peu remis de nos émotions et que nous avons la certitude de ne pas mourir de faim, ne pensez-vous pas, mes chers compagnons, que le moment serait propice pour examiner d'où nous venons, où nous sommes et où nous allons ?

— De ces trois points, fit observer Lange, il en est au moins un sur lequel nous n'avons aucun doute, c'est le premier. Nous savons tous que Trelihan est né en Bretagne, Collinée en Picardie, Gervais en Provence, et que c'est en Normandie que j'ai reçu le jour ; qu'embarqués sur l'*Aventure* pour faire le commerce sur les côtes orientales d'Afrique, nous sommes venus échouer misérablement sur cette terre qui, pourtant, ne nous a pas été jusqu'ici trop inhospitalière. Voilà pour ce qui nous concerne. Quant à Makolo, j'ignore à quelle partie du monde il appartient au juste, comment il s'est trouvé à bord de notre navire ; mais ce que j'affirme, c'est qu'en toutes circonstances, il s'est montré le plus fidèle, le plus dévoué et le plus intelligent des nègres. »

Makolo accueillit ce compliment par un salut et un sourire si comiques qu'il excita une hilarité générale.

« Parfaitement, dit Gervais, répondant à Lange. Je tenais à rappeler ces faits parce que j'espère que notre amitié, née dans la prospérité, sera rendue indissoluble par les épreuves

que nous avons subies ensemble et celles qui nous sont peut-être encore réservées.

— Oui, oui, s'écrièrent ses compagnons, rien ne nous séparera, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

— A présent, reprit Gervais, le second point : où sommes-nous ?

— Sur la côte orientale d'Afrique, cela n'est pas douteux, » répondirent à la fois Lange et Trelivan.

En entendant cette réponse, Makolo bondit sur ses pieds et se mit à exécuter une danse fantastique.

Les autres le regardèrent avec étonnement, se demandant s'il n'était pas subitement devenu fou.

« La joie du pauvre garçon est bien naturelle, fit observer Collinée. L'Afrique, c'est son pays, et il a l'espoir de rejoindre sa tribu, sa famille. C'est du moins ce que je crois deviner d'après ce que je sais de son histoire. »

Makolo fit un signe affirmatif, sourit en montrant ses dents blanches, et reprit sa place à côté de Trelivan.

« Nous sommes en Afrique, cela n'est pas difficile à savoir, dit Gervais. Mais sur quelle partie de la côte, à quelle distance nous trouvons-nous du port le plus rapproché ? Devons-nous nous diriger vers le nord ou vers le sud ? C'est la réponse à ces questions qui déterminera notre résolution. »

Les regards se portèrent sur Collinée qui était considéré comme le plus capable de donner la solution du problème.

« Gervais a raison, dit le docteur. Je n'ai pas la prétention d'émettre une opinion absolument exacte ; mais, autant que je puis en juger, nous sommes vers le vingt-deuxième degré de latitude sud, et à une cinquantaine de lieues de Sofala, port assez rarement visité par les Européens. A trente ou quarante

lieues plus vers l'Équateur, est l'embouchure du Zambèse, avec le port de Quilimane, où l'on est toujours sûr de rencontrer des étrangers venus pour faire le commerce de l'ivoire.

— Et Zanzibar où se rendait notre pauvre navire *l'Aventure* ? demanda Lange.

— De Sofala à Zanzibar, il y a cinq degrés, répondit Collinée.

— Que conseillez-vous ? dit Gervais, en s'adressant au docteur.

— Mon avis, répondit celui-ci, serait de gagner Sofala, en suivant la côte.

— Makolo accompagnera et guidera ses amis, dit le nègre.

— Très-bien, fit observer Trelivan ; mais comment et de quoi vivrons-nous jusqu'à notre arrivée à destination ?

— Comme nous avons fait aujourd'hui, répondit Gervais. D'ailleurs, je n'ai jamais entendu dire que les naturels de l'Afrique soient très-redoutables, et il s'en trouvera bien quelques-uns assez charitables pour nous donner un peu de nourriture.»

Collinée fit un signe d'approbation, et il fut convenu qu'on se rendrait à Sofala.

Mais quand il fut question de fixer le moment où l'on se mettrait en route, Gervais insista pour qu'on attendit au moins deux ou trois jours.

A l'étonnement que manifestèrent ses compagnons il répondit invariablement par ces seuls mots : « J'ai mon idée. »

L'empire qu'il exerçait déjà était si grand que nul ne fit d'observation, et l'on s'arrangea pour passer la journée le plus agréablement possible.

Pendant que Collinée étudiait les mœurs de grosses fourmis.

noires qui avaient construit une habitation haute de plus de dix pieds, que Lange et Trelivan parcouraient le bois, en maugréant de ne pouvoir envoyer une balle au gibier qui, à chaque instant, partait sous leurs pieds, Gervais ne cessa d'arpenter le rivage.

Le soir on se retrouva sous le nwana, et l'on soupa des cinq kéroûés qui étaient restés du matin.

Makolo y ajouta un plat de sa façon. C'étaient des grenouilles, connues sous le nom de matlametlo, qu'il fit cuire et qu'il offrit à ses compagnons.

Ceux-ci éprouvèrent d'abord une certaine répugnance à accepter ce mets ; mais lorsqu'ils y eurent goûté, ils le trouvèrent excellent. Ils ne purent mieux comparer la chair de ces grenouilles qu'à celle du poulet.

Ils demandèrent à Makolo où il avait pris ces batraciens, alors qu'ils n'avaient vu autour d'eux ni lac, ni étang, ni la moindre flaque d'eau.

Makolo montra le ciel et se mit à rire.

« Tu voudrais nous persuader qu'ils sont tombés de là haut, n'est-ce pas ? s'écria Lange. J'ai, en effet, entendu dire que cette superstition est répandue chez certaines tribus de l'Afrique, mais ce n'est pas à nous qu'il faut conter de pareilles histoires. »

La curiosité de Colliñée était plus vivement encore excitée que celle de ses compagnons, et Makolo se fit un plaisir de la satisfaire.

Il était fier, d'ailleurs, de l'importance qu'il acquérait.

Il se leva, conduisit ses amis dans l'intérieur du bois, et s'arrêta à un endroit presque nu et où l'herbe était rare.

Le soleil les éclairait encore de ses rayons obliques.

« Écoutez ! » dit Makolo.

Ils entendirent à quelques pas d'eux le coassement d'une grenouille à laquelle d'autres semblaient répondre.

Et ce qui était plus extraordinaire, c'est que le bruit sortait pour ainsi dire de dessous leurs pieds.

Ils regardèrent autour d'eux, avec un profond étonnement, cherchant l'explication de ce phénomène.

Mais ce fut en vain ; ils n'aperçurent pas la moindre apparence de grenouille, quoique le concert continuât avec plus d'entrain.

Enfin ils s'adressèrent à Makolo, qui s'amusait de leur perplexité.

Celui-ci s'approcha d'une touffe de buissons, introduisit sa main dans un trou qui était recouvert d'une toile d'araignée, et en tira une grenouille d'une grosseur énorme.

La stupéfaction de ses compagnons était extrême.

« Qui est-ce qui se serait jamais avisé d'aller chercher des batraciens dans un creux ayant pour fenêtre une toile d'araignée ! s'écria Trelihan.

— Le matlametlo, répliqua Makolo, reste caché dans la terre pendant tout le temps que durent les grandes sécheresses, et quand on entend ses coassements, comme aujourd'hui, c'est signe qu'il y aura bientôt de la pluie. »

Makolo leur prouva que ce phénomène n'était pas une exception.

Collinée avait suivi ces incidents avec attention.

« Le fait est, dit-il, qu'il n'y a qu'un sauvage pour découvrir une grenouille derrière une toile d'araignée, et pourtant, l'explication est bien simple. Comme l'a fait observer Makolo, le matlametlo sort rarement de sa retraite, et il se

trouve presque toujours une araignée qui profite du terrier pour y établir sa toile. »

De retour à leur campement, ils ramassèrent du bois pour alimenter le feu durant la nuit, et s'étendirent autour du brasier.

Leur sommeil fut troublé par les hurlements des loups et des chacals, mais c'était là une musique à laquelle ils devaient s'habituer, et dont ils ne s'inquiétèrent pas.

En s'éveillant, le lendemain, ils furent étonnés de ne pas voir Gervais. Cependant, ils ne s'alarmèrent pas outre mesure, pensant qu'il était, sans doute, allé dans le bois à la recherche de provisions pour le déjeuner.

Mais quand plusieurs heures se furent écoulées sans qu'il fût de retour, leur imagination leur suggéra toutes sortes d'appréhensions.

Ils n'osaient s'éloigner de crainte qu'il ne revint durant leur absence, et, d'un autre côté, ils commençaient à avoir sérieusement faim.

Au moment où leur anxiété était au comble, ils virent Gervais qui accourait vers eux, et paraissait en proie à une vive agitation.

Ils comprirent qu'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire, et tous les regards se fixèrent sur lui d'un air interrogateur.

« Venez, venez ! dit Gervais, sans se donner le temps de reprendre haleine. Il est là-bas, à cent mètres du rivage...

— Qui... quoi... qu'est-ce qui est là-bas ? demandèrent ses compagnons, avec vivacité.

— Notre navire... l'*Aventure*. Le courant et les vagues qui nous ont conduits sur cette côte l'y ont également poussé ;

j'avais prévu cette possibilité, et voilà pourquoi je tenais à ne pas m'éloigner immédiatement de ces parages. Notre pauvre bateau, ajouta-t-il, est dans un triste état, mais il a encore dans ses flancs et quoi faire notre fortune. »

Toute autre préoccupation fut oubliée, et l'on se rendit, sur-le-champ, à l'endroit, distant d'une demi-lieue, où le navire était échoué contre un rocher.

L'*Aventure* était démâtée, disloquée; l'eau la recouvrait presque entièrement, mais la coque tenait encore.

Tout à l'entour, la mer était semée d'épaves.

Gervais entra résolument dans l'eau, et, quoiqu'il en eût jusque par-dessus les épaules, à marée basse, il poussa jusqu'au navire dans lequel il pénétra.

Au bout de cinq minutes, on le vit reparaître, roulant devant lui une énorme caisse.

Lange, Trelivan et Makolo s'élancèrent pour l'aider; et, pendant plusieurs heures, il y eut un va-et-vient entre le navire et le rivage où s'amoncelaient des malles, des paquets, des couvertures, des haches et des objets de toutes sortes.

Ils ne s'arrêtèrent que lorsque le flux de la mer vint interrompre le sauvetage.

Alors ils mangèrent à la hâte une certaine quantité de moules que les vagues roulaient devant elles, et puis, sur un signe de Gervais, ils se remirent à l'ouvrage.

Tous sentaient l'importance de la découverte qu'ils venaient de faire, quoiqu'ils ne vissent pas encore clairement comment ils pourraient en tirer parti.

On travaillait avec ardeur, remettant à plus tard les observations et les réflexions.

Une caverne spacieuse, s'étendant jusque dans les entrailles de la terre, était à quelques pas de là. D'après les indications de Gervais, on y transporta ce qu'on avait enlevé du navire, et, en même temps, on en fit l'examen et pour ainsi dire l'inventaire.

Il y avait des sacs de café, des ciseaux, des clous, des balots d'indienne, plusieurs douzaines de chemises, des caisses de perles fausses, de bracelets, de pendants d'oreilles, d'anneaux, et, ce qui était autrement précieux, un nombre considérable de fusils d'une qualité inférieure, qui avaient été destinés à être vendus aux tribus du centre de l'Afrique. D'autres, au contraire, d'un très-fort calibre, sortaient des meilleures fabriques de France, et paraissaient avoir été faits spécialement en vue de combattre les plus gros animaux.

Dans des caisses hermétiquement fermées et à l'épreuve de l'eau, ils trouvèrent de la poudre, des capsules, des balles, des moules, du plomb et du zinc.

Lorsque la mer se fut retirée, ils retournèrent au navire d'où ils finirent d'enlever ce qui pouvait être de quelque valeur ou de quelque utilité.

Le soir venu, tous étaient brisés de fatigue, et, après un léger repas composé de poissons que Makolo avait pêchés, ils s'endormirent d'un profond sommeil.

Le lendemain, Gervais s'aperçut que l'enthousiasme de ses compagnons s'était quelque peu refroidi. Lange, notamment, avait, plusieurs fois déjà, exprimé la crainte de voir abandonner la résolution qu'on avait prise de gagner directement Sofala. Ce qui paraissait dominer chez lui, c'était le désir de retourner dans un milieu plus civilisé.

Gervais comprit de quelle nécessité il était de donner un

autre courant aux idées de ses compagnons, s'il ne voulait voir échouer le projet qu'il avait formé.

Il profita d'un instant qu'ils étaient tous réunis.

« Il serait inutile, n'est-ce pas, mes chers amis, dit-il, de me mettre en frais d'éloquence pour vous faire apprécier l'importance du changement qui s'est opéré, depuis hier, dans notre situation. Vous en êtes frappés comme moi. Ce que je voudrais vous signaler, ce sont les conséquences heureuses que nous pouvons en tirer. Qu'étions-nous venus faire dans ce pays ?

— Échanger, le long des côtes, contre de l'ivoire toutes sortes de marchandises achetées à bas prix et que nous comptions revendre le plus cher possible, répondit Lauge.

— Parfait, reprit Gervais. Si, au lieu de nous adresser à des intermédiaires, nous pénétrions nous-mêmes dans l'intérieur de l'Afrique, nos bénéfices seraient centuplés, n'est-il pas vrai ? Nous avons là toute la cargaison que contenait l'*Aventure*, et, en modifiant nos premiers projets dans le sens que j'indique, nous réaliserons nos rêves à tous : dans un an, notre fortune sera faite.

— C'est très-séduisant, fit observer Trellivan. Mais comment transporter à de si longues distances tant de caisses et tant de bagages ? Nous ne sommes pas organisés pour cela...

— C'est là, en effet, qu'est la difficulté, répliqua Gervais, et je ne vois que deux moyens d'en triompher : employer des naturels pour les transports, ce qui serait à peu près impossible parce que nous aurions trop de bouches à nourrir, ou avoir un ou deux chariots... C'est même là le mode de locomotion dont on use généralement dans les circonstances analogues à celles où nous nous trouvons, et ce ne serait pas l'embarras d'en construire un qui nous arrêterait.

Nous avons pour cela du bois en abondance, des outils....

— Oui, mais où se procurer des bœufs pour les traîner ? demanda Trelivan.

— Beaucoup de tribus de l'intérieur en possèdent, et elles ne refuseront pas de nous en vendre, n'est-il pas vrai, Makolo ? répliqua Gervais.

— Les Makololos en ont en quantité, répondit le nègre, et si nous étions chez eux, ils ne demanderaient pas mieux que d'en échanger contre des fusils. Ils ont aussi beaucoup de dents d'éléphant.

— Je n'en doute pas, dit Lange, mais la question est justement de savoir comment nous pourrions aller à la conquête de ces richesses.

— Avec de la patience et de la résolution, nous y arriverons, s'écria Gervais. Ce que je vous demande, pour le moment, c'est de ne pas perdre courage. La fortune est au bout de notre main, sachons la mériter. »

Gervais était plus inquiet qu'il ne le laissait paraître ; mais l'opiniâtreté était l'un des traits distinctifs de son caractère, et il était bien décidé à ne pas renoncer à son projet.

Le hasard, qui joue un si grand rôle dans les choses de ce monde, le servit de la façon la plus inattendue.

Après avoir distribué à ses compagnons des fusils, de la poudre et des balles, il s'était aventuré, tout en chassant, à une distance de plusieurs milles dans la forêt, lorsqu'au sortir d'un fourré, il aperçut deux indigènes. L'un, qui avait un arc et des flèches suspendus à son épaule, était en train de boire à un étang, avec un roseau qui lui servait de chalumeau. Les sauvages jetèrent leurs armes à terre pour témoigner de leurs intentions amicales.

Gervais s'avança vers eux, et, à l'aide de Makolo, il apprit qu'ils appartenaient à la tribu des Mashonas ; — qu'ils avaient fait partie de l'escorte d'un marchand qui les avait congédiés à son arrivée à Sofala, où il comptait s'embarquer aussitôt qu'il aurait trouvé à se défaire de son chariot et de ses bœufs.

« Comment vous nommez-vous ? demanda Gervais.

L'un buvait avec un roseau.

— Mon nom est Gondolo, répondit l'un des indigènes, et mon camarade s'appelle Baka.

— Êtes-vous libres ? continua Gervais.

— Absolument.

— Vous conviendrait-il d'être attachés à mon service ?

— Pourvu que nous soyons nourris et bien payés.

— Cela suffit, répondit Gervais. Depuis combien de jours avez-vous quitté Sofala ?

— Depuis sept jours.

— Et vous pensez que le marchand dont vous parliez y est encore ? »

Gondolo fit un signe affirmatif.

La résolution de Gervais était prise. Il emmena les deux indigènes avec lui, et annonça à ses amis que, le lendemain, il partirait pour Sofala, afin d'acheter le chariot et les bœufs qu'on disait être à vendre.

« Mais de l'argent ? fit observer Lange.

— J'ai une petite somme que j'ai trouvée dans ce qui fut autrefois la cabine du capitaine de l'*Aventure*, » répondit Gervais.

Il fut convenu que Lange serait de l'expédition, et que Makolo resterait avec Trelivan et Collinée pour veiller sur les trésors que renfermait la caverne.

Ce ne fut pas sans un serrement de cœur que Trelivan vit arriver cette séparation. Au moment du départ de ses amis, il s'approcha de Lange et lui dit :

« Lorsque tu seras à Sofala, ne manque pas d'écrire à nos familles : tu trouveras bien quelqu'un qui se chargera de faire parvenir ta lettre, puisque des navires marchands fréquentent ce port. Nos parents apprendront le naufrage de l'*Aventure*, et, si nous le pouvons, il faut les rassurer sur notre sort. »

Lange promit, embrassa ses amis, leur donna une dernière poignée de main, et courut rejoindre Gervais qui, avec Baka et Gondolo, était déjà loin.

III

UN TROUPEAU D'ÉLANS. — LE VILLAGE. — UN CROCODILE.

Trelivan, Collinée et Makolo, restés seuls, prirent leurs dispositions pour utiliser leur temps et le passer le plus agréablement possible.

D'abord, sur le conseil de Makolo, ils commencèrent par construire une hutte assez grande pour qu'ils pussent y coucher tous les trois.

Les nuits étaient souvent fraîches, et ils ne pouvaient, sans inconvénient pour leur santé, dormir toujours à la belle étoile.

Cette occupation, d'ailleurs, fut pour eux une distraction plutôt qu'un travail. Ils avaient sous la main tout ce qui leur était nécessaire, des arbres, des branchages ; et, avant la fin de la journée, ils eurent une habitation presque confortable.

A Trelivan et à Makolo échut la mission de pourvoir à la nourriture commune ; quant à Collinée, il accepta plus spécialement le rôle de gardien de la « maison » et de la caverne.

Trelivan avait hâte de mettre en pratique les avis que lui avait laissés Gervais, et il voulait profiter de l'absence de ses amis pour se familiariser avec la vie des forêts, afin de n'être

pas trop inhabile quand viendrait le moment des grandes chasses.

Il avait gravé dans son esprit les conseils de Gervais, qui pourraient s'adresser également à tous ceux qui, par goût ou par destinée, sont appelés à vivre dans les forêts : « *Si tu veux réussir, lui avait dit le marin, sois debout dès le lever du jour, consulte les nuages, et tiens-toi toujours sous le vent, quand même pour cela il te faudrait faire un circuit de plusieurs milles; sois silencieux comme la tombe; lorsque tu marcheras sur des pierres ou sur des feuilles sèches, que ce soit aussi légèrement que si tu étais une âme sans corps; et quand tu approcheras du gibier, que ce soit toujours avec jugement, c'est-à-dire avec une heureuse combinaison de prudence, de promptitude dans la décision et de hardiesse dans l'exécution. Mais souviens-toi que tout cela serait inutile si tu n'es pas un excellent tireur.* »

Pour Trelivan, ces recommandations devinrent le code du véritable chasseur, et il résolut de les suivre à la lettre.

Il avait, d'ailleurs, pour faciliter ses débuts, l'expérience de Makolo, qui, en se retrouvant dans les grands bois où s'était passée son enfance, sentait renaître les goûts et les instincts de sa race.

Les premiers jours, ils se contentèrent de tuer du gibier à plumes; mais peu à peu ils devinrent plus exigeants et agrandirent le cercle de leurs opérations.

Un matin, après une longue marche, ils se trouvèrent sur la limite de la forêt. Devant eux s'étendait une vaste plaine semée de hautes herbes et de bouquets d'arbres.

Trelivan hésitait à s'engager dans cette direction lorsque Makolo lui montra sur la terre une trace encore fraîche, et plus loin, à l'entrée d'une jolie vallée, une multitude d'autres.

« Un troupeau d'élans a passé par ici, il n'y a pas une heure, dit-il ; voyez, ils ont brouté l'extrémité de ces bourgeons. Les femelles sont en plus grand nombre que les mâles.

— Comment sais-tu cela ? Demanda Trelivan.

— Remarquez, répliqua Makolo, la différence entre les pas. Celui du mâle est beaucoup plus large et arrondi au bout, tandis que les autres, ceux des femelles, sont longs et étroits.

— Si nous pouvions les joindre et en abattre un ou deux, dit Trelivan.

— Venez, mais ne faites pas de bruit, » répondit Makolo.

Les empreintes étaient tellement visibles qu'il était impossible de s'y tromper.

« L'élan, dit Makolo, tout en marchant, du moins ceux de l'espèce que nous suivons, est de tous les animaux le plus craintif. Tout l'alarme ; une feuille qui tombe, un oiseau qui bat des ailes, lui font prendre la fuite, et c'est pour cela qu'il est si difficile de l'approcher. *Ils marchent toujours contre le vent*, parce que leur sécurité réside principalement dans l'extrême sensibilité de leur odorat. Comme beaucoup d'autres animaux, ils prévoient les changements de temps, et, à l'approche d'une tempête ou de pluies prolongées, ils quittent les montagnes pour descendre dans la plaine. »

Makolo s'interrompit pour faire observer à Trelivan une empreinte qui était plus profonde que les autres.

« Ce doit être, dit-il, celle d'un vieux mâle, probablement du chef du troupeau : c'est celle-là qu'il faut suivre. »

Ce n'était pas toujours chose aisée que de reconnaître la piste ; mais les bois semblaient n'avoir pas de secret pour Makolo, et Trelivan fut étonné de la sûreté avec laquelle il mettait à profit les plus légers indices.

Cependant, il vint un moment où le nègre s'arrêta, et fut en proie à une grande indécision : pendant plusieurs minutes, il examina la terre, sans qu'il sût quelle direction il devait prendre.

Trelivan attendait le résultat de ses observations. « Je vois ce que c'est, dit enfin Makolo, en se relevant.

— Qu'y a-t-il donc? demanda son compagnon ; je n'aperçois rien de particulier.

— Il y a, répondit Makolo, que les traces sont coupées par d'autres : de petites antilopes ont traversé notre route, il y a quelques minutes seulement ; elles doivent être tout près de ce côté. »

Il indiqua une direction presque parallèle à celle qu'ils suivaient.

« Eh bien? demanda Trelivan.

— Si vous voulez, répondit Makolo, nous ne nous laisserons pas détourner de la poursuite des élans.

— Comme tu feras, je ferai, dit Trelivan.

— Venez donc ! »

Après plus d'une heure de marche, ils s'aperçurent que le troupeau d'élans s'était détourné de la plaine pour se diriger vers un ravin au fond duquel coulait un ruisseau, qui tantôt serpentait silencieusement à travers les pierres et tantôt se précipitait en cascades par-dessus des rochers.

« Il est évident que ce terrain leur est parfaitement connu, dit Makolo, rompant le silence. Voyez, ils ont remonté le courant pour chercher un endroit plus guéable. Si vous n'êtes pas trop fatigué, hâtons-nous et profitons des circonstances qui nous sont favorables. Mais surtout, ajouta-t-il, de la prudence et pas de bruit. »

De petites antilopes ont traversé notre route.

Tour à tour se traînant sur les mains et sur les genoux, ou grimpant sur les rochers au milieu des buissons, ils arrivèrent à une pointe où l'eau était moins profonde. Les empreintes creusées dans le sable par les pieds des élans étaient encore humides.

« Attention en traversant le ruisseau, murmura Makolo, car bien sûr ils ne sont pas loin. Je vois à leurs traces qu'ils vont lentement, en s'amusant à brouter le long du chemin, et peut-être aurons-nous la chance de les atteindre sans les avoir effrayés.

— Passe devant, » dit Trelivan, dont l'excitation était visible.

Ils continuèrent à avancer pendant un quart d'heure, avec les plus grandes précautions, s'arrêtant fréquemment, pour examiner la terre et sonder du regard les buissons.

Tout à coup, un son pareil à l'abolement d'un chien, et qui semblait sortir d'un fourré à quelques pas de distance en avant, frappa leurs oreilles.

Makolo posa la main sur l'épaule de Trelivan.

« C'est le bêlement d'un élan, murmura-t-il. Armez votre fusil, et tâchez de ne pas le manquer. Ayez l'œil ouvert, et passez à travers ces buissons sans faire plus de bruit qu'une ombre. »

Trelivan avança, courbé en deux, la main sur la détente, et observant les pas marqués sur le sol.

Parvenu à un endroit plus découvert, il se plaça derrière des arbustes, et eut le plaisir de contempler un magnifique troupeau d'élans, qui paissaient tranquillement, à deux cents pas devant lui, et parmi lesquels jouaient et gambadaient plusieurs faons.

Ce spectacle, nouveau pour Trelivan, l'absorba tellement qu'il oubliait de tirer.

Makolo le toucha du doigt.

« La distance est encore trop grande, dit-il; tâchez de vous glisser jusqu'à ce bouquet d'arbres que vous voyez en avant, et d'où vous pourrez viser à votre aise. Si vous êtes prudent, vous ne serez pas découvert, parce que nous avons l'avantage du vent. Quand vous serez à votre poste, je vous rejoindrai. »

Trelivan suivit le conseil de Makolo, et ils parvinrent tous les deux à cent vingt pas au plus du troupeau, qui, ne se doutant pas de leur présence, continuait à brouter les jeunes pousses des arbres.

Ce fut un moment de suprême anxiété, et Trelivan éprouva ces sensations qu'il est donné seulement aux vrais chasseurs de ressentir.

Tout avait bien marché jusque-là, mais une faute, un mouvement inopportun, un manque d'adresse pouvait tout compromettre.

« Prenez pour vous celui qui est le plus près, dit Makolo, et laissez-moi l'autre qui cherche à atteindre les branches du cytise; visez, et, lorsque je vais siffler, tirez ! »

Trelivan ajusta l'élan que lui avait désigné Makolo, un mâle superbe, qui levait la tête avec fierté, et, au signal convenu, fit feu.

L'élan bondit, chancela et tomba mort.

La balle de Makolo avait également bien porté.

Le reste du troupeau s'était précipité dans la plaine et avait disparu comme par enchantement.

Trelivan courut vers les deux élans, dont l'un se débattait dans les dernières convulsions. C'était sa première victoire

comme chasseur, et l'on conçoit qu'il éprouvât un certain sentiment d'orgueil. Cependant, il eut comme un regret d'avoir tué ces animaux si beaux, si inoffensifs qui, une minute auparavant, faisaient encore l'ornement de la forêt.

Trelivan et Makolo marchaient depuis le lever du jour, la chaleur était excessive, et, d'ailleurs, ils avaient faim.

Ils prirent donc le parti de s'arrêter sur le lieu même où ils avaient gagné leur première bataille.

Tandis que Makolo taillait un morceau de venaison dans l'épaule de l'un des élans, Trelivan alluma du feu, et ils dinèrent d'une tranche qu'ils firent griller sur les charbons.

La chair de l'élan est excellente ; elle a une douceur toute particulière, et est mangeable à l'instant même où l'animal vient d'être tué.

Ils eurent, pour se désaltérer, l'eau du ruisseau voisin ; et lorsque leur appétit fut satisfait, ils s'étendirent sur l'herbe pour laisser passer les heures les plus brûlantes de la journée.

Ils furent soudainement tirés de leur sommeil par les cris d'une multitude d'oiseaux de proie qui tournoyaient au-dessus de leurs têtes.

« Je vois ce que c'est, dit Makolo, nous aurions dû couvrir de feuilles la carcasse des élans. C'est cette vue qui attire tous ces carnivores. »

Toutefois, ce spectacle les amusait plus qu'il ne les effrayait.

En quelques minutes, l'air fut obscurci par une nuée de corbeaux, et puis arrivèrent des quantités de vautours dont les cris appelèrent une multitude de chacals, désireux d'avoir

leur part du festin, et qui semblaient sortir de sous terre.

Ces derniers furent bientôt en si grand nombre que Treli-
van et Makolo, quoiqu'ils connussent la lâcheté de ces ani-
maux, jugèrent prudent de ne pas bouger.

Les chacals eurent bientôt fait de dévorer les deux élans,
et ils laissèrent les os aussi propres que s'ils eussent été grâ-
tés par la main de l'homme.

« Ces brigands, murmura Treli-
van, en les regardant s'é-
loigner, ils ne nous ont pas seulement fait grâce d'un mor-
ceau que nous puissions emporter pour Collinée ! »

Mais il commençait à se faire tard, et ils songèrent à re-
gagner le campement.

Au lieu de suivre le chemin par où ils étaient venus, ils pri-
rent plus vers le sud, afin d'éviter les détours et d'abrégér
ainsi la distance.

Ils rencontrèrent sur leur route des vallons d'un aspect si
enchanteur que Treli-
van ne put retenir une exclamation
d'admiration, et d'exprimer le regret que Collinée, l'amant
passionné de la nature, ne fût pas là pour la contempler dans
sa plus glorieuse splendeur.

Des ruisseaux couraient dans tous les sens, et leurs bords
étaient ornés d'une infinité de plantes brillantes et d'arbustes
en fleurs. Les plus éblouissantes entre toutes étaient peut-
être ces charmantes bruyères pour lesquelles le Cap est si
justement renommé. Deux variétés attirèrent particulière-
ment l'attention de Treli-
van : l'une avait une fleur de couleur
rose, et l'autre rouge-sang. Des géraniums, qui égalaient
presque les bruyères en beauté et les surpassaient par la sen-
teur de leurs feuilles, embaumaient la brise de leurs par-
fums. Ces fleurs sont trop connues pour que nous en don-

nions une description, mais nous devons dire qu'elles atteignent une bien plus grande hauteur dans leur pays natal que dans nos serres.

Sans compter la légère et gracieuse fougère qui ombrageait les pierres couvertes de mousse et que venaient humecter les eaux limpides du ruisseau, les plantes les plus rares et les plus variées tapissaient les collines aussi loin que le regard pouvait atteindre.

Tandis que Trelivan marchait lentement au milieu de ce paradis terrestre, son attention fut attirée par un oiseau, de la grosseur d'un bouvreuil, au plumage gris, qui poussait de petits cris, en voletant autour de lui.

« Le coucou indicateur, dit Makolo.

— Qu'es-ce que nous veut cet oiseau ? demanda Trelivan, on serait tenté de croire qu'il nous parle !

— C'est parfaitement vrai, répondit Makolo ; si vous le désirez, vous allez en voir la preuve. »

Le nègre se mit à siffler.

L'oiseau, aussitôt, dans un état de très-grande agitation, vint se percher sur une branche près de lui, puis vola en avant, et revint ensuite pour s'assurer qu'on le suivait.

Ce manège dura plus d'un quart d'heure.

Enfin, il s'arrêta sur un arbre, alla se poser sur un endroit du tronc qu'il frappa avec son bec, et se retira sur une branche, à proximité, où il parut attendre avec impatience.

« C'est extraordinaire, dit Trelivan ; si je ne craignais d'émettre une absurdité, je serais tenté de croire que cet oiseau est doué d'intelligence, et qu'il nous montre la place où est caché un trésor !

— Vous ne vous trompez pas, répliqua Makolo. Aimez-vous le miel ?

— Sans doute ; mais pourquoi cette question ?

— Vous allez-voir. »

Makolo ramassa de l'herbe sèche, en couvrit l'endroit que l'oiseau avait indiqué et y mit le feu.

Le coucou, pendant ce temps, faisait entendre des cris de joie. « Dans le tronc, dit Makolo, est un nid d'abeilles qui, dans un instant, seront suffoquées par la fumée. L'oiseau, qui n'est pas si désintéressé qu'il en a l'air, ne nous a amenés ici que dans l'espoir que nous prendrions le miel et qu'il en aurait sa part.

— C'est possible, mais cela n'est pas moins merveilleux, » répondit Trelivan.

Le nègre fourra sa main dans le creux et en retira une quantité de miel de qualité supérieure, et dont ils emportèrent une provision.

Le coucou, après s'être régalé à son aise, les rejoignit et recommença ses coquetteries, sans doute pour les conduire vers un nouveau nid ; mais ils avaient hâte de revoir Collinée que leur absence prolongée devait inquiéter ; et, d'ailleurs, ils craignaient d'être surpris par la nuit dans les bois.

Ce ne fut pas sans difficulté, en effet, qu'ils réussirent à ne pas s'égarer, et souvent il leur fallut faire de longs détours pour retrouver leur chemin.

En sortant d'un bois, ils revenaient d'atteindre la lisière d'une plaine, lorsque Makolo saisit vivement Trelivan par les bras.

« Voyez ! » dit-il !

Trelivan s'arrêta, et contempla, avec stupéfaction, une

troupe d'animaux étranges, qui couraient, se précipitaient les uns sur les autres, bondissaient et jouaient en décrivant des cercles, et en faisant voler des nuages de poussière.

Quelle bête singulière ! murmura Trelivan.

Ils présentaient un mélange d'antilope, de bœuf, de cheval, une vraie caricature de tous ces animaux si gracieux et si nobles.

« Quelle bête singulière ! murmura Trelivan.

— C'est le gnou, dit Makolo : voyez, il a le sabot fendu comme le bœuf, la crinière comme le cheval et il a des cornes comme le taureau ; ses habitudes, paraît-il, sont aussi extraordinaires que ses formes.

— Cet animal doit être dangereux ?

— Je me rappelle qu'il était redouté des Makololos : souvent, au lieu de fuir, ils entourent les chasseurs, tournent autour d'eux, en faisant les cabrioles les plus comiques. Il faut éviter d'exciter leur fureur ; car, quand il voit qu'il ne peut plus échapper, le gnou fond sur son ennemi et le tue à coups de cornes et à coups de pieds. Il arrive parfois que, blessé, il se jette à l'eau ou dans un précipice pour mettre fin à ses souffrances. Lorsqu'on l'attaque, il se comporte absolument comme un taureau sauvage.

— Et la chair en est-elle bonne ? demanda Trelivan.

— Elle est tout à fait tendre et succulente ; avec la peau on fait du cuir, avec les cornes, des manches de couteaux et divers autres objets.

— En vérité, dit Trelivan, tu es savant comme un naturaliste, et tu as une intelligence bien développée pour un nègre.

— J'ai observé, voilà tout, répliqua Makolo, en souriant.

— Si nous essayions d'abattre un de ces animaux, pour nous tenir lieu des antilopes que les chacals nous ont volées tantôt ? Nous aurions du moins une tranche de venaison à offrir à Collinée.

— J'ai déjà dit que le gnou est dangereux, et il serait imprudent de l'attaquer dans les conditions où nous sommes, répondit Makolo.

Mais regardez ! » s'écria-t-il, avec vivacité.

Il y avait de quoi, en effet, justifier son étonnement.

Un vieux gnou s'amusait à exécuter toutes sortes de mouvements avec une extrême rapidité, en luttant contre un de ses camarades. Tout à coup, au milieu d'un effort, un de ses pieds de devant s'était trouvé engagé par-dessus ses cornes, de sorte qu'il lui était impossible de courir, et, pour ainsi dire, de marcher; et, lorsque le troupeau s'éloigna, il ne tarda pas à se trouver considérablement en arrière.

Trelivan et Makolo avaient suivi avec intérêt toutes ces péripéties.

« M. Collinée aura sa part de venaison, dit ce dernier; venez! »

Ils approchèrent du gnou qui, à leur vue, entra dans une rage impuissante, ils l'abattirent de deux coups de fusil, et ensuite lui coupèrent la gorge avec leurs grands couteaux.

Cette aventure avait eu lieu à une distance relativement faible du lieu de leur campement, de sorte qu'ils purent y transporter, dans le courant de la soirée, les meilleurs morceaux du gnou.

Collinée fut émerveillé du récit de leurs exploits.

En peu de temps, Trelivan s'endurcit à la fatigue et prit goût à ces expéditions auxquelles le prédisposaient son courage et son tempérament.

Mais ce qui les étonnait, c'était qu'ils n'eussent encore rencontré d'autres naturels que ceux qui avaient accompagné Gervais et Lange à Sofala.

Leur étonnement devait bientôt cesser.

Un jour que Collinée, Trelivan et Makolo, s'étaient aventurés dans la direction du sud, ils virent trois sauvages qui, en les apercevant, témoignèrent le plus grand étonnement.

Il n'est pas certain que ces indigènes ne les prissent pas pour des animaux dont l'espèce leur était inconnue.

Cependant, ils ne parurent pas être très-effrayés, et se laissèrent facilement approcher.

Leur peau était d'un noir sale ; ils étaient de petite taille, avaient le front large, la tête plate, et pour seul vêtement un morceau de peau d'antilope attaché autour des reins.

C'était sans doute la présence de Makolo qui les avait rassurés. Quand ils parlèrent, celui-ci eut d'abord de la peine à comprendre, mais peu à peu il s'habitua à leur langage qu'il parvint à traduire assez facilement.

Alors ils racontèrent qu'ils faisaient partie d'un village situé sur le bord d'un petit lac d'où ils tiraient l'eau nécessaire pour eux et leurs troupeaux, et qu'ils étaient dans le désespoir parce que dans ce lac était caché un monstrueux crocodile qui avait déjà dévoré une femme et trois enfants, sans compter un grand nombre de moutons. Ils avaient, disaient-ils, essayé de tous les moyens en leur pouvoir pour s'en débarrasser, mais inutilement. Le monstre, qui paraissait être aussi rusé que cruel, se cachait pour guetter ses victimes, et replongeait au fond de l'eau aussitôt qu'il les avait saisies.

« Si vous vouliez venir avec nous, ajoutèrent-ils en indiquant les armes que portaient Trelivan et ses amis, vous nous rendriez un grand service. »

Ceux-ci se consultèrent, et, après un moment d'hésitation, cédèrent à la curiosité et au désir de s'attacher les naturels par un service aussi signalé que la destruction du crocodile.

Ils suivirent donc les sauvages, et, vers la tombée de la nuit, après avoir, l'espace de deux milles, descendu un sen-

tier très-incliné, ils arrivèrent au village, qui leur parut être situé dans une espèce de vaste bassin.

Autant qu'ils purent en juger à la lueur des étoiles, les huttes avaient l'air misérable, et ressemblaient à une réunion de fourmilières qu'on aurait bouleversées à dessein.

Ils furent présentés au chef, qui était remarquable surtout par sa laideur, sa figure parcheminée et ses jambes tournées en forme de faucilles.

A la vue des étrangers, sa frayeur fut si grande que son premier mouvement fut de prendre la fuite. Ce ne fut que quand on lui eut dit que Trelivan et ses amis venaient tout exprès pour tuer le crocodile qu'il se rassura, et alors il se montra bienveillant et empressé.

C'était la première fois que la plupart des naturels voyaient des blancs, et leur curiosité, surtout celle des femmes, se manifestait avec une telle vivacité qu'elle devenait insupportable.

Ils restèrent autour de la hutte que le chef avait donnée à Collinée et à ses compagnons jusqu'après minuit, ne se gênant pas pour entrer, et gambadant et gesticulant comme des singes. Trelivan fut obligé, pour s'en débarrasser, de déclarer au chef que si on ne les laissait pas dormir, ils s'éloigneraient immédiatement sans avoir tué le crocodile.

Le lendemain, dès l'aurore, Collinée et Trelivan sortirent de leur hutte pour examiner le village. Comme ils l'avaient remarqué la veille, il était situé dans un bassin dont le sol sablonneux et argileux par endroits était couvert d'une végétation luxuriante.

Tout près était le lit d'une rivière, alors presque à sec, et d'où sortait une pièce d'eau d'environ un demi-mille de long.

Ce lac avait une certaine profondeur, et le chef, dont le nom était Massouey, assura que quelque part au centre, il existait un trou communiquant avec les entrailles de la terre, et que c'était par là qu'avait disparu l'eau de la grande rivière.

Quant au crocodile, Massouey raconta qu'il était dans le lac depuis un an ; qu'ils s'étaient aperçus de sa présence après de grandes pluies qui avaient presque fait déborder l'ancien lit, et que vraisemblablement il leur était venu de quelque ruisseau éloigné. La terreur qu'il inspirait était telle que les jeunes filles n'osaient plus aller puiser de l'eau à moins que les hommes ne les accompagnassent avec leurs piques, et ne fissent beaucoup de bruit sur leurs tambours pour tenir le monstre en respect.

Ils lui avaient lancé, ajouta Massouey, autant de flèches qu'il en faudrait pour armer mille guerriers, mais elles n'avaient pas produit plus d'effet que si elles eussent frappé sur un roc.

Trelivan et Makolo restèrent sur le bord du lac jusqu'à midi, à surveiller le crocodile ; mais il ne se montra pas.

Trelivan dit alors à Massouey qu'il fallait qu'il lui donnât une chèvre pour servir d'appât et attirer le monstre.

Le chef trouva qu'une chèvre c'était beaucoup et demanda si un chevreau ne serait pas suffisant.

Sur la réponse affirmative de Makolo, il alla chercher l'animal qui fut tué et placé sur la rive, en face de l'endroit où le crocodile avait l'habitude d'apparaître.

Puis, tout le monde se retira derrière des buissons, à une petite distance.

Le résultat ne se fit point attendre. Au bout de dix minu-

tes, le monstre leva la tête et nagea vers la rive en laissant un sillon derrière lui.

Le crocodile avait compris évidemment que sa proie était hors d'état d'offrir de la résistance, car il se dressa tranquillement et la saisit avec son énorme gueule.

Le portrait qu'en avait fait Massouey n'était pas exagéré, car c'était bien le monstre le plus énorme et le plus horrible qu'on pût imaginer.

Trelihan et Makolo déchargèrent simultanément leurs fusils, mais leurs balles rebondirent comme sur une plaque d'acier, et le crocodile regagna le milieu du lac où il disparut.

Tandis que les naturels gémissaient et se lamentaient, une idée vint à l'esprit de Trelihan, et il dit à Massouey que, s'il consentait à lui donner encore un chevreau, il s'engageait à détruire le crocodile.

Le chef avait un tel désir d'être débarrassé de son ennemi qu'il en offrit deux au lieu d'un.

Trelihan expliqua son plan à Collinée et à Makolo qui l'aiderent à le mettre à exécution.

Ils construisirent une boîte de vingt centimètres de long sur quatre de large, en dedans de laquelle ils attachèrent la batterie d'un petit pistolet. Puis ils fabriquèrent un sac qu'ils remplirent de poudre et dont une trainée devait correspondre avec la capsule. Leur intention était de mettre le feu à cette charge au moyen d'une corde attachée à la détente, et pour cela il était nécessaire que la machine offrît une certaine résistance. Ils imaginèrent à cet effet un mécanisme aussi simple qu'ingénieux, un véritable ressort qu'ils fixèrent dans le bois avec un clou, et auquel ils nouèrent une grosse ficelle.

Quand tout fut préparé, ils passèrent la corde par un petit trou pratiqué à l'un des bouts de la boîte, mirent le sac de poudre à sa place, posèrent la capsule et clouèrent le couvercle.

Tout cela avait demandé du temps, et la nuit était venue.

Le lendemain, après déjeuner, Massouey alla chercher le chevreau et Makolo, sous la direction de Trelivan, le tua, enleva les intestins, mit à la place la boîte, et recousut soigneusement le ventre, ne réservant que l'espace nécessaire pour laisser passer la corde.

La carcasse du chevreau fut ensuite déposée sur la rive, au même endroit que l'autre, et la corde, traînant sur l'herbe, alla aboutir aux buissons derrière lesquels se cachèrent Trelivan et ses compagnons.

La tribu entière voulait rester près d'eux ; mais Massouey fut invité à éloigner tout le monde, de crainte que la présence d'une pareille multitude ne fit avorter le plan.

Les sauvages allèrent se placer sur un autre point éloigné d'où ils pouvaient suivre tous les incidents.

Les blancs étaient assis à trente-cinq ou quarante pas du bord de l'eau, et c'était Trelivan qui tenait la corde.

Une heure s'écoula, et l'on commençait à perdre espoir quand, tout à coup, des globules se formèrent au milieu du lac, l'eau bouillonna et la tête du crocodile apparut au-dessus de la surface.

Le monstre semblait se rappeler la manière dont il avait été salué la veille, car il regarda attentivement autour de lui avant de s'aventurer plus loin.

Enfin, au bout de quelques secondes d'hésitation, il s'avança hors de l'eau, saisit le chevreau et se retira.

Lorsqu'il fut rentré dans le lac, et qu'il releva la tête, Trelivan crut que le moment d'agir était venu.

Il pensait, en effet, que le crocodile ne pourrait avaler le morceau en entier, et il ne voulait pas lui laisser le temps de broyer la boîte.

Cependant, sur l'observation que lui fit Collinée que celle-ci était de bois dur et que le monstre n'en viendrait pas si aisément à bout, il attendit quelques instants encore.

Le crocodile fit plusieurs bonds, et il était facile de voir qu'il faisait des efforts pour avaler sa proie.

Trelivan n'osa plus différer.

Il enroula la corde autour de sa main et tira vivement. Une explosion sourde se fit entendre, et une colonne d'eau s'éleva dans l'air. Puis la surface du lac, violemment agitée, se couvrit d'écume mêlée de filets de sang.

Cela dura quelques minutes au bout desquelles la commotion cessa ; et alors une masse inerte monta sur l'eau et flotta vers la rive.

Les sauvages accoururent, et les plus hardis se jetèrent dans le lac et poussèrent le crocodile à terre.

Le monstre avait avalé le chevreau, du moins en partie, lorsque la mine avait fait explosion, car son gosier et les articulations du cou étaient réduits en atomes.

Le corps mesurait sept mètres du nez à la queue ; la circonférence, au-dessous des pattes de devant, était de deux mètres et demi, et la mâchoire inférieure avait un peu moins d'un mètre de longueur.

Le même jour, ils tuèrent aussi un caïman, qui s'était aventuré jusqu'à l'embouchure de la rivière.

Les sauvages célébrèrent leur délivrance par une fête à la-

quelle les blancs, naturellement invités, ne dédaignèrent pas de prendre part.

Trelivan et Makolo se mêlèrent aux danses et eurent un succès prodigieux par la nouveauté de leurs pas. C'était à qui

Le même jour, ils tuèrent aussi un caïman.

parmi les femmes et les jeunes filles les aurait pour danseurs.

Lorsque les blancs témoignèrent l'intention de partir, toute la population exprima bruyamment ses regrets, et chacun s'empressa de leur apporter quelque objet en témoignage de reconnaissance.

Massouey s'approcha de Makolo et lui dit :

« Vos amis nous ont rendu un grand service, et je tiens à m'acquitter envers eux. Un homme de la tribu a découvert, hier, les traces d'un éléphant; — s'ils veulent retarder leur départ, nous les aiderons à le tuer et ils auront l'ivoire.

Cette proposition, traduite par Makolo, fut vivement acceptée par Trelivan.

Toutefois, comme il y avait déjà deux jours qu'ils avaient quitté la caverne, et qu'il était possible que Gervais et Lange, qui étaient partis depuis trois semaines, arrivassent d'un moment à l'autre, il fut convenu que Collinée retournerait à leur campement.

IV

LE SOLITAIRE. — EN AVANT. — LES ANTILOPES.

L'éléphant dont un des sauvages avait signalé la présence dans le voisinage n'avait pas attendu le bon plaisir des chasseurs. Un jour entier se passa sans qu'on eût retrouvé sa trace, et alors on s'aperçut qu'il devait avoir fait du chemin.

Cependant, le soir, des nègres qui avaient été envoyés en reconnaissance, revinrent annoncer qu'ils l'avaient vu dans un ravin, à une distance de quelques milles, et que, tandis qu'ils le suivaient, il s'était retourné, et les avait chargés avec une telle furie qu'ils n'avaient pu lui échapper qu'en montant sur un arbre.

Ils ajoutèrent qu'il avait des défenses d'une grosseur et d'une longueur extraordinaires, et que c'était vraisemblablement un « solitaire » qui avait été expulsé du troupeau dont il faisait partie.

Ce récit ne fit qu'enflammer l'imagination de Trelivan, qui, toute la nuit, ne rêva que dents d'ivoire, et accomplit, en songe, des exploits à rendre jaloux les plus célèbres Nemrods.

Après avoir déjeuné d'une tranche de venaison grillée sur des charbons, il partit avec Makolo, et suivi d'une bande de sauvages.

Au bout de plusieurs milles, en sortant d'une magnifique vallée, ils entrèrent dans une forêt assez clair-semée et où ils ne tardèrent pas à reconnaître des traces déjà anciennes d'éléphants.

Les pas les conduisirent dans des fourrés de palmyras où ils en virent une multitude d'autres, parmi lesquels il y en avait qui paraissaient être d'une date récente.

Il était évident que l'éléphant n'était pas loin.

Les sauvages, à l'exception de deux ou trois, jugèrent prudent de monter sur les arbres, pour se mettre à l'abri du danger.

En arrivant à un ruisseau, Makolo et Trelivan acquirent la certitude que le solitaire venait de le traverser depuis quelques minutes seulement, car l'empreinte de ses pieds était encore visible dans l'eau.

Les muscles de Makolo frémissaient d'excitation et son visage exprimait la plus grande animation.

Trelivan, également, avait de la difficulté à garder son calme et son sang-froid.

C'était la première fois qu'il allait se trouver en face du plus terrible et du plus puissant habitant des forêts, et son émotion était bien compréhensible.

En voyant le péril imminent, ceux des sauvages qui les avaient suivis battirent en retraite.

Tout à coup, Makolo saisit le bras de Trelivan et lui fit signe d'écouter.

Au-dessus de ce bourdonnement étrange, indescriptible que produisait autour d'eux le monde des insectes, ils entendirent distinctement le bruit que faisait l'éléphant en soufflant avec sa trompe.

Trelivan et Makolo armèrent leur fusil et se tinrent prêts à tirer.

Ils firent encore, tout doucement, quelques pas en avant, et aperçurent un énorme pachyderme qui secouait un arbuste pour en faire tomber les semences qu'il ramassait ensuite et mangeait une à une.

Trelivan et Makolo firent un circuit afin de se placer sous le vent, et puis s'approchèrent avec précaution, en profitant des ondulations du terrain.

L'éléphant était tellement absorbé par son occupation, qu'il ne soupçonna pas leur présence, et qu'ils purent examiner ses mouvements.

Toutefois, le bruit que fit Trelivan, en posant le pied sur un morceau de bois sec attira son attention ; ses larges oreilles se détendirent, il tourna lourdement sur lui-même, et présenta le front aux balles des chasseurs.

Trelivan saisit ce moment et tira ses deux coups successivement.

L'éléphant était touché, mais pas mortellement. Il est probable que les armes à feu lui étaient inconnues, car il regarda avec étonnement autour de lui pour chercher l'ennemi invisible qui le frappait ainsi.

Makolo visa à son tour, et lui envoya ses deux balles.

L'éléphant, atteint au cou, poussa un cri de douleur et chancela. Mais il se redressa aussitôt, et, ayant entrevu les chasseurs qui s'éloignaient prudemment, il fut saisi d'une rage soudaine, et se précipita après eux.

Trelivan et Makolo se séparèrent, l'un prenant à droite, l'autre à gauche.

L'éléphant se mit à la poursuite de Trelivan, qui se trouva

Ils aperçurent un énorme pachyderme.

subitement arrêté par un immense rocher, et dont les pieds s'embarrassèrent dans de grandes herbes.

Avant qu'il eût eu le temps de se relever, le monstre arriva près de lui, et il allait le saisir avec sa trompe ou le broyer sous ses pas, quand, soudain, un coup de feu retentit.

L'éléphant oscilla, et tomba lourdement en avant.

Tout cela s'était passé si rapidement que Trelivan s'était à peine rendu compte du péril de sa situation.

« Eh bien ! dit une voix à côté de lui, je suis arrivé à temps ! Une minute de plus, c'en était fait de toi ! »

Trelivan releva la tête, et jeta une exclamation, en reconnaissant Gervais.

« Comment ! vous ici ! murmura-t-il ; par quel miracle ? »

Gervais lui tendit la main, et l'aida à se remettre sur ses jambes.

« L'explication est bien simple, dit-il. En arrivant, il y a deux jours, à la caverne où étaient cachés nos bagages, nous avons été surpris de ne trouver personne. Cependant, nous ne nous sommes pas trop inquiétés, pensant que vous étiez probablement à chasser aux alentours. En effet, Collinée n'a pas tardé à apparaître. Nous avons chargé les bagages et sommes partis. En passant, je me suis rendu au village de Massouey, dont Collinée m'avait indiqué la position ; j'ai suivi vos traces et suis arrivé au moment critique.

— Vous m'avez sauvé la vie, dit Gervais ; je ne l'oublierai pas.

— Mon jeune ami, répliqua celui-ci, c'est un service que tu auras peut-être occasion de me rendre à ton tour. A présent que te voilà remis de ton émotion qui, par parenthèse,

était bien naturelle, laisse-moi te dire que tu as fait preuve des principales qualités que doit posséder un bon chasseur : il y en a peu qui s'en seraient tirés aussi bravement pour leur début ; peut-être même, as-tu montré trop de témérité. Avec

C'est une ville bien curieuse.

plus d'expérience tu deviendras tout à fait maître de ton coup. »

Ce compliment fit plaisir à Trelivan.

« Mais, dit ce dernier, votre retour a été plus prompt que nous n'espérions. Est-ce que vous êtes allés jusqu'à Sofala ?

— Oui, c'est une ville bien curieuse, remplie de nègres

qui portent aux bateaux des peaux et des ivoires. Nous avons vu là un spécimen des richesses que nous pouvons acquérir.

— Et vous avez trouvé ce que vous désiriez?

— Parfaitement, répondit Gervais. Tu verras cela tantôt.

Nous sommes en état, si nous le voulons, de traverser l'Afrique d'un bout à l'autre. »

Gervais donna une poignée de main à Makolo qui s'était approché.

Puis il ajouta, en indiquant l'éléphant autour duquel les sauvages s'étaient rassemblés :

« Il faut dépecer cette carcasse, et c'est une opération que nous ferons bien de surveiller nous-mêmes ; car ces dents sont splendides et je ne veux pas qu'on les abîme. »

L'on commença par couper les défenses, et cette tâche, avec l'aide de haches et de scies, ne demanda pas moins de deux heures.

Gervais coupa ensuite quelques morceaux pour lui et ses amis, et abandonna le reste aux nègres.

Ceux-ci le remercièrent par des cris de joie et se mirent à découper la carcasse en longues tranches qu'ils suspendirent à des bâtons. La quantité de chair qu'ils retirèrent était effrayante.

« Quelle énorme bête ! fit observer Trelihan ; il y a de quoi donner à manger à tout le village. L'un des sauvages a prétendu que c'était un solitaire, qu'en pensez-vous, Gervais ?

— Cela me paraît probable, pour plusieurs raisons, répondit celui-ci. D'abord, parce que ces nègres doivent s'y connaître ; ensuite, à cause des habitudes d'isolement qu'il semblait avoir ; et enfin parce que je m'imagine que les cicatrices dont il était couvert, étaient le résultat de combats avec d'autres de

son espèce qui refusaient de le recevoir dans leur société. Vous savez, sans doute, qu'un éléphant, une fois qu'il a perdu son troupeau ou sa famille, est repoussé par tous les autres, quoiqu'il puisse fréquenter les mêmes pâturages. Beaucoup prétendent que c'est leur existence solitaire qui les rend vicieux et méchants; mais, ce que je puis affirmer, c'est qu'on les rencontre toujours seuls. »

L'on retourna au village de Massouey, où Trelivan fut accueilli par Lange, avec une joie manifeste.

La surprise de Trelivan fut grande à la vue de l'immense chariot que ses amis avaient amené de Sofala, et qui était construit tout spécialement pour l'usage auquel il était destiné. Il n'était entré pas un seul morceau de fer dans sa fabrication, et cela, afin qu'il pût toujours être aisément réparé, s'il survenait un accident au milieu des bois. Il était recouvert, dans toute sa longueur, d'une tente soutenue par des rangées de cercles, et, s'il n'était pas élégant, il avait du moins l'apparence d'une grande solidité.

Douze bœufs paissaient dans le voisinage.

Outre Gondolo et Baka, qui avaient fait le voyage, Gervais avait pris à son service un certain nombre d'autres nègres, dont les uns avaient pour mission de soigner les animaux et de conduire le chariot, tandis que les autres devaient, à l'occasion, servir de porteurs et de rabatteurs.

Le plus grand mouvement régnait autour du campement, et chacun se sentait plein de courage et d'espoir dans l'avenir.

Dans la soirée, Lange et ses compagnons, y compris Makolo, se réunirent pour déterminer la direction qu'ils suivraient.

Les bœufs furent attelés.

Ils avaient d'abord songé à passer le Zambèse et à gagner l'intérieur de l'Afrique centrale, dont la découverte était relativement récente.

Mais cet avis fut combattu par Gervais.

« D'après les renseignements que j'ai recueillis à Sofala, dit-il, tous les marchands et les chasseurs d'ivoire se sont dirigés, dans ces dernières années, vers cette partie du continent. Il en est résulté que le gibier, se voyant traqué de toutes parts, a disparu de ces parages, et qu'il est revenu vers le sud. Donc si vous m'en croyez, nous tenterons d'abord la fortune dans le pays qui s'étend du Limpopo aux chutes Victoria. »

Le docteur Collinée partagea cet avis qui fut adopté.

« Chemin faisant, reprit Gervais, Makolo nous contera son histoire, et s'il est, comme il le dit, le fils d'un grand chef, nous pousserons jusque chez les Makololos.

— Mes amis me donneront des fusils pour combattre les Matébélés, dit Makolo, et ils ne quitteront le pays de mes pères que chargés de dents d'ivoire et de peaux. Les Makololos sont riches, ils règnent sur les autres tribus, et seuls, parmi les noirs, ils sont des hommes. »

En parlant ainsi, Makolo s'était levé, ses yeux brillaient d'animation, et sa tête avait un air de véritable fierté. C'était comme une transformation qui s'opérait en lui. Ses instincts d'Africain, qui avaient sommeillé durant les années qu'il avait passées avec les Européens, se réveillaient, et on voyait que des sentiments d'ambition et de vengeance bouillonnaient dans son sein.

Le lendemain, les bœufs furent attelés, et les chasseurs s'loignèrent au milieu des acclamations des sauvages qui étaient venus pour les saluer une dernière fois.

Tous se sentaient dans les meilleures dispositions. Ils étaient jeunes, aventureux, et les émotions qu'ils éprouvaient en avançant dans la sombre forêt avaient un charme extraordinaire.

C'est qu'en effet, ceux qui n'ont jamais exploré une nature vierge ne sauraient se faire qu'une très-faible idée de l'impression que produit sur l'esprit l'absence de lumière et la profondeur des grands bois. Ce silence ininterrompu et ce calme qui, à de certaines heures, règnent partout, créent un sentiment étrange. Le cœur le plus fort se sent envahi par une sensation qu'il ne peut expliquer, car, sous ces arches immenses de verdure, la voix de l'homme résonne d'une façon mystérieuse, et le chien lui-même, gémissant et craintif, se serre à côté de son maître de peur d'être laissé seul.

Et cependant, pour le chasseur habitué à y séjourner, les bois sont une demeure qu'il préfère à toute autre ; il y trouve un plaisir, une fascination inconnus ailleurs. Il oublie le monde, ses soucis et ses intérêts mesquins, pour étudier la nature dans ses formes les plus grandioses. A chaque pas, des scènes nouvelles réjouissent ses regards, des incidents variés stimulent ses facultés de pensée et d'observation, tandis que son corps, exercé à la fatigue, acquiert une solidité et une élasticité étonnantes. Il marche sans bruit, insoucieux de ce qu'il peut rencontrer, ayant confiance en son fusil, et sondant du regard les sombres fourrés, car il ne doit pas perdre de vue qu'il lui faut subvenir à son existence et à celle de ses compagnons. Telles étaient les réflexions auxquelles se livraient nos jeunes chasseurs.

La contrée qu'ils parcouraient était, d'ailleurs, extrêmement pittoresque. Tandis que le chariot avançait dans la plaine.

Gervais et Trelivan, chargés plus spécialement d'approvisionner la caravane, s'aventuraient souvent assez loin à la poursuite du gibier.

Un matin, plusieurs semaines après leur départ de Massouey, ils gravirent une montagne où ils rencontrèrent des colonies entières de singes, et virent, pour la première fois, des perroquets verts et des écureuils gris.

Une multitude d'oiseaux aux voix mélodieuses et aux plumages variés remplissaient les bosquets, et ils en firent une riche collection pour Collinée.

Lorsqu'ils eurent atteint le sommet de la montagne, ils demeurèrent frappés d'admiration : de tous côtés ils dominaient un pays d'une richesse prodigieuse et dont l'horizon était immense.

Tout à coup, Trelivan posa la main sur le bras de Gervais.

« Regardez ! murmura-t-il, en dirigeant son attention du côté nord de la plaine. Qu'est-ce que cela veut dire ? » Gervais resta muet d'étonnement.

« C'est, dit-il enfin à Trelivan, l'un des plus merveilleux spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler. Ces vastes légions d'animaux qui s'avancent lentement, mais d'un pas régulier, ce sont des antilopes, de l'espèce qu'on nomme springboks. »

Trelivan avait peine à se persuader qu'il n'était pas le jouet d'un songe, et que cette masse vivante qui couvrait plus d'un quart de lieue de terrain était bien une réalité. Il y avait là certainement plus de quarante mille antilopes, qui, en marchant, agitaient gracieusement leurs cornes.

« Mais d'où viennent-elles ? demanda Trelivan ? où vont-elles ? »

— Collinée pourrait mieux que moi te renseigner là-dessus, répondit Gervais. Mais, si je ne me trompe, elles sont en train d'émigrer, comme c'est, paraît-il, leur habitude à cette époque de l'année. Elles recherchent par goût les plaines découvertes, où elles sont à l'abri de toute surprise. Les sauvages, dit-on, profitant de cette disposition, mettent le feu aux grandes herbes de leur pays, pour former de larges espaces dénudés où viennent se réunir les springbocks.

— Mais, fit observer Trelivan, ce doit être un véritable fléau pour les cultures qu'elles rencontrent sur leur passage. Heureusement que le mal est peu sensible dans des contrées comme celles-ci.

— Oui, répliqua Gervais ; mais plus au sud, par exemple, de l'autre côté de la rivière d'Orange où les colons sont nombreux, elles causent des dommages incalculables : des nuées de sauterelles ne feraient pas mieux table rase d'un champ de blé que cette masse pressée d'antilopes.

— Et quand et comment reviennent-elles au désert ? demanda Trelivan.

— Je crois que personne n'a jamais surpris leur retour, répondit Gervais. Beaucoup d'entre elles, sans doute, meurent de faim ; le reste s'éparpille dans les plaines, où probablement elles continueront d'habiter longtemps encore, malgré la guerre que leur font les chasseurs. »

Durant ce temps, les longues phalanges n'avaient cessé de défiler.

« Voilà les dernières lignes qui arrivent, dit Gervais, descendons vite avant qu'elles aient disparu derrière les rochers. »

En moins de dix minutes ils furent au bas de la montagne. Ils se postèrent près d'un bouquet d'arbres et tirèrent à loisir sur l'arrière-garde du troupeau. Presque tous les coups portaient, car les rangs étaient si serrés que les antilopes, folles de terreur, ne pouvaient avancer, et que, par leurs efforts pour fuir, elles ne faisaient qu'ajouter au désordre et à la confusion.

Cinq springboks avaient été couchés par terre. Lorsqu'ils approchèrent pour les couvrir de feuilles, en attendant que les nègres de leur escorte vinssent les enlever, Gervais et Trelivan furent étonnés du parfum délicieux qu'exhalait leur peau. C'était un mélange d'odeurs produit par les fleurs et les plantes aromatiques dont ces gracieux animaux font leur pâture habituelle.

Le voyage se continua sans incidents fâcheux. D'ordinaire, l'on partait avant le lever du soleil, afin de profiter des heures fraîches; l'étape parcourue était plus ou moins longue, selon les difficultés de la route. Les bœufs, néanmoins, commençaient à se fatiguer, et comme, aussi, les provisions étaient presque épuisées, on prit le parti de camper à l'entrée d'une plaine boisée, où le gibier paraissait être abondant, et d'y séjourner quelque temps.

Le soir même, Gervais, après s'être muni de pioches, invita Lange et Trelivan à le suivre, et se dirigea vers un bois situé à une assez grande distance du camp.

Arrivé non loin d'un ruisseau dont les eaux coulaient sur un terrain argileux, il s'arrêta et se mit à creuser un trou d'environ quatre pieds de profondeur, et assez large pour qu'un homme pût s'y mouvoir à l'aise.

Il engagea ensuite Lange et Trelivan à imiter son exemple.

Ils pratiquèrent ainsi trois trous, dans lesquels ils se cachèrent à la tombée de la nuit, et attendirent l'arrivée du gibier.

Trois buffles passèrent successivement à portée de leurs fusils, et deux tombèrent pour ne plus se relever.

Vers minuit, la lune se coucha, et Lange annonça à ses amis son intention de regagner le campement.

« Comme tu voudras, répondit Trelivan; mais le moment le plus favorable pour la chasse sera certainement celui où le jour commencera à paraître, et nous ne perdrons pas cette occasion, êtes-vous de mon avis, Gervais ?

— Parfaitement, répondit celui-ci. Je serais bien surpris si, dans quelques heures, nous n'accomplissons pas des merveilles.

— J'ai un besoin irrésistible de dormir, dit Lange, et je suis si mal dans mon trou que je ne peux pas fermer les yeux.

— Mais es-tu sûr de pouvoir trouver le chemin pour retourner au camp? demanda Trelivan.

— Est-ce que tu plaisantes, s'écria Lange, je n'ai qu'à marcher tout droit, et j'y serai dans un quart d'heure. »

Lange souhaita bonne chance à ses amis et s'éloigna.

Le trou qu'occupait Gervais était à environ cent pas de celui de Trelivan, près d'un bosquet, qui formait une pointe dans la plaine.

Il y avait une demi-heure que Lange était parti quand Trelivan cria à son compagnon :

« Gervais, puisque nous ne voyons rien venir, je vais dormir ! »

— Et moi aussi, répliqua celui-ci; bonsoir ! »

Trelivan couvrit de feuilles le fond du trou, posa son fusil à portée de sa main, s'étendit le mieux qu'il put, et ferma les yeux.

Il ne tarda pas à tomber dans un profond sommeil, et alors il eut un rêve.

V

LES CHIENS SAUVAGES. — NOUVEL EXPLOIT DE TRELIVAN. LES FOURMILIÈRES.

Des philosophes ont prétendu qu'on ne rêve jamais plus longtemps que quelques secondes à la fois. La cause, disent-ils, qui produit le rêve éveille instantanément le dormeur, et ce qui nous avait semblé avoir eu une durée souvent de plusieurs heures, n'était que le résultat d'une perception rapide de l'esprit, embrassant tous les incidents du songe de la même manière que l'œil saisit, d'un seul coup, les mille détails d'un paysage.

Il se peut que cela soit vrai, et nous ne sommes en mesure de prendre parti ni pour ni contre. Mais, ce qui est certain, c'est que Trelivan, replié dans son trou, eut un rêve, et qu'il lui sembla que ce rêve n'avait pas duré moins d'une heure.

D'abord, il se vit assis sur le banc de pierre qui était placé en face de la maison de son père, dans son cher village de Bretagne, et assistant à un concert que donnaient ses camarades d'enfance, rangés autour de lui. La musique, de bruyante qu'elle était, devint douce, mélodieuse, et puis les lèvres des joueurs se gonflèrent, et il n'entendit plus que des sons discordants. Le bruit était assourdissant, horrible : on aurait

dit des démons frappant avec fureur sur des tambours et des instruments de cuivre.

Trelivan cria au chef d'arrêter. Mais ce n'était plus celui qu'il avait connu, son ancien ami, qui menait la bande. Il avait disparu et un étranger avait pris sa place. Il regarda avec inquiétude autour de lui : un changement complet s'était opéré. Aucune des figures ne lui étaient plus familières ; toutes grimâçaient en passant devant lui, et l'infernal charivari redoublait de violence.

Trelivan ferma les yeux, et enfonça ses doigts dans ses oreilles. Il resta ainsi quelques minutes, et puis il s'aperçut que les musiciens avaient été subitement transformés en singes, ayant tous des cimbales qu'ils faisaient résonner avec furie.

Cela dura quelque temps, et alors les babous s'avancèrent vers lui, en faisant toutes sortes de gambades et de grimaces.

C'était plus que Trelivan ne pouvait supporter. Il fit un bond pour repousser tous ces monstres, et, en retombant sur ses pieds, il s'éveilla.

Les musiciens, les tambours et les singes n'étaient qu'une fantaisie de son imagination ; mais il y avait autre chose qui prouvait que son rêve n'était pas tout à fait sans fondement.

Le jour commençait à poindre ; à peine Trelivan eut-il repris ses sens que ses oreilles furent saluées par un bruit si étrange qu'il se demanda si ce qu'il avait rêvé n'était point une réalité.

Il se frotta les yeux, et fut bien obligé de se convaincre qu'il n'était plus dans le pays des songes.

A une certaine distance étaient les buffles qu'ils avaient tués, et autour était réunie une troupe de chiens sauvages.

Dire qu'ils entouraient les carcasses, n'est pas exact, car toute la plaine en était remplie. Cinquante d'entre eux, cent peut-être, se disputaient ce qui restait des buffles, tandis que les autres, ne pouvant approcher, sautaient et hurlaient comme des diables.

Il était impossible de les compter, mais certainement il y en avait plus de mille. Ils étaient véritablement effrayants, avec leur air affamé et leurs oreilles droites, couvertes d'un poil roide et touffu.

Au moment où Trelivan s'était dressé, ils s'étaient élancés vers lui, en aboyant.

Il faisait maintenant presque jour, et il put s'assurer qu'il ne restait plus que les os des buffles. La pensée lui vint que si ces bêtes féroces goûtaient une fois de son sang, il serait dévoré en quelques secondes.

Il regarda du côté de Gervais, et il le vit debout, son fusil à la main. Mais les chiens, dont l'attention était ailleurs, ne l'avaient point encore inquiété.

On ne peut dissimuler qu'au moment où la bande affamée se dirigea vers lui, Trelivan ne sentit son cœur défaillir, et que ses genoux tremblèrent.

Comment pourrait-il se défendre, en effet, s'il était attaqué? Une cinquantaine, parmi les plus hardis, approchèrent assez près pour que leurs chaudes haleines arrivassent jusqu'à lui.

Mais là, ils s'arrêtèrent et aspirèrent l'air.

Trelivan, retenant sa respiration, saisit son fusil par le canon, et se disposa à frapper.

Heureusement ses ennemis se détournèrent et allèrent rejoindre leurs camarades autour des carcasses.

Toutefois, voyant qu'il n'y avait pas place pour eux, ils revinrent, et, en faisant entendre de sourds grognements, avancèrent jusqu'au bord du trou.

S'il en est parmi nos jeunes lecteurs à qui il soit arrivé de voir un dogue ou un chien de garde marcher sur eux d'un air menaçant, qu'ils se rappellent comment ils reculaient, craintifs et tremblants !

Et maintenant, qu'ils songent à la situation de Trelivan, entouré de centaines d'animaux féroces, et qu'ils ne s'étonnent pas si, à ce moment, il envoya un suprême adieu à sa mère, à tous ceux qu'il aimait, et recommanda son âme au ciel !

Et cependant, il était naturellement brave, et résolu à défendre sa vie jusqu'à la dernière extrémité.

En voyant les chiens hésiter, il se demanda s'il ne devait pas tirer sur eux. Mais il réfléchit que ce serait le signal d'une attaque générale ; et, d'ailleurs, quand il aurait réussi à en tuer dix, vingt, cent, trois cents, à quoi cela servirait-il ? Il savait bien que toute la force physique dont il était doué, n'aurait été que comme une paille au milieu d'un tourbillon.

Il se dit qu'il n'avait qu'une chance, qu'une espérance : c'était, par un effet de puissance morale, de dominer ces bêtes sauvages, de les effrayer et de les mettre en fuite. Si ce moyen échouait, il était perdu.

Aussitôt sa résolution fut prise.

Après avoir rassemblé toute son énergie pour un suprême effort, il sauta hors du trou, étendit les bras en les agitant et en criant de toutes ses forces.

Les chiens reculèrent et cessèrent leurs aboiements.

Il redoubla ses cris, ses démonstrations, et déchargea son fusil en l'air.

La bande entière fit alors demi-tour et s'éloigna sans regarder en arrière.

En quelques secondes, Gervais fut auprès de Trelivan, à qui il serra les mains avec enthousiasme.

« Tu as montré, dit-il, autant de calme et de sang-froid que de courage, et tu as, une fois de plus, prouvé la supériorité de la force morale sur la brutalité. Tu as eu là une idée que je t'envie. Certainement, je ne t'aurais pas laissé dévorer, mais je ne voyais pas comment nous pouvions échapper à ces brutes. Si nous sommes sortis de là sains et saufs, c'est à ta présence d'esprit et à ton intelligence que nous le devons. Tu vois qu'à présent nous sommes quittes. »

Trelivan, maintenant que le péril était passé, était fier de cette aventure qui lui donnait confiance en lui-même, et ne pouvait manquer de le grandir dans l'estime de ses compagnons.

Quelques chiens, plus acharnés que les autres, restaient encore autour des carcasses. Il suffit de marcher vers eux pour leur faire prendre au galop la direction du bois où ils ne tardèrent pas à disparaître.

Gervais et Trelivan regagnèrent alors le camp où ils arrivèrent au moment où Makolo aidait Gondolo à préparer le déjeuner.

Leur premier soin fut de demander des nouvelles de Lange.

« Comment, s'écria Makolo, est-ce qu'il n'était pas avec vous ?

— Si, mais il nous a quittés vers minuit pour revenir au camp, répliqua Trelivan.

— Personne ne l'a vu.

— Il faut qu'il lui soit arrivé malheur, fit observer Trelivan.

— Espérons qu'il s'est seulement égaré, dit Gervais. Vous irez, toi et Makolo, d'un côté, tandis que Collinée et moi nous prendrons de l'autre. Dans trois heures, nous devons être tous de retour ici, et si nous n'avons pas retrouvé notre compagnon, nous aviserons.

Les recherches commencèrent sur-le-champ.

Au bout d'une demi-heure de marche, Trelivan et Makolo se trouvèrent dans un fourré de mimosas, et Makolo, en examinant la terre, poussa une exclamation de joie.

« Voyez », dit-il à Trelivan qui s'était hâté d'accourir.

Il montra à son compagnon des empreintes de pas qui étaient encore fraîches.

Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était bien ceux de Lange.

Ils suivirent la trace qui les conduisit à travers des buissons où ils laissèrent une partie de leurs vêtements. Tout à coup Trelivan arrêta Makolo, et prêta l'oreille. « Écoute ! » murmura-t-il.

Une fois, deux fois, ils entendirent un cri aigu qui arriva jusqu'à eux à travers un bruit sourd de grognements et d'abolements. Trelivan reconnut ces hurlements qui l'avaient tant effrayé quelques heures auparavant.

« C'est la voix de Lange, dit-il ; il a besoin de secours, hâtons-nous. »

En sortant du bois, ils débouchèrent dans une clairière, et assistèrent à une scène véritablement comique.

Trelivan partit d'un éclat de rire, et fut imité par Makolo.

Aux dernières branches d'un arbre était accroché Lange, et, au-dessous, une bande de chiens sautaient et bondissaient, cherchant à lui mordre les jambes.

La vue de Trelivan et de Makolo suffit à les mettre en fuite.

Lange se décida alors à descendre. Il était pâle, glacé, et ses membres étaient si engourdis qu'il avait peine à se tenir debout.

Mais un peu d'exercice lui rendit l'usage de ses facultés.

Il raconta qu'il y avait plus de cinq heures qu'il était sur l'arbre. En regagnant le camp, il avait perdu son chemin, et, pendant qu'il errait dans l'obscurité, il avait entendu la terre résonner sous les pieds d'une troupe d'animaux. Craignant que ce ne fussent des loups, il avait grimpé dans le premier arbre qui s'était trouvé à sa portée ; ce n'est qu'au lever du jour qu'il avait reconnu qu'il avait affaire à des chiens sauvages ; mais leur acharnement était si grand qu'il n'avait osé se risquer à descendre.

Tous trois avaient repris la route du camp, lorsqu'en sortant du bois, ils aperçurent, dans la plaine, un superbe troupeau d'antilopes.

Trelihan ne put contempler sans un sentiment d'admiration et d'envie ces magnifiques animaux ; son attention se fixa principalement sur un mâle, d'une taille extraordinaire, dont les bois étaient si longs qu'il paraissait avoir de la difficulté à les porter.

Les jeunes chasseurs s'arrêtèrent pour surveiller leurs mouvements.

« Nous ne pourrons jamais les atteindre, fit observer Lange ; et puis, ajouta-t-il, je suis rompu de fatigue et je meurs de faim, nous reviendrons plus tard.

— Un peu de patience, répliqua Trelihan, et je te servira pour ton déjeuner une bonne tranche de venaison. »

Le terrain était très-plat, et Trelihan était bien embarrassé de savoir comment avancer sans se mettre à découvert.

Ils aperçurent un superbe troupeau d'antilopes.

Enfin, il prit son parti.

« Attendez-là, dit-il à ses compagnons, et ne bougez que quand je vous appellerai. »

Il fit plusieurs centaines de pas dans la plaine et se coucha à plat ventre.

Les antilopes continuaient à marcher doucement de son côté. Encore un peu, elles allaient être assez près pour qu'il pût tirer.

Mais, tout à coup, elles semblèrent, par un caprice, vouloir changer de direction, et, après avoir brouté des bourgeons pendant quelques minutes, elles tournèrent vers le nord-est.

Trelihan comprit qu'il lui serait impossible de rien tenter tant qu'il ne se trouverait pas sur un terrain plus accidenté, et il alla rejoindre ses camarades.

Lange insista de nouveau pour qu'ils se remissent en route, alléguant qu'ils ne devaient pas, en prolongeant leur absence, alarmer leurs amis.

Mais Trelihan était Breton, et n'abandonnait pas facilement une idée qui lui était entrée dans la tête.

« Vous pouvez vous en aller, toi et Makolo, dit-il, mais je veux avoir cette belle antilope, ses bois seront admirablement placés dans ma collection. »

Le vieux mâle auquel il faisait allusion, au lieu d'imiter les autres membres du troupeau qui paissaient avec calme, prenait par ci par là une bouchée d'herbe, et puis se retirait sous un arbre, où il frottait contre les branches ses larges cornes taillées en forme de cimeterre.

Il arriva ainsi un moment où il se trouva à plus de cent cinquante pas en arrière des autres qu'il ne semblait pas pressé de rejoindre.

C'était le moment ou jamais de marcher à lui, tandis qu'il n'était plus sous l'œil vigilant de ses sentinelles.

Trelivan saisit l'occasion qui lui était offerte.

Il se laissa glisser le long du monticule sur le haut duquel il s'était assis, et gagna le niveau de la plaine.

Des bouquets d'arbres nains et touffus lui cachaient la vue du troupeau, et son premier soin fut de chercher un endroit d'où il pût le suivre du regard, sans être lui-même observé.

Il avança avec les plus grandes précautions, et bientôt il s'assura que le mâle, continuant à suivre de loin le troupeau, paraissait n'avoir aucun soupçon du péril qui le menaçait.

Pour faciliter ses mouvements, il ôta ses chaussures, se débarrassa de la ceinture à laquelle était passé son long couteau, et poursuivit sa marche, en se tenant penché dans les herbes, et ayant constamment l'œil sur les cornes de l'antilope, qui s'agitaient avec une sorte d'ondulation.

Le cœur lui battait violemment.

Encore vingt pas, et il allait être assez près pour risquer une balle.

Il attendit l'instant où l'antilope baissa la tête, et franchit cette distance.

Il se trouvait juste auprès d'un jeune arbre qui le servit admirablement.

L'antilope lui présentait la partie postérieure du corps. Trelivan posa le canon de son fusil sur une grosse branche, visa et tira.

La balle atteignit l'animal près de la queue, traversa toute la longueur des intestins, et alla se loger dans la poitrine.

Il chancela une seconde, et puis parcourut, en bondissant, une soixantaine de pas. Là il s'arrêta et se retourna comme

pour voir d'où venait ce coup qui l'avait frappé au milieu de sa quiétude.

En une seconde, Trelivan visa de nouveau, et, le prenant de flanc, lui envoya une seconde balle qui lui fracassa l'épaule.

L'antilope fit demi-tour et rejoignit le troupeau. Mais il était aisé de voir à sa démarche qu'elle n'irait pas loin.

Le jeune chasseur revint sur ses pas chercher ses chaussures et sa ceinture, et s'empressa de recharger son fusil.

Lange et Makolo, qui, de leur observatoire, n'avaient perdu aucune de ces péripéties, accoururent et se mirent à la poursuite de l'antilope qu'ils trouvèrent couchée sous un arbre.

Un dernier coup suffit pour l'achever.

Il aurait été difficile de rencontrer un plus magnifique animal ; ses bois énormes étaient d'une rare perfection.

Trelivan se réserva le plaisir de couper lui-même la tête, et, à eux trois, ils eurent beaucoup de peine à transporter leur trophée jusqu'au camp, où ils furent accueillis par des cris de joie.

« Quel repas nous allons faire ! dit Lange, tandis qu'on dépeçait l'antilope. Il ne me manquera qu'une chose, c'est un morceau de pain. Il y a si longtemps que je n'en ai mangé que j'en ai oublié le goût.

— Qu'à cela ne tienne, répondit Makolo ; si vous en désirez, je puis vous en donner.

— Où en prendrais-tu ? demanda Lange, d'un air incrédule.

— J'en ferai, répondit le nègre.

— Où, comment et avec quoi ? s'écrièrent Lange et Trelivan.

— Attendez ! » dit Makolo.

Le nègre s'éloigna, disparut dans le chariot, et revint, au bout d'un instant, avec un sac.

« Les blancs, dit Makolo, ont oublié le sorgho dont Massouey leur a fait présent. Pourquoi ne s'en servent-ils pas ? »

Il prit dans le sac une certaine quantité de farine, qu'il plaça sur une pierre plate. Il alla ensuite puiser de l'eau, avec une coquille d'œuf d'autruche, à la rivière qui était non loin de là, et composa une pâte qu'il exposa au soleil.

Ses compagnons, pour qui cette manière de procéder était nouvelle, suivaient attentivement l'opération.

« Oui, voilà la pâte, dit Lange, mais où est le four ? »

— Lange ne se contente pas d'être brave et de monter dans les arbres pour échapper à la voracité des chiens sauvages, répliqua Makolo, il ne croit que quand il a vu. »

Le nègre se vengeait ainsi des railleries que Lange lui avait un jour adressées au sujet de ses cheveux qu'il avait comparés à la crinière d'un vieux buffle.

Gervais et Trelivan ne purent s'empêcher de rire de l'épigramme. Mais Lange avait bon caractère, et il se contenta de répondre à Makolo qu'à la première occasion, il lui ferait payer son impertinence. Makolo, d'ailleurs, ne se laissait pas distraire de sa besogne. Après avoir choisi un terrain un peu argileux, et l'avoir bien battu, il y alluma du feu. Quand la place fut suffisamment chauffée, il posa la pâte dessus, la couvrit avec un vase en métal renversé, qu'il garnit de charbons et autour duquel il ramena les cendres.

Au bout d'un certain temps, lorsque les tranches d'antilopes furent grillées, il enleva le vase et offrit à ses compagnons un pain qui n'était pas du tout mauvais.

« Le procédé est bon à connaître, dit Gervais, et nous y aurons recours à l'avenir. »

Tous avaient faim, et mangèrent avec appétit.

Ensuite, comme la nuit précédente et la matinée avaient été marquées par d'assez vives émotions, Gervais manifesta l'intention d'aller se reposer et engagea ses amis à en faire autant. C'était, d'ailleurs, l'instant le plus chaud de la journée ; pas un souffle d'air n'agitait les feuilles des arbres, et la nature entière semblait haletante.

Le docteur Collinée, seul, profita de cet instant pour continuer des observations qu'il avait commencées. Il avait remarqué que le lit d'herbe sur lequel il avait couché, la nuit précédente, et qui avait été préparé dans un endroit complètement dépourvu de végétation, avait presque entièrement disparu. Naturellement il avait cherché la cause de ce phénomène, et voici ce qu'il avait découvert : à un signal donné, des termites ou fourmis blanches étaient sorties par milliers de galeries souterraines où elles se tenaient à l'abri, et s'étaient approchées de sa couche. Avec leurs mandibules, elles avaient coupé les brins d'herbes par morceaux d'une certaine longueur, et avaient traîné ces solives herbacées jusqu'aux portes de leurs forteresses. Elles avaient continué ce travail, dans la journée, sans relâche, et rien dans leurs allures n'annonçait qu'elles fussent fatiguées.

Il y avait près de deux heures que le docteur était tout entier à ses études, quand il fut rejoint par Trelihan et Makolo.

Celui-ci, qui ne comprenait pas quel plaisir on pouvait avoir à regarder des fourmis, ne tarda pas à s'éloigner, armé de son fusil, pour aller à la recherche d'émotions plus vives. L'un des nègres de l'escorte lui avait dit qu'il avait vu un hippopotame sur les bords du fleuve, et il voulut savoir si cette assertion était exacte.

Mais Trelihan s'intéressa aux explications que lui donna

Collinée sur les mœurs et les habitudes des insectes, et resta avec lui.

« J'admire, comme vous, l'énergie, la persévérance de ces

L'un des nègres avait vu un hippopotame.

termites, fit observer Trellivan ; mais quel est leur rôle dans l'ensemble de la création, quelle est leur utilité ?

— Leur concours est immense, répondit le docteur, et nous y voyons une nouvelle preuve de la sagesse de la Providence. Nous avons eu déjà occasion de traverser des pays absolument plats, où les seules collines qu'on aperçoive sont les fourmi-

lières des termites. Si vous avez remarqué ces constructions gigantesques, vous avez pu vous faire une idée du travail de ces ouvriers minuscules. La terre qui a passé par leur bouche devient tellement fertile que certaines peuplades de l'Afrique choisissent le flanc des montagnes élevées ainsi par les termites pour y cultiver du tabac, du maïs et toutes les plantes qui exigent des soins particuliers.

— On a bien raison de dire que les meilleurs enseignements sont puisés dans la nature, dit Trelivan. Cet insecte, que j'avais jusqu'alors considéré comme une peste, mérite toute notre admiration.

— Mais ce n'est pas le seul service qu'il rend, reprit le docteur. Si tout ce qui, chaque année, croît et meurt dans les forêts tropicales y restait amoncelé, elles deviendraient en peu de temps impénétrables et pestilentielles. Eh bien, ces mêmes fourmis blanches ont aussi pour mission de travailler sans cesse à les déblayer du bois mort et des matières végétales en décomposition dont elles sont encombrées.

— C'est admirable ! exclama Trelivan.

— A présent, continua le docteur, venez par ici ; je vais vous faire voir une autre espèce de fourmis qui ne sont pas moins curieuses. »

Il conduisit Trelivan à une certaine distance où était une fourmilière de fourmis d'un noir légèrement lavé de gris, d'environ douze millimètres de longueur.

« Tenez, dit le docteur, nous avons de la chance. Cette espèce est une ennemie acharnée des fourmis blanches, et, si je ne me trompe, elles ont l'air d'aller au combat ; suivons-les. »

Le docteur avait deviné juste.

Ces fourmis noires passèrent auprès d'un bâton qui, en-

foncé dans une galerie de termites, contenait un certain nombre de ces insectes ; mais elles ne s'arrêtèrent pas. Collinée arracha le bâton en brisant la voûte de la galerie, et le posa en travers de la colonne de fourmis noires.

Les termites mis à découvert s'enfuirent rapidement, se cachèrent sous les feuilles et n'attirèrent pas tout d'abord l'attention des guerrières ; mais l'un des chefs du régiment les ayant enfin aperçus, il se précipita vers eux, les chloroforma, en les piquant avec son aiguillon, et en versant dans la blessure un fluide dont l'effet est de les engourdir. Puis, successivement il les jeta aux soldats qui se hâtèrent de les emporter.

« Jusqu'à présent, dit Trelivan, je ne vois chez ces fourmis qu'un caractère querelleur et méchant.

— Vous avez raison, répliqua le docteur ; mais si elles n'existaient pas, si les fourmis noires ne dévoraient pas les blanches, les termites auraient bientôt fait d'envahir tout le continent.

— Puisque vous êtes si complaisant, docteur, voulez-vous me dire quelle place occupent au milieu de tout cela les fourmis rouges qui nous ont tant tourmentés l'autre-jour, vous vous rappelez ?

— Parfaitement, répondit Collinée. Si vous voulez m'accompagner à l'endroit où vous avez tantôt dépecé l'antilope, vous allez comprendre leur utilité dans la nature. »

Trelivan fut frappé de la voracité avec laquelle une multitude de fourmis rouges s'acharnaient après la carcasse.

« Ces fourmis, dit Collinée, sont douées d'une puissance d'absorption extraordinaire, et elles débarrassent le pays de tous les cadavres qu'elles rencontrent ; elles purgent les habitations des termites et des autres vermines, — détrui-

sent une quantité d'insectes nuisibles et de reptiles venimeux, dévorent les rats, les souris, les lézards, les serpents. Le python lui-même devient leur victime lorsqu'elles le surprennent dans l'engourdissement où il tombe après avoir mangé. »

Ils furent rejoints, à ce moment, par Lange que le docteur arrêta tandis qu'il se disposait à frapper un coup de bâton sur une ligne de ces fourmis qui formaient en travers du sentier une raie d'un brun rougeâtre, ayant plusieurs centimètres de largeur.

Mais Lange, dédaignant l'avertissement de Collinée, donna un coup de pied au milieu de la colonne mouvante.

Il en fut cruellement puni.

En un instant, il fut couvert de milliers de fourmis qui, comme des furies, gravirent son pantalon, se précipitèrent dans ses manches, sur sa poitrine, sur tout son corps, et le déchirèrent avec rage.

Chacune de leurs morsures était une pointe de feu et le pauvre Lange n'avait aucun moyen de leur échapper.

Il poussait des cris de souffrance et se débattait comme un possédé.

Enfin, on ne trouva d'autre ressource pour le secourir que de lui enlever ses vêtements et jusqu'à sa chemise.

Plusieurs jours après, son corps était encore gonflé et tuméfié.

VI

L'HIPPOPOTAME. — LA MOUCHE TSETSE. — UNE ALARME.

Nous avons dit que Makolo, laissant Collinée se livrer à l'étude des fourmis blanches, rouges et noires, s'était dirigé du côté du bois.

Il avait à peine fait cinquante pas dans les fourrés lorsqu'il vit un coucou indicateur, cet oiseau que nous avons mentionné dans un de nos précédents chapitres, tourner autour de lui en chantant, et lui faire toutes sortes d'agaceries.

Makolo chercha à se débarrasser de ses importunités, mais il fit preuve d'une telle persévérance que le nègre finit par céder et le suivre.

Cette fois, ce n'était pas vers un nid d'abeilles que le coucou devait le conduire.

Au bout de dix minutes, Makolo se trouva dans le voisinage du Limpopo, et arrêté par des herbes qui passaient par-dessus sa tête.

Cependant, le coucou redoublait ses cris, et Makolo continua à avancer.

Arrivé à une certaine distance du fleuve, il tressaillit à la fois de joie et de frayeur.

Non loin de l'arbre où l'oiseau était allé se percher, et presque sur le bord de l'eau étaient trois buffles.

Il aperçut plusieurs hippopotames.

Et ce n'était pas tout.

A un détour du fleuve, derrière de grands arbres dont les racines plongeaient dans la rivière, il aperçut plusieurs hippopotames, et, à côté, une multitude d'oiseaux aquatiques.

C'était trop de richesses à la fois, et Makolo était dans un grand embarras. Sa première pensée fut d'aller prévenir ses compagnons. Mais le bruit qu'il fit en marchant sur des broussailles donna l'éveil aux hippopotames qui, aussitôt, plongèrent dans le fleuve et disparurent.

Les buffles, également, avaient dressé l'oreille, et Makolo craignit qu'avertis de sa présence, ils n'eussent pris la fuite avant son retour.

Il se posta derrière un ontoa, espèce d'arbre dont les feuilles ressemblent à celles du poirier, et visa le plus gros, qui était aussi le moins éloigné de lui.

Les buffles passèrent à travers le bois et les herbes, pareils à des montagnes vivantes. Mais bientôt Makolo eut la preuve qu'il avait tiré juste. L'un d'eux était tout sanglant et ne courait qu'avec difficulté.

Il le suivit, en dépit des obstacles que lui opposait la végétation ; chaque fois que l'animal l'apercevait ou l'entendait, il changeait de direction ou menaçait de se précipiter sur lui. Mais Makolo sut l'éviter, et réussit à lui envoyer encore deux balles. La nuit, toutefois, vint interrompre la poursuite, et il dut se retirer en laissant le buffle dans un ravin où il semblait déterminé à tenir tête à son adversaire.

Makolo était, du reste, persuadé qu'il était frappé à mort et qu'en suivant sa trace, il serait aisé de le retrouver le lendemain.

De retour au camp, il raconta ses aventures à ses amis,

et ceux-ci résolurent d'entreprendre une expédition le long du fleuve.

En effet, dès que le jour fut levé, ils partirent, accompagnés de Makolo. Ils ne tardèrent pas à découvrir, au milieu d'un gazon à la fois long et tendre, des traces toutes fraîches d'hippopotames : des bouillonnements qu'ils remarquèrent dans la rivière leur prouvèrent que ces animaux étaient abondants dans ces parages.

En suivant le cours de l'eau, ils aperçurent tout à coup une masse énorme qui se tenait presque immobile à la surface. La rivière était large, à cet endroit, et le fond en était sablonneux.

Quoique inquiet, le monstre ne paraissait pas mesurer toute l'étendue du danger qui le menaçait.

Gervais leva son fusil, tandis que Trelivan et Makolo se plaçaient derrière lui.

Le coup partit et la balle pénétra dans la tête de l'hippopotame qui plongea pour remonter aussitôt, se débattre et rester ensuite, durant quelques minutes, tranquille à la même place.

« Que faire ? murmura Gervais, avec anxiété. Il n'est pas mort, et, s'il gagne les grandes eaux, il nous échappera. »

Trelivan et Makolo avaient la même crainte.

Cependant, il fallait prendre un parti.

Gervais lui envoya une seconde balle qui entra par l'œil.

L'animal se mit alors à tourner sur lui-même et à décrire une multitude de cercles.

Comme cela ne paraissait pas devoir finir de si tôt, Gervais se décida à employer un autre moyen.

« Qu'est-ce que vous allez faire ? dit Trelivan, en le voyant ôter sa jaquette.

— Puisqu'il ne veut pas venir à nous, répliqua Gervais, je vais aller à lui.

— Vous oseriez descendre dans la rivière ! Mais les crocodiles ?

— C'est un péril dont il ne faut pas rire, en effet, mais nous ne pouvons pas rester là toute la journée, et, d'un autre côté, je ne veux pas perdre le riche butin que nous promet cet hippopotame. »

Gervais prit à la main son long couteau pointu, et se jeta dans l'eau qui lui monta jusqu'aux épaules. Mais, vers le milieu, le fleuve était moins profond.

En approchant de l'hippopotame, il s'arrêta prêt à plonger s'il était attaqué. Mais le monstre était tellement étourdi par les coups qu'il avait reçus qu'il n'offrait plus qu'une masse inerte, incapable de volonté.

Gervais avança alors hardiment, le saisit par sa petite queue, et essaya de le diriger vers la rive.

Mais telle était la force de résistance qu'offrait encore l'hippopotame qu'il lui fut impossible de donner la moindre impulsion à ses mouvements.

Il continua à plonger, à souffler et à tourner, en entraînant Gervais avec lui, absolument comme si celui-ci n'eût été qu'une mouche posée sur son dos.

La queue à laquelle Gervais s'était accroché était si courte qu'elle ne présentait qu'une faible prise.

« Attends, s'écria le marin; j'ai une idée, et nous allons voir. »

Avec son couteau, il fit dans la peau, sur le sternum, deux incisions parallèles, et détacha de la chair cette partie de la peau, de telle façon qu'il pût y introduire ses deux mains. A présent, il était en état de lutter avec avantage.

Après plus d'un quart d'heure d'efforts, il parvint à pousser l'hippopotame vers le bord de la rivière. Alors Trelivan lui jeta une corde qu'il passa par l'ouverture pratiquée dans la peau, et dont il entoura le corps.

Une dernière balle mit fin aux souffrances de l'animal.

Mais il restait une difficulté, c'était de le hisser jusque sur la rive, et pour cela, ce ne fut pas trop du concours de tout le monde. Plusieurs des nègres descendirent dans le fleuve,

Tandis que les uns poussaient, d'autres s'attelèrent aux courroies.

et tandis que les uns poussaient, d'autres s'attelèrent aux courroies. Il n'y eut pas jusqu'au docteur Collinée qui ne donnât l'exemple de l'énergie et du courage.

Tous furent étonnés de l'énorme grosseur de l'hippopotame; il avait près de deux mètres de large sous le ventre.

Collinée, surtout, ne se lassait point d'examiner cette montagne de chair si admirablement formée pour l'existence amphibie à laquelle elle est destinée par la nature.

Toute la matinée fut employée par les nègres à couper et à saler les meilleures parties de l'hippopotame. La quantité de graisse qu'ils en tirèrent était extraordinaire, et il était impossible de n'être pas frappé de la ressemblance de cet animal avec le porc.

Durant ce temps, Makolo, qui n'avait pas oublié le buffle auquel il avait donné la chasse la veille, était allé à sa recherche, et l'avait découvert sous un rocher où il n'avait plus la force de bouger. Il s'en approcha, sans le moindre danger, et l'acheva.

Les chasseurs avaient dès lors d'abondantes provisions. Mais un accident qu'ils n'avaient pas prévu vint les surprendre.

A leur retour au camp, Baka accourut au-devant d'eux avec des démonstrations de désespoir.

« Qu'est-ce qu'il y a ? lui cria Makolo.

— Bœufs malades, répondit Baka ; ils vont tous périr. »

Ces paroles, traduites à Gervais et à ses compagnons, leur causèrent une véritable épouvante.

Ils se rendirent vite à l'endroit où les bœufs étaient attachés, à l'ombre, près du chariot.

Ils les examinèrent et ne trouvèrent rien de suspect.

La confiance commençait à leur revenir, lorsque Collinée leur montra l'un des bœufs dont la peau tressaillait, par intervalles, comme sous une impression de froid ; le dessous de la mâchoire inférieure commençait à enfler, et le même symptôme se manifestait au nombril.

« Cet animal souffre peut-être, fit observer Gervais, mais je ne vois pas qu'il y ait là rien de grave.

— Il est perdu, répliqua Collinée, et Dieu veuille que d'autres n'aient pas été atteints comme lui.

— Mais, quelle est la nature du mal ? demanda Trelivan. On pourrait peut-être l'arrêter avant qu'il ait fait des progrès ?

— Impossible, répondit le docteur ; du moins, ajouta-t-il, on n'a pas, jusqu'à présent, découvert de remède à ces sortes d'affections. Le bœuf est empoisonné.

— C'est donc qu'il a mangé des herbes vénéneuses ? dit Trelivan.

— Non, répondit le docteur ; il a été piqué par la tsetsé. »

Ses compagnons le regardèrent comme pour lui demander de s'expliquer.

« La tsetsé, reprit Collinée, est une mouche qui n'est pas beaucoup plus grosse que la mouche commune ; elle est brune, à peu près de la même nuance que l'abeille ordinaire, raconte Livingstone, qui l'a décrite. Elle porte sur la région postérieure de l'abdomen trois ou quatre raies jaunes et transversales. Elle est d'une vivacité telle qu'il est difficile de la saisir avec la main pendant le milieu du jour ; le soir et le matin, la fraîcheur de la température lui enlève une partie de son agilité. Quand vous aurez entendu son bourdonnement, vous lui trouverez un son si particulier que vous ne l'oublierez jamais. »

— Et, demanda Gervais, la piqure de cette mouche est aussi dangereuse que vous dites ?

— Elle est mortelle pour le chien, le bœuf et le cheval.

— Et pour l'homme ?

— L'homme, ainsi que l'âne, le mulet, la chèvre et les animaux sauvages sont privilégiés à l'égard de cet insecte. C'est pour cela, ajouta Collinée, que la chèvre est le seul animal domestique de beaucoup de peuplades des bords du Zambèse, où la mouche tsetsé est un fléau. »

Le pauvre bœuf que le docteur avait signalé comme ayant été piqué par la tsetsé, paraissait souffrir de plus en plus ; un mucus abondant commençait à couler de ses yeux et de son muflle ; — la diarrhée survint, et, bien qu'il continuât à paître, il tomba dans un état d'épuisement qui ne laissait plus douter de sa fin prochaine.

Au même moment, un autre bœuf parut être pris tout à coup de vertige, comme s'il avait eu le cerveau attaqué. En quelques instants, il devint aveugle et périt.

Gervais et ses compagnons demeuraient frappés d'effroi.

« Nous allons perdre tous nos bœufs ! s'écria Gervais, et alors que deviendrons-nous ? »

— Non, répliqua Collinée, en le rassurant. Si mes observations sont exactes, le mal n'ira pas plus loin ; ces deux bœufs qui sont frappés, sont ceux qui ont passé hier dans la petite île qui est près de la rivière, et c'est là qu'ils ont été piqués.

— Et vous croyez que cette mouche infernale n'aura pas pris la peine de venir jusqu'ici ?

— Non, répondit Collinée. L'habitat de la tsetsé est toujours parfaitement déterminé. Il arrive souvent qu'on la rencontre sur une rive, tandis que sur l'autre, ou même à cinquante pas de là, il n'en existe pas une seule.

— Je souhaite que vous ne vous trompiez pas, docteur, dit

Gervais. Dans tous les cas, mon avis est que nous quittons immédiatement ces parages.

— Je vous le conseille, » répliqua Collinée.

Les bœufs furent vite attelés, et l'on se remit en route, en suivant toujours la direction du nord-ouest.

Ils traversèrent une longue suite de plaines couvertes d'un gazon jaune, et qui, balancé par la brise, ressemblait assez de loin à d'immenses champs de blé, puis des bois et encore des bois. Un soir, ils campèrent sur le bord d'un petit ruisseau.

Ils commençaient à prendre leurs dispositions pour le souper, quand Trellivan poussa soudainement une exclamation.

« Regardez ! regardez ! » cria-t-il.

Tous les yeux se tournèrent dans la direction qu'il indiquait.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on ne voyait qu'un nuage sombre dans l'air, à cent pas environ de la terre, et ce nuage avançait lentement, mais régulièrement, pareil à une tempête de neige.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? murmura Lange, qui ne se sentait pas complètement rassuré.

— Des locustes, » répondit Collinée, dont l'attention était absorbée dans la contemplation du phénomène.

Les locustes continuaient à arriver en masses si serrées que la lumière du jour était tout à fait obscurcie, et que le sol en était couvert.

Le passage de leurs légions dévastatrices dura plus d'une heure. Des arbres sur lesquels elles se posèrent furent dépouillés de leurs feuilles au point qu'il n'en restait absolument pas une seule.

« Quel singulier et curieux spectacle ! s'écria Collinée. Il suffirait seul à faire oublier les souffrances et les privations auxquelles on est condamné en visitant ces contrées. »

Des arbres furent dépouillés de leurs feuilles.

Makolo et les autres nègres, qui avaient des idées moins hautes, mais plus pratiques, s'étaient mis à la poursuite des locustes, et en avaient déjà ramassé une énorme quantité.

« Qu'est-ce que tu veux faire de cela ? demanda Treliwan à Makolo.

— Les locustes sont une nourriture excellente, répondit le nègre, et nous aurons un véritable régal.

— C'est la vérité, ajouta Collinée. Les lions, les chacals, et tous les animaux les dévorent avec avidité. »

Les bœufs montraient déjà qu'ils étaient de cet avis.

Gondolo se chargea d'en faire rôtir une quantité qu'il servit dans la coquille d'un œuf d'autruche.

Makolo et les autres nègres se mirent à la poursuite.....

Lange fit d'abord des façons, mais, en voyant ses compagnons manger non-seulement sans répugnance, mais avec plaisir, il imita leur exemple, et avoua ensuite que, depuis longtemps, il n'avait pas fait un repas aussi délicieux.

La fraîcheur de la nuit avait engourdi les locustes, et, le

lendemain, en se réveillant, les chasseurs en trouvèrent la terre littéralement jonchée.

Makolo alla prendre une couverture dans le chariot, et l'étendit sous un buisson, dont il secoua les branches chargées d'insectes.

Il en ramassa en si grande abondance que les bœufs purent s'en rassasier.

Dans la journée, les chasseurs arrivèrent en vue d'un village dont les habitants s'enfuirent à leur approche.

Il fallut que Makolo allât trouver lui-même le chef et lui donnât l'assurance que les blancs ne venaient pas leur ravir leurs enfants, et qu'au contraire, ils n'étaient animés à leur égard que d'intentions bienveillantes.

Alors, ils revinrent et entourèrent le chariot, en examinant Trelivan et ses amis avec une curiosité mêlée de crainte.

Le village, bien situé au pied d'une colline, se composait d'une centaine de huttes, dont chacune avait environ deux mètres de haut et deux mètres cinquante de diamètre. Elles sont faites avec des branches d'arbres et couvertes de longues herbes.

Collinée, Gervais et Trelivan entrèrent dans plusieurs de ces huttes où ils trouvèrent partout des objets de même nature, des peaux travaillées d'animaux sauvages et des plats formés d'œufs d'autruches. Quelque-suns de ces œufs contenaient de l'eau.

Les hommes de cette tribu sont assez bien faits et ont l'air intelligent. Leur chevelure, ou, pour mieux dire, leur toison, est coupée très-ras ; leur peau est absolument noire.

Quant aux femmes, elles n'auraient pas été trop mal sans l'affreuse habitude qu'elles ont de s'arracher les dents de

devant, pour donner à leur bouche la forme du bec du canard. D'autres se défigurent encore davantage en passant un morceau de bois ou un anneau dans leur lèvre inférieure.

Quelques menus cadeaux offerts aux femmes du chef, des objets de cuivre et des perles fausses habilement distribués entre les autres, achevèrent de gagner la confiance des sauvages :

Ceux-ci n'avaient jamais vu d'hommes blancs, et ils ne pouvaient s'imaginer qu'ils fussent de la même nature qu'eux.

Une femme s'approcha même de Trelivan, toucha ses cheveux, et secoua la tête, en ayant l'air de dire : « Oui, c'est des poils comme ceux des animaux, mais pas des cheveux. »

Elle demanda ensuite à voir ses pieds, et l'on ne sait jusqu'où seraient allées ses importunités si Trelivan n'avait pris le parti de s'en débarrasser.

Les médecins inspirent à ces sauvages la plus grande confiance, et le docteur Collinée en eut la preuve en assistant à une opération qui fut pratiquée le lendemain de leur arrivée.

Il avait appris qu'un homme important de la tribu était malade, et il lui prit fantaisie d'aller le voir, par curiosité.

Au moment où il entra, une femme médecin lui administrait des remèdes. Le malade, assis sur une natte, se soumettait à tout avec patience et gravité.

Devant lui était étendue la peau d'un animal sauvage. La femme frottait le corps du malade, avec les mains, en murmurant des paroles à voix basse. Après avoir longtemps continué ses frictions, elle prit un morceau de chaux, elle en chargea sa bouche, et cracha sur divers endroits du

Le docteur s'amusa à dessiner un groupe.

corps, particulièrement sur la poitrine et sur chaque bras.

Ensuite, elle mâcha une certaine quantité de racines, prit un paquet d'herbes, qu'elle avait cueillies quand elles étaient en fleurs, et qui maintenant étaient sèches, y mit le feu et promena la flamme sur le corps en commençant par les pieds et allant graduellement jusqu'à la tête.

Le patient se tordait sous la souffrance, mais ne proférait aucune plainte.

Quand la flamme fut éteinte, la femme approcha le bout brûlé de la torche contre le corps, et ainsi finit l'opération.

« Qu'est-ce que vous pensez de cela ? demanda Trelivan, qui avait accompagné le docteur.

— Cet homme, paraît-il, souffre de douleurs générales, d'une espèce de rhumatisme, répondit Collinée, et il ne serait pas étonnant que ce remède énergique eût un bon résultat. »

Le docteur s'amusa aussi à dessiner un groupe de naturels qui se tinrent immobiles devant lui, et rirent aux éclats en voyant leur portrait.

Pendant que ses compagnons cherchaient de la distraction au milieu de ces populations dont les mœurs étaient nouvelles pour eux, Gervais ne négligeait pas le côté important de l'expédition.

Il avait acquis la certitude que les sauvages ne possédaient pas d'ivoire, mais il apprit, en même temps, qu'on avait aperçu dans les environs un troupeau d'éléphants.

Aussitôt il fit ses préparatifs.

Laissant leurs bœufs et leur chariot sous la garde de Lange, de Collinée et de quelques-uns de leurs hommes, ils se mirent en marche, dès le point du jour.

Plusieurs indigènes les accompagnèrent, portant des provisions, des haches et des couvertures.

Après quatre heures de marche, leur guide les conduisit à l'entrée d'un bois où ils remarquèrent une espèce particulière de buisson, haut d'une dizaine de pieds, avec de grandes feuilles, et des bouquets de petites fleurs grises, qui avaient une délicieuse odeur. Là, ils reconnurent distinctement les traces d'une troupe d'éléphants, qu'ils suivirent jusqu'au moment où le soleil commença à baisser au-dessous de l'horizon.

Tout le monde était fatigué, avait faim ; on fit donc halte, et Gervais donna ordre de préparer le souper, tandis qu'il chercherait un endroit convenable pour passer la nuit.

Ce n'était pas que Gervais fût difficile ; mais la contrée où ils se trouvaient avait la réputation d'être fréquentée par des bêtes féroces, et la prudence leur faisait un devoir de veiller à ce qu'ils ne fussent pas assaillis à l'improviste.

Une sorte de banc de sable, situé sous un rocher d'une certaine élévation, lui parut être une forteresse naturelle.

Makolo et Baka enfoncèrent dans la terre deux grands bois sur lesquels ils étendirent des couvertures, pour les garantir de la rosée, tandis que les autres indigènes furent chargés de ramasser des feuilles sèches pour les lits et du bois pour alimenter le feu.

Quant au souper, qui consistait en un quartier de zèbre et une certaine quantité de riz que les sauvages avaient apporté, il fut bientôt préparé et mangé.

Les armes furent ensuite examinées, et puis chacun prit ses dispositions pour dormir.

Gervais reposait depuis quelques heures, lorsqu'il fut réveillé par le bruit qui se faisait autour de lui.

Il se dressa et vit Trelivan et Makolo debout et sérieusement alarmés.

« Qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda-t-il, en saisissant son fusil.

— Les sauvages ont suspendu des tranches de venaison, avant de se coucher, là, tout près de nous, aux branches d'un arbre, répondit Trelivan, et il paraît qu'un lion est venu pour s'en emparer. Il rôde encore dans les environs. »

En effet, un rugissement se fit entendre, à quelques pas seulement de distance.

Les sauvages aussitôt se serrèrent au milieu du campement.

« Qu'on mette beaucoup de bois dans le feu ! dit Gervais.

— Malheureusement, il n'en reste plus guère, répliqua Trelivan, et nous n'en aurons pas assez pour atteindre le jour. »

Aux rugissements du lion se mêlèrent d'autres cris féroces : Trelivan eut un sentiment de frayeur.

« Qu'est-ce que cela signifie ? murmura-t-il.

— Cela signifie que d'autres que le lion veulent avoir leur part du festin, » répondit Gervais.

Les cris recommencèrent.

« Léopard ! c'est un léopard ! » dit Makolo.

VII

LE SERPENT. — LA CHASSE AUX ÉLÉPHANTS.

La situation devenait critique. L'embarras des chasseurs était d'autant plus grand que la nuit était absolument noire, et qu'il était impossible de rien distinguer en dehors du cercle de la lumière.

L'audace du lion et du léopard croissait d'instant en instant ; leurs yeux apparaissaient dans l'obscurité, comme deux points brillants.

« Au moins, voilà un but, s'écria Gervais, en épaulant son fusil ; qu'ils restent ainsi deux secondes et je leur envoie une balle dans la tête, au milieu du front. »

Mais il n'eut pas le temps de viser.

D'un bond, le léopard sauta presque sur eux, saisit les morceaux de venaison, et disparut.

Mais, si prompt que fût ce mouvement, Gervais tira sur lui, et les hurlements que poussa le léopard, leur prouvèrent qu'il avait été touché.

En même temps que se passaient ces incidents, le lion avait continué à avancer, d'un autre côté.

Gervais, dont l'attention était dirigée sur le léopard, ne l'avait pas aperçu. Mais aux cris poussés par les sauvages,

Trelivan s'était retourné et avait eu l'inspiration de prendre vite un tison enflammé et de marcher au-devant de lui.

Cela suffit pour arrêter le lion, qui, un instant après, recula et se perdit dans les ténèbres.

Quand l'émotion causée par cette alerte fut calmée, les chasseurs amassèrent une nouvelle provision de bois, et se recouchèrent.

Mais ils n'en avaient pas encore fini avec les événements de la nuit.

Deux heures environ s'étaient écoulées lorsque Gervais posa la main sur l'épaule de Trelivan pour l'éveiller ; en même temps, il siffla d'un air significatif.

C'était une façon qu'ils avaient adoptée pour s'avertir réciproquement, et sans parler, *qu'il y avait quelque chose*.

Aussitôt Trelivan fut sur ses pieds.

« Qu'est-ce que c'est ? murmura-t-il.

— Je ne sais encore au juste, répliqua Gervais, écoute... »

Ils entendirent un craquement assez fort, comme si un animal de forte taille eût cherché à se frayer un passage à travers un fourré, puis une espèce de sifflement prolongé.

« C'est sans doute un buffle, fit observer Trelivan.

— Peut-être, mais je n'en suis pas sûr, » répliqua Gervais.

Leur incertitude ne tarda pas à être dissipée.

Quelques secondes après, ils distinguèrent parfaitement le bruit que faisaient des éléphants avec leur trompe, et le craquement continu des arbres ne leur laissa aucun doute qu'un troupeau ne fût à une petite distance d'eux.

« Change les capsules de ton fusil, dit Gervais à Trelivan, parce qu'il se pourrait que l'humidité de la nuit ait agi sur elles.

— Qu'est-ce que vous comptez faire ? demanda Trelivan,

en même temps qu'il suivait le conseil de Gervais. Votre intention n'est pas d'aller au-devant des éléphants, en ce moment? Vous savez quels terribles adversaires ils sont en plein jour; ce serait donc plus que de la témérité de les attaquer au milieu de la nuit.

— Nous verrons ce que nous ferons, répliqua Gervais. Seulement, la situation est bien changée. Depuis notre aventure avec le lion et le léopard, la lune s'est levée, et elle brille dans tout son éclat.

— Je suis prêt à vous suivre, dit Trelivan, en se disposant à partir.

— Quant à vous, reprit Gervais, en s'adressant spécialement à Makolo, vous aurez soin d'attendre ici notre retour et de ne pas bouger. »

Ainsi que l'avait fait observer Gervais, la lune montait vers son zénith, de sorte que, excepté où le feuillage était très-épais et à l'ombre de la forêt, ils pouvaient aisément discerner leur route. Ils avaient, d'ailleurs, pour les guider, les bruits étranges et le craquement des arbres que produisaient les éléphants en se frayant un chemin.

Tout à coup Gervais recula, en entendant tout près de lui un bruissement dans les herbes; à quelques pas en avant, il aperçut un énorme serpent, de l'espèce du boa, et qui venait de s'enrouler autour d'un petit arbre.

« Faut-il le tuer? demanda Trelivan; je vais lui envoyer une balle dans la tête.

— Non, répondit Gervais. Cela alarmerait les éléphants, et puisqu'il ne paraît pas animé d'intentions hostiles, laissons-le tranquille. »

Ils continuèrent leur route, et, au bout d'une demi-heure,

Une autre femelle allaitait son petit.

ils arrivèrent à une sorte de marais au bout duquel était un étang. Trois éléphants s'amusaient à puiser de l'eau avec leurs trompes et à la lancer en l'air de manière à ce qu'elle retombât sur leur corps.

« Comment en approcher sans qu'ils nous aperçoivent ? murmura Trelivan.

— Ce sera difficile, en effet, » répondit Gervais.

Ils essayèrent d'avancer, mais la vase était si profonde qu'ils durent y renoncer.

Alors, ils suivirent le bord du bois, en ayant soin de se tenir toujours sous le vent.

Au moment où ils passaient devant un épais fourré, ils s'aperçurent qu'ils étaient en présence, non pas seulement de trois éléphants, mais de tout un troupeau.

Ils marchèrent doucement et, de derrière un arbre où il s'était posté, Gervais put contempler un superbe pachyderme qui se balançait doucement d'un côté sur l'autre, tandis qu'une femelle lui caressait le cou avec sa trompe ; non loin était une autre femelle qui allaitait son petit.

La distance était trop grande pour viser avec certitude. Les deux chasseurs, après avoir examiné le terrain autour d'eux, gagnèrent, sans bruit, un bouquet d'arbustes, et, là, se trouvèrent à bonne portée.

Toutefois, l'occasion de tirer se fit attendre. Les éléphants, qui n'avaient cependant nulle conscience du péril, semblaient prendre à tâche de ne pas mettre leur tête en évidence.

« Nous ne toucherons pas à la mère, n'est-ce pas ? dit Gervais.

— Sans aucun doute, répliqua Trelivan.

« Alors, reprit Gervais à demi-voix, je prends le gros pour moi, tâche de ne pas manquer l'autre. »

Trelivan répondit qu'il ferait de son mieux.

Enfin l'un des éléphants, le mâle, fit un demi-tour ; mais sans cesser de regarder la femelle qui, à ce moment, parut soupçonner la présence de l'ennemi, car elle éleva sa trompe, l'agita, comme en cherchant à aspirer les émanations, et puis brisa l'un des arbustes qui étaient devant elle.

Il n'y avait pas de temps à perdre.

Gervais siffla doucement. Aussitôt l'éléphant dressa les oreilles et se tourna de son côté.

C'était le moment que Gervais attendait. Il visa entre les deux yeux, et tira ses deux coups, à une seconde d'intervalle.

Trelivan agit de même.

Les détonations furent suivies de cris rauques qui éveillèrent les échos de la forêt. L'éléphant parcourut quelques pas en chancelant, et puis tomba sur ses genoux.

Quant à l'autre, il se précipita à travers les fourrés, en gémissant de douleur, et le reste du troupeau, prenant l'alarme, gagna une vallée boisée où il aurait été imprudent de le suivre.

« Bravo ! cria Trelivan, en s'approchant de l'éléphant, dont une dernière balle termina les souffrances, voilà un coup qui ferait honneur au plus habile chasseur du monde.

— Quoique l'autre ne soit pas abattu, je suis persuadé qu'il est bien malade et que nous le retrouverons, dit Gervais.

— C'est une consolation que vous voulez me laisser, répliqua Trelivan, en riant ; mais je n'ai pas tant d'amour-propre que cela. Avec l'expérience, j'acquerrai une plus grande sûreté de main. A présent, qu'est-ce que nous allons faire ?

— Retourner au camp, où nous dormirons le restant de la nuit, et puis, au jour, nous reviendrons.

— Vous ne craignez pas que les lions ne profitent de notre absence pour se régaler ?

— Dans tous les cas, ils ne mangeront pas les défenses, et c'est à quoi nous tenons. »

Celles-ci étaient énormes et paraissaient peser un bon poids.

« Je veux du moins emporter un trophée de notre victoire, » dit Trelivan.

Et, tirant son couteau de sa ceinture, il coupa la queue de l'éléphant.

Ils regagnèrent ensuite le campement où leur arrivée était attendue avec anxiété ; et, sans perdre de temps, ils se roulerent dans leur couverture.

Quand on couche dans une forêt, ayant les arbres pour ciel de lit, une pierre pour oreiller, et des feuilles pour matelas, on n'est guère tenté de s'abandonner à la paresse. Aussi, Trelivan et Gervais furent-ils debout dès qu'une vapeur bleue annonça, à l'horizon, le lever de l'aurore.

D'ailleurs, quelques heures de repos leur avaient rendu la force du corps et la vigueur de l'esprit. Ils s'éveillèrent pleins de santé, et tout disposés à achever leur besogne de la nuit.

Après avoir mangé à la hâte un morceau de venaison et avoir bu une tasse de café sans sucre, ils se dirigèrent vers la scène des dernières opérations. Ils avaient, pour les conduire, l'empreinte de leurs pas sur la terre.

En chemin, ils aperçurent le serpent qui les avait effrayés si fort. Il était toujours à la même place, roulé autour de l'arbuste, endormi et en train de faire sa digestion.

« C'est un superbe « damian », dit Makolo.

— « Damian » ? qu'entends-tu par là ? demanda Trelivan.

— Un serpent de rocher, répondit Makolo ; c'est le nom qu'on lui donne dans mon pays.

— Ce serpent est-il venimeux ? continua Trelivan.

— Non, et il serait possible de l'apprivoiser, s'il est encore jeune. Il est de l'espèce de ceux qu'emploient les charmeurs pour faire leurs tours sans danger.

— J'aurais bien envie d'une chose, dit Trelivan à Gervais.

— Quelle est-elle ? demanda celui-ci.

— Ce serait de prendre ce serpent vivant et d'en faire cadeau à Collinée. Je suis sûr que cela lui ferait plaisir.

— Ce projet ne serait peut-être pas d'une exécution facile, et cela nous retarderait beaucoup, fit observer Gervais.

— Oui, mais, songez donc quel superbe spécimen nous aurions là, si nous pouvions le transporter jusqu'en Europe. Il ne serait pas impossible d'en avoir soin et de le nourrir.

— Attendez, dit Makolo, » empressé d'être agréable à Trelivan.

Et, aidé des sauvages, il se mit à couper des gaules et à fabriquer un panier. Puis, au moyen d'une longue perche, il passa un nœud coulant par-dessus la tête du serpent. Les autres sauvages frappèrent sur la queue du reptile pour l'obliger à dérouler ses anneaux, et vite le lièrent à la perche avec des plantes flexibles. Il devint dès lors facile de s'en rendre maître.

Ce serpent, qui avait onze pieds de long, s'apprivoisa dans l'espace de quelques jours. Il se laissait prendre avec la main, et nous pouvons ajouter qu'il a fait longtemps l'ornement d'un des jardins zoologiques de France.

Après cet incident, les chasseurs continuèrent leur route,

Mais ils le trouvèrent à moitié dévoré.

et bientôt arrivèrent à l'endroit où gisait l'éléphant. Mais ils le trouvèrent à moitié dévoré. Une multitude d'oiseaux de proie avaient remplacé au festin les lions, les chacals et les hyènes. Tandis que les uns s'occupèrent, avec des haches et de scies, à couper les défenses, ce qui est toujours une besogne longue et assez ennuyeuse, d'autres préparèrent le déjeuner.

En attendant le repas, Gervais et Trellivan examinèrent les traces qu'ils voyaient autour d'eux.

« La troupe était certainement plus nombreuse que nous ne l'avions imaginé, fit observer Gervais, et il y a parmi eux des monstres d'une taille extraordinaire, et dont, conséquemment, les dents doivent être d'un grand prix.

— Comment voyez-vous cela ? demanda Trellivan.

— C'est bien simple : on a remarqué et constaté que, généralement, deux fois la circonférence de l'empreinte laissée par le pied de devant sur la terre forme la hauteur de l'animal.

— C'est très-curieux, fit Trellivan.

— Ainsi, nous allons mesurer cette empreinte, dit Gervais, en se baissant, et nous allons savoir quelle taille a l'éléphant qui a passé là. — Un mètre cinquante de circonférence, dit-il, en se relevant, et même un mètre cinquante-trois, ce qui, multiplié par deux, donne trois mètres, six centimètres. »

La trace, qu'ils suivirent jusqu'à une certaine distance, leur donna lieu de penser que l'alarme produite par l'attaque de la nuit n'avait pas été générale.

« Voyez donc, dit Trellivan, voilà des branches fraîchement cassées, et il est évident qu'ils se sont amusés à brouter par ici.

— Nous reprendrons la chasse dès que nous aurons déjeuné, répliqua Gervais. »

Ils retournèrent vers l'endroit où ils avaient laissé les sauvages.

Ceux-ci venaient de détacher les défenses, qui ne pesaient pas moins de quarante kilogrammes, et qui étaient d'une qualité remarquable.

« Combien peuvent valoir ces dents ? demanda Trelivan, Je voudrais pouvoir me faire une idée du gain que nous réaliserons.

— Rendues en Europe, ces défenses se vendront aisément partout à raison de mille francs les cinquante kilogrammes. Mais toutes ne sont pas aussi pures ni aussi belles.

— C'est un beau bénéfice, fit observer Trelivan ; mais il nous en faut un bon nombre pour faire notre fortune à tous.

— Nous ne sommes encore qu'au début de notre expédition, et elle ne s'annonce pas trop mal, » répliqua Gervais.

Durant le repas, les éléphants, leurs habitudes, furent naturellement le sujet de la conversation.

Gervais et surtout Trelivan n'avaient pu voir sans admiration l'aspect majestueux et imposant de ce monarque des forêts avec lequel ne sauraient être comparés ceux que nous voyons dans nos jardins zoologiques. Sa taille gigantesque, la sagacité dont il est doué, lui donnent aux yeux des chasseurs un intérêt particulier.

Quand rien de suspect ne vient l'alarmer, l'éléphant marche d'un pas hardi, et chacun de ses mouvements est empreint d'une douceur et d'une grâce singulières. Mais, lorsqu'on l'attaque, il devient un ennemi dangereux et souvent difficile à vaincre.

Ce merveilleux animal se rencontre dans les forêts en troupes dont le nombre varie. Le mâle est beaucoup plus

gros que la femelle , plus fort et plus belliqueux.

Dans le voisinage de l'équateur, ils sont d'une taille plus élevée que dans l'Afrique occidentale, et il n'est pas rare d'en trouver dont les défenses pèsent soixante-quinze kilogrammes.

Les vieux sont souvent seuls, ou deux à deux, ou par petites bandes variant de six à vingt. Les jeunes restent de longues années dans la compagnie de leurs mères, qui sont toujours par vastes troupeaux de vingt à cent.

La nourriture des éléphants se compose de branches d'arbres, de feuilles, de racines, de fruits et d'une variété de tubercules qu'ils découvrent au moyen de leur odorat. Pour obtenir ces tubercules, ils retournent la terre avec leurs défenses, et l'on voit ainsi parfois des champs entiers labourés.

Ils passent la plus grande partie du jour et de la nuit à manger : aussi, la quantité de nourriture qu'ils consomment est-elle considérable.

Comme la baleine dans l'Océan, l'éléphant a pour domaines des espaces immenses. Il aime à fréquenter les parties les plus fraîches et les plus verdoyantes de la forêt, et quand une contrée se trouve desséchée, il la quitte et va souvent, à de très-grandes distances, chercher de meilleurs pâturages.

Il a une horreur particulière de l'homme. Un enfant, passant à un demi-quart de lieue d'eux, en mettra des centaines en fuite, et quand ils ont ainsi pris l'alarme, ils marchent longtemps sans s'arrêter.

La sagacité avec laquelle ils reconnaissent la présence du chasseur est surprenante. Quand une troupe a été attaquée, les autres du même district en sont informés dans l'espace de deux ou trois jours, et alors tous émigrent. C'est même

cela qui constitue l'une des plus grandes difficultés que rencontre le chasseur d'éléphants.

La nature même de ses habitudes rend cet animal moins accessible que tout autre, à l'exception, peut-être, de certaines antilopes.

C'est presque toujours dans les parties les plus solitaires des forêts qu'ils séjournent et à distance considérable des rivières et des fontaines où ils vont boire d'ordinaire. Quand le temps est sec et chaud, ils se désaltèrent généralement toutes les nuits; mais si le ciel est nuageux, ou s'il pleut, ils restent facilement trois ou quatre jours sans souffrir de la soif.

Ils quittent leur retraite vers le coucher du soleil et arrivent à la source qu'ils ont choisie et qui n'est jamais moins éloignée que de quinze à vingt milles, entre dix heures et minuit. Après avoir bu et s'être rafraîchi le corps en s'aspergeant d'eau avec leur trompe, ils regagnent leurs solitudes.

Quelquefois, cependant, les mâles s'arrêtent en route, se couchent sur le côté et dorment quelques heures. Dans ces cas, assez rares d'ailleurs, ils s'appuient, de préférence, contre une de ces fourmilières que nous avons signalées et qui ont souvent plus de dix à douze mètres de diamètre à leur base.

C'est lorsqu'ils reviennent de ces expéditions nocturnes que les éléphants commettent leurs plus grandes dévastations. Ils prennent plaisir à briser les petits arbres sur leur route, et à bouleverser la terre avec leurs défenses. Ils s'aventurent dans les plaines, et jusqu'à proximité des habitations; mais aussitôt qu'approche le jour, ils se réfugient dans les fourrés les plus inextricables, où ils laissent passer la

grande chaleur en se tenant serrés les uns contre les autres.

Mais revenons à nos chasseurs.

Lorsqu'ils eurent expédié leur déjeuner, Gervais et Trelivan chargèrent quelques-uns des sauvages de porter les dents de l'éléphant et le serpent au village, où ils devaient les remettre à Lange et à Collinée.

Gondolo eut pour mission de les accompagner et de les surveiller.

Gervais ajouta que, pour les récompenser, il leur ferait cadeau de la carcasse de l'éléphant.

Puis, Trelivan, Makolo et le restant de la bande reprirent leur route en avant.

Les bois devinrent de plus en plus découverts, et de jolis paysages vinrent leur rappeler les sites de leur pays. De tous côtés c'étaient, entre de grandes échappées de lumière, des bouquets d'acacias dont les branches étaient entremêlées de vignes sauvages et de fleurs variées. La brise, embaumée de parfums, rafraîchissait leurs tempes, et les oiseaux emplissaient l'air de leurs chants harmonieux.

Cette scène avait un charme si puissant que Gervais et Trelivan s'arrêtèrent dans une sorte de ravissement.

Mais Makolo et les sauvages, que la magnificence de la nature impressionnait peu, avaient gagné du terrain, et il leur fallut s'arracher à leur contemplation.

Toutefois, la journée ne fut pas heureuse.

Ils avaient été soutenus par la vue de nombreuses traces d'éléphants; mais, après de longues heures d'une marche fatigante au milieu de bois touffus ou de rochers escarpés, ils se sentirent presque épuisés.

La nuit, d'ailleurs, approchait.

Trelivan ne dissimula pas son découragement.

« Nous voilà bien loin de nos compagnons, dit-il, en s'asseyant sur l'herbe, qu'est-ce que nous allons faire ? ces animaux sont insaisissables : au moment où l'on croit les tenir, ils disparaissent. »

Gervais était embarrassé.

Il se tourna vers les sauvages comme pour leur demander conseil. Ceux-ci eurent un entretien de quelques minutes avec Makolo qui s'approcha ensuite de Gervais.

« Leur opinion, dit-il, est que les éléphants n'ont sur nous qu'une courte avance, mais que, si l'on attend à demain, il sera trop tard pour essayer de les atteindre.

— C'est vraisemblable, répliqua Gervais.

— Ils insistent, continua Makolo, pour qu'on continue la poursuite, et alors ils répondent du succès.

— Je ne demanderais pas mieux, dit Gervais, si ce n'était impossible. Voilà la nuit venue, et l'on voit déjà à peine assez clair pour se diriger.

— On allumerait des torches, répondit Makolo, et l'on avancerait tout doucement jusqu'à ce que la lune se lève. »

Gervais consulta Trelivan, et tous deux, ne voulant pas se montrer moins courageux que les sauvages, acceptèrent la proposition.

Ils coupèrent des branches d'un arbre résineux, qu'ils allumèrent par un bout, en prirent chacun une, et se remirent en marche.

Malgré la fatigue et la faim qu'ils ressentaient, ils firent bonne contenance. Nul ne se plaignit, et l'on avança, avec précaution, à la suite des indigènes qui ne marchaient que baissés, pour mieux observer le terrain.

Ils furent ainsi conduits par les empreintes dans une vallée où un fourré entremêlé de buissons et d'épines leur barra le passage. Ils furent obligés, pour se frayer un chemin, de faire usage de leurs haches, et ils perdirent ainsi beaucoup de temps.

Enfin, la lune monta à l'horizon et la nuit ne tarda pas à être presque aussi claire que le jour.

Ils éteignirent leurs torches et continuèrent à marcher avec une nouvelle vigueur.

Tout à coup, un bruit étrange, continu, frappa leurs oreilles.

« Qu'est-ce que nous entendons là? murmura Trelivan.

— Je l'ignore, répondit Gervais; mais marchons et nous le saurons. »

Au bout d'un quart d'heure, ils se trouvèrent arrêtés par un torrent formidable dont les eaux écumantes bondissaient de cataractes en cataractes.

Tous se regardèrent avec stupéfaction.

VIII

LE PASSAGE DU TORRENT. — UN ACCIDENT. — IL N'EST PAS MORT.

Gervais et Trelivan se mirent à genoux pour mieux suivre les traces. Elles les conduisirent jusque sur le bord du torrent. Le courant était très-rapide et paraissait, en outre, très-profond. De distance en distance, des pointes de rochers dépassaient la surface de l'eau et étaient enveloppées d'une quantité d'herbes et de plantes.

« Il est impossible que les éléphants aient traversé ce torrent, fit observer Trelivan.

— Cela me paraît d'autant moins probable qu'il y a parmi eux des éléphanteaux qui auraient été certainement emportés, dit Gervais. Cependant, ajouta le marin, en se baissant de nouveau, les marques vont jusque dans l'eau ; c'est à n'y rien comprendre.

— Ne serait-ce pas un stratagème qu'ils auraient employé pour nous dérouter ? demanda Trelivan. Peut-être se sont-ils aperçus qu'ils étaient suivis et...

— Je n'ignore pas de quelle sagacité et de quelle intelligence sont doués ces animaux, répliqua Gervais ; mais je ne suis pas persuadé que leur raisonnement aille jusque-là.

Il découvrit un endroit où l'eau formait une espèce de lac.

— Dans tous les cas, dit Trelivan, nous voilà en présence d'un mystère dont il nous faut l'explication. »

Durant cette conversation, Makolo, qui s'était placé sur l'extrême bord du torrent, n'avait cessé d'avoir les yeux fixés sur ses pieds.

« Les éléphants ont passé là ! s'écria-t-il en indiquant le fleuve.

— C'est impossible ! répliquèrent à la fois Gervais et Trelivan.

— Ils ont passé là, reprit Makolo, lorsque le torrent n'était ni aussi rapide ni aussi profond qu'en ce moment. Voyez, ajouta-t-il, l'eau monte encore.

— Makolo a raison, dit Gervais après quelques minutes d'observation. Il y aura eu de grandes pluies ou des débordements dans les contrées plus élevées, et c'est ce qui aura fait grossir subitement cette rivière. Il faut avoir vu des orages dans ce pays pour se faire une idée de la quantité d'eau qui tombe dans l'espace de quelques heures. »

L'explication parut convaincante.

« Cela n'empêche pas que nous n'en soyons pour notre course et pour nos peines, fit observer Trelivan.

— Peut-être, répondit Gervais.

— Il se peut que les éléphants, rassurés par cette barrière qu'ils ont laissée derrière eux, ne soient pas allés plus loin, dit Makolo.

— Raison de plus pour ne pas abandonner l'expédition quand nous touchons le but, répliqua Gervais.

— Sans doute, dit Trelivan ; mais il y a toujours la difficulté de franchir ce torrent. »

C'était justement la solution que cherchait Gervais. Il était

entêté, et avec cela, il possédait une bonne dose d'imagination.

Il descendit le cours du fleuve jusqu'à une certaine distance au-dessous des cataractes, et finit par découvrir, ainsi qu'il avait espéré, un endroit où l'eau, beaucoup moins rapide, formait une espèce de lac d'environ cent pieds de large.

« Ce ne sera pas la première fois que nous saurons nous passer de gué pour traverser une rivière, dit-il.

— Oui, mais nos fusils, la poudre, les haches, fit observer Trelivan, comment empêcher que tout cela ne soit mouillé ?

— C'est là l'embarras, répliqua Gervais, mais j'ai mon idée. »

Il fit ramasser par les sauvages de gros morceaux de bois sec et des plantes grimpantes destinées à lui servir de corde, et fabriqua un petit radeau. Il plaça dessus les fusils, les outils et les attacha solidement. Puis, donnant l'exemple aux autres, il se déshabilla, jeta ses vêtements auprès des fusils, entra dans l'eau, et, avec l'assistance de Makolo, poussa le radeau devant lui.

Trelivan et les sauvages les suivirent et ragèrent silencieusement jusqu'à l'autre rive où ils abordèrent les uns après les autres.

Leur premier soin fut de s'assurer que leurs armes n'étaient pas mouillées. Ensuite ils se rhabillèrent, remontèrent le long du fleuve, et retrouvèrent les traces des éléphants.

Leur bain les avait considérablement rafraîchis, et, en outre, avait aiguisé leur appétit.

Gervais invita les sauvages à poser sur l'herbe ce qui leur restait de provisions, et tous mangèrent avidement.

Ils se remirent ensuite en marche.

Le choix de Gervais était fixé sur un mâle...

L'événement prouva la justesse de l'observation qu'avait faite Makolo. L'empreinte toute fraîche des pas et d'autres signes encore leur prouvèrent que la troupe n'était pas loin.

Les plus grandes précautions devinrent dès lors nécessaires, car le moindre bruit pouvait donner l'alarme.

Il y avait, aussi, un autre péril à redouter, c'était que les éléphants, dont l'odorat n'est jamais aussi subtil qu'aux premières heures du jour, ne sentissent leur approche.

Ils étaient entrés dans une forêt de mimosas lorsque, soudainement, Makolo, qui était de quelques pas en avant, s'arrêta et tendit l'oreille afin de mieux saisir un son qui arrivait jusqu'à lui.

Puis aussitôt il poussa un grognement étouffé, ce qui était sa façon de manifester son contentement, et ensuite siffla doucement.

Gervais posa l'oreille contre la terre, mais il n'entendit rien, et le bois tout autour était trop épais pour qu'il pût distinguer les objets à une certaine distance.

Lui et Trelihan se contentèrent donc de suivre la trace, en marchant le plus légèrement possible.

Makolo siffla, de nouveau, pour appeler leur attention, et, après avoir écouté quelques instants, ils saisirent un bruit lointain qu'ils reconnurent être produit par l'eau que les éléphants roulaient dans leur estomac.

Gervais prit alors son parti.

Il fit signe aux sauvages d'arrêter, s'assura que les armes étaient en bon état, se fit suivre par deux nègres dont l'un portait un fusil de réserve, et marcha avec Trelihan dans la direction d'où provenait le bruit.

Bientôt ils aperçurent l'arrière-garde du troupeau, compo-

sée de quatre éléphants, qui broutaient de jeunes pousses d'arbres, et d'autres plantes succulentes qui abondaient dans cette partie de la forêt.

Par suite de la situation du terrain et de la position des éléphants, Trelivan et Gervais se séparèrent, l'un prenant à droite, l'autre à gauche.

Le choix de Gervais s'était fixé sur un mâle d'une taille colossale, qui se tenait un peu à l'écart, agitant doucement sa trompe.

Il fit un long circuit pour se placer sous le vent ; mais il regretta que Makolo ne fût pas près de lui, avec son fusil. Il se sentait inquiet, agité, et il craignait que sa proie ne lui échappât.

Mais Makolo était resté avec Trelivan, et il fut forcé de ne compter que sur lui-même.

Après avoir bien examiné le terrain, afin de profiter des abris qu'il offrait, il avança doucement, en se traînant sur les mains et sur les genoux, et parvint ainsi derrière un rocher, d'où il put observer les mouvements de l'éléphant.

Celui-ci se tenait debout sur trois jambes ; la quatrième, un peu soulevée, s'appuyait contre les autres, tandis qu'il balançait lentement la partie antérieure de son corps.

Gervais n'était qu'à une vingtaine de pas de distance ; mais, comme la tête n'était pas dans sa direction, il ne pouvait tirer avec chance de succès. Il attendit près de dix minutes, durant lesquelles il eut tout le loisir d'admirer les énormes proportions de l'éléphant et sa magnifique prestance.

Il lui était impossible de changer de position sans s'exposer à être découvert, et, après quelques secondes de réflexion, la crainte de manquer son ennemi lui fit adopter un plan extrêmement dangereux.

Il examina attentivement le terrain afin de savoir, dans le cas où il serait poursuivi, de quel côté il devrait diriger sa course; puis il ôta ses jambières pour être plus libre, se glissa comme un serpent, à travers les herbes, jusque derrière l'éléphant, déchargea simultanément ses deux coups de feu sur le pied qui était levé, et aussitôt bondit en arrière. Quant aux nègres qui l'avaient accompagné, et qui avaient d'abord fait ostentation de bravoure, ils s'étaient hâtés de se mettre à l'abri.

Un cri d'agonie suivit la double détonation, en même temps que l'éléphant, se retournant, portait à Gervais un coup de sa trompe. Mais celui-ci se trouvait hors d'atteinte, et ce ne fut qu'en arrivant au rocher qu'il se hasarda à regarder par-dessus son épaule.

Voyant qu'il n'était pas poursuivi, il rechargea vite son fusil et se rapprocha.

Le plan avait complètement réussi. L'éléphant avait les os du pied brisés, et chaque fois qu'il essayait de faire un pas, il tombait lourdement.

Entre ses accès de rage, la pauvre bête poussait des cris qui témoignaient de ses souffrances. A la vue de son ennemi, elle essaya de se précipiter sur lui, mais elle s'abattit comme une masse, et, pendant qu'elle essayait de se relever, Gervais s'avança et lui envoya dans le creux au-dessus de la trompe deux balles qui pénétrèrent dans le cerveau.

Quelques convulsions, et ce fut tout.

Après avoir contemplé son trophée et avoir estimé le poids probable des défenses, Gervais regagna l'endroit où il avait laissé Trelivan.

« Eh bien, qu'as-tu fait de bon ? dit-il au jeune homme.

— Rien, répondit Trelivan. De la position où j'étais je vous ai observé, et j'avoue que j'ai trouvé la situation si poignante que j'ai tout oublié pour en suivre les incidents.

— Passe pour une fois, dit Gervais ; mais quand il y a une si riche moisson à faucher, il ne faut pas être assez égoïste pour demeurer ainsi spectateur. A toi de prendre ta revanche. »

Ces paroles excitèrent l'ardeur de Trelivan qui serra son fusil avec une agitation fiévreuse.

« Malheureusement, fit observer Gervais, il est à craindre que mes coups de feu de tout à l'heure n'aient alarmé le reste du troupeau, et que conséquemment la chasse ne soit finie pour aujourd'hui.

— Peut-être, répliqua Trelivan ; vous avez remarqué que l'éléphant que vous avez tué était à une grande distance des autres qui se sont éloignés de ce côté. Il est donc possible que nous en rencontrions encore.

— Il sera facile de s'en assurer, dit Gervais. Voilà des empreintes qui vont dans des directions presque parallèles ; suis celle-ci, et je m'attacherai à l'autre. Tu connais le signal de ralliement : un coup de sifflet entre les doigts ! »

Trelivan fit un signe de tête affirmatif et partit.

Il avait deviné juste. C'est à peine si les éléphants, qui se trouvaient disséminés en une assez vaste étendue de forêt, avaient été troublés dans leur sécurité.

La trace, au bout d'un quart de lieue environ, le conduisit dans un ravin étroit, ou plutôt dans une gorge de montagne où il aperçut trois éléphants, en train de boire. Il en remarqua un qui était blessé, et il crut reconnaître celui qu'il avait attaqué deux jours auparavant.

Après les avoir observés durant quelques instants, il se demanda s'il ne ferait pas bien d'aller chercher Gervais ; mais un sentiment d'amour-propre l'en empêcha, et il voulut avoir sans partage l'honneur de la victoire.

Le bord opposé de la gorge était plus élevé que celui sur lequel il se trouvait, et ce qui, surtout, le décida à aller prendre position de ce côté, c'est qu'il jugea qu'il y serait plus à couvert.

Il n'y réussit, toutefois, qu'avec beaucoup de difficultés, à cause des buissons qui embarrassaient sa marche, et du long détour qu'il lui fallut faire pour se tenir sous le vent.

Enfin, il atteignit un arbre derrière lequel il se posta, à trente pas du groupe.

Quoiqu'il fût bien caché, il lui fut facile de voir, d'après les mouvements des éléphants, que leurs soupçons étaient éveillés, car ils agitaient leurs trompes, comme s'ils se fussent doutés qu'il y avait quelque chose d'étrange dans l'air.

Enfin, celui qui paraissait être le chef du groupe s'avança de quelques pas, pour découvrir d'où provenait cette émanation, et exposa ainsi son large front.

Trelivan saisit l'occasion et visa à l'endroit vulnérable, juste au-dessus de la racine de la trompe.

Il tomba foudroyé.

Trelivan poussa un cri de triomphe, tandis que les autres éléphants prenaient la fuite.

Mais, au même moment, la voix de Makolo attira son attention. Il se retourna et vit un éléphant d'une taille colossale qui venait de son côté : cinq autres le suivaient à une petite distance.

Trelivan déchargea sur lui le coup qui lui restait : l'éléphant tomba sur ses genoux ; mais immédiatement il se releva.

et, se séparant de ses compagnons, il se précipita à travers le bois, en faisant retentir l'air de ses rugissements de colère.

Trelivan rechargea vite son fusil, et courut de toutes ses forces pour lui couper la retraite à l'entrée du ravin par où il devait nécessairement passer.

Il suivait sans défiance le lit desséché du torrent, de chaque côté duquel se dressaient des rochers escarpés, quand il entendit du bruit en arrière.

C'était l'éléphant, celui qu'il avait blessé en premier lieu et qui, les yeux en feu, la queue droite, marchait sur lui.

Comment se trouvait-il là, lorsque Trelivan le croyait en avant ?

Le jeune chasseur n'eut pas même le temps de faire cette réflexion. Le colosse n'était plus qu'à quarante pas.

En deux bonds Trelivan franchit le bord du ravin ; mais, d'un coup d'œil jeté en arrière, il s'assura qu'il était inutile de songer à fuir. Encore une seconde, il allait être atteint et broyé.

Aussitôt sa résolution fut prise.

Il fit volte-face, s'abrita au milieu des arbres et posa un genou à terre afin de viser avec plus de sûreté.

L'éléphant chargea, en poussant un cri de rage. Trelivan l'ajusta entre les yeux, et fit feu.

Mais, soit qu'il fût trop ému par la grandeur du péril, soit l'effet de l'excitation produite par sa course de tout à l'heure, il ne tira pas avec toute la précision nécessaire dans la circonstance.

Au lieu de pénétrer dans le cerveau, la balle frappa un peu trop bas, et entra dans la partie charnue de la racine de la trompe.

L'éléphant ne s'arrêta pas, et, avant qu'il pût faire un mouvement, Trelivan le sentit arriver sur lui. Il vit une masse sombre passer sur son corps, éprouva une douleur causée par un coup violent, et se trouva tournoyant dans l'air.

Puis, il ne se rappela plus rien.

Il se trouva tournoyant dans l'air.

Toutefois, au bout de peu de temps, il reprit connaissance, et alors il se vit étendu, la figure dans une mare de sang qui coulait abondamment de son nez, de sa bouche et de ses oreilles.

Malgré son état de faiblesse, il eut instantanément le sentiment de sa situation périlleuse, et il essaya de se lever pour voir ce qu'était devenu son antagoniste.

Mais il ne l'aperçut nulle part.

Il se dressa, et, quoiqu'il fût moulu et brisé, il se convainquit avec bonheur qu'il n'avait rien de cassé.

Ce qui l'étonna le plus, ce fut de se retrouver sur les rochers qui dominaient le torrent. Il fallait donc que l'éléphant l'eût lancé jusque-là, c'est-à-dire à une distance de plus de cinq mètres !

En bas, au-dessous de lui, il aperçut son fusil, et, malgré de vives souffrances, il se traîna pour le ramasser.

Le canon était rempli de sable ; son premier soin fut de l'ôter et de remettre son arme en bon état.

Puis, s'asseyant sur le bord du ruisseau, il lava le sang dont il était couvert, et baigna sa figure et sa tête dans l'eau.

Tandis qu'il était ainsi occupé, un cri perçant retentit, et il vit Makolo qui accourait de son côté, poursuivi par ce même éléphant qu'il avait blessé, et que la souffrance rendait fou de rage.

Heureusement pour lui, Makolo rencontra sur sa route une branche d'arbre à laquelle il s'accrocha avec l'agilité d'un singe, et qui l'aida à grimper en haut.

Là il était en sûreté.

L'éléphant, frustré de sa vengeance, tourna et retourna plusieurs fois sur lui-même, cherchant ce qu'était devenue sa victime, et puis, poussant un cri de désappointement, s'élança le long du ruisseau.

Trelihan se trouvait juste sur son chemin, et hors d'état de se dissimuler.

Le pachyderme l'aperçut, et il se précipita sur lui, avec un rugissement de triomphe.

Trelivan eut toutes les difficultés à lever son fusil, et, visant entre les yeux, il pressa la détente.

C'était sa seule chance de salut.

Quand la fumée se fut dissipée, il vit une grosse masse étendue près de lui.

Il avait vaincu ; mais ses forces l'abandonnèrent, et il tomba privé de sentiment.

C'est dans cet état qu'il fut trouvé par Gervais et Makolo. En le voyant ainsi, sanglant, la figure pâle, et ne donnant plus signe de vie, ses amis éprouvèrent une terreur poignante.

« Il est mort ! murmura Gervais, — mort au milieu de sa victoire ! C'est moi, ajouta-t-il, avec tristesse, qui suis cause de ce malheur. Pourquoi ai-je piqué tantôt son amour-propre, pourquoi l'ai-je quitté un seul instant ! Et Collinée, et Lange, comment leur apprendre cette triste nouvelle ? »

De grosses larmes mouillèrent les paupières de Gervais et coulèrent le long de ses joues brûlées par le soleil.

« Monsieur Trelivan ! Monsieur Trelivan ! répétait Makolo, en sanglotant. Il a toujours été bon pour moi ; c'est lui qui m'avait tiré de l'esclavage, qui m'avait rendu à la liberté ; vous ne savez pas combien je lui devais d'affection et de reconnaissance. Depuis le jour où il m'a recueilli, je ne l'avais jamais quitté, je l'aimais... je l'aimais... »

Les sanglots lui coupèrent la parole.

Gervais fut ému de la douleur du pauvre nègre.

« Oui, Makolo, dit-il, je sais combien tu lui as été fidèle et attaché. Cette pensée demeurera pour toi comme une consolation !

— J'avais mon idée, reprit Makolo, en essuyant ses yeux.

Quand je disais qu'un jour je serais chef des Makololos, vous vous moquiez de mes prétentions, mais j'acceptais de bon cœur vos plaisanteries parce que je savais que l'avenir me donnerait raison. En voyant approcher le moment de la réalisation de mes espérances, j'étais heureux, parce que bientôt je pourrais m'acquitter envers celui qui ne rougissait pas de regarder un nègre comme son ami. »

Gervais était étonné d'entendre Makolo exprimer des sentiments dont il ne croyait pas sa race susceptible.

« Qu'est-ce donc que tu comptais faire ? demanda-t-il.

— Je m'étais dit que, quand je serais roi, tout ce qu'il y aurait de richesses et d'ivoire dans mon royaume serait pour M. Trelivan. Je voulais qu'il fût riche comme les plus puissants de son pays, et je n'aurais demandé en échange que les fusils que vous avez apportés. »

Gervais serra la main de Makolo.

« Sous ta peau de sauvage, dit-il, bat un bon et noble cœur. »

Il se baissa ensuite sur Trelivan et recommença, comme il n'avait cessé de faire durant la précédente conversation, à tâter le cœur et à examiner la blessure qui était au côté gauche de la tête.

Mais celui-ci ne donnait pas le moindre signe de vie.

Son visage avait une teinte cadavéreuse, et déjà des vautours tournoyaient au-dessus de leurs têtes.

Makolo indiqua, avec un geste de tristesse, ces oiseaux de mauvais augure.

« Oui, dit Gervais, je sais qu'on les voit partout où passe la mort. »

Mais tout à coup une expression de joie illumina la figure du marin. Il avait senti ou cru sentir battre le cœur de Trelivan ; bientôt il eut la conviction qu'il ne s'était pas trompé.

« Il vit, il vit ! s'écria-t-il avec bonheur. Du moment qu'il n'est pas mort, nous le sauverons. »

Il prit une gourde qu'il portait suspendue sur son épaule, et versa deux gouttes d'eau-de-vie sur les lèvres du jeune homme.

Cela suffit pour ramener la vie prête à s'échapper.

Le cœur battit moins faiblement, une légère coloration se produisit sur les joues, et bientôt Trelivan ouvrit les yeux.

Mais la lumière du jour lui fit mal, et il les referma aussitôt.

« Me reconnais-tu ? » murmura Gervais.

Trelivan lui serra la main, et sourit faiblement.

Avec l'espérance, la joie rentra dans les cœurs.

« S'il était mort, c'eût été le plus grand chagrin de ma vie, dit Gervais, et je remercie Dieu de me l'avoir épargné.

— Mais, à présent, ajouta-t-il, qu'est-ce que nous allons faire ?

— Nous ne pouvons rester dans cette forêt, et, d'ailleurs, il faut à Trelivan des soins qu'il ne peut avoir ici. »

— Nous allons construire un brancard sur lequel on le transportera au village, répondit Makolo. Nous sommes assez nombreux pour nous remplacer successivement les uns les autres. D'ailleurs, on enverra en avant un messager qui amènera du secours.

— Très-bien, mais les éléphants que nous avons tués, je ne voudrais pas qu'ils soient perdus. Il y en a quatre, si je ne me trompe, et au moins cent cinquante kilogrammes d'ivoire. »

On voit qu'aussitôt qu'il se sentait rassuré sur la situation de son ami, Gervais reprenait ses instincts de chasseur.

« Des hommes resteront pour couper les dents, répliqua Makolo, et ils se tiendront pour suffisamment récompensés si vous leur abandonnez la chair. Vous pouvez avoir confiance en eux. »

Il n'y avait pas d'autre parti à prendre.

Lorsque le brancard fut préparé, Trelivan fut placé dessus et l'on se mit en marche.

La route était longue, difficile; on avançait lentement, et il fallut encore faire des détours pour éviter les rivières qu'on n'aurait pu franchir.

Néanmoins, le blessé supporta le voyage mieux qu'on n'avait espéré. La connaissance lui était revenue, et il put dormir pendant les haltes qu'on était obligé de faire. Cependant il souffrait cruellement; son corps était tuméfié et avait un aspect qui ne laissait pas que d'être alarmant.

Enfin, le quatrième jour, ils arrivèrent au campement.

IX

LA CHASSE A L'AUTRUCHE. — UN ENVOYÉ DE MOSÉLIKATSÉ.

Trelivan fut couché dans une des huttes du village, sur un lit d'herbes sèches. Il avait une fièvre très-forte, et Collinée, après avoir examiné son état, ne put dissimuler à ses compagnons l'inquiétude qu'il éprouvait.

« Plusieurs parties du corps sont extrêmement enflammées, dit-il à Lange et à Gervais, lorsqu'ils furent sortis de la hutte. Des sangsues, appliquées immédiatement, pourraient le sauver. Mais, ajouta-t-il, s'il reste ainsi encore deux ou trois jours, il est perdu.

— Vous oubliez, docteur, fit observer Gervais, que nous sommes, non en Europe, mais au centre de l'Afrique. Où voulez-vous que nous trouvions des sangsues ?

— Vous avez raison, répliqua Collinée. Il faut m'excuser ; si j'ai parlé de sangsues, c'est que ce remède, qui serait le plus efficace dans la circonstance, s'est naturellement présenté à mon esprit. Nous chercherons autre chose.

— Est-ce qu'une saignée ne produirait pas le même résultat ? » demanda Lange.

Avant que personne eût répondu à cette question, Makolo,

qui n'avait pas perdu un mot de cette conversation, s'avança vers Collinée :

« Des sangsues, dites-vous, sauveraient M. Trellivan. Qu'est-ce que c'est que cela des sangsues ? Est-ce un fruit, une herbe, un animal ? »

Le docteur, croyant que cette question n'était inspirée que par la curiosité, hésitait à répondre.

Mais Gervais, qui savait combien étaient sincères l'attachement et le dévouement de Makolo pour son ami, prit la parole.

« Des sangsues, dit-il, sont de petites bêtes longues comme le doigt qui piquent les hommes, les animaux, et sucent leur sang. »

— Où les trouve-t-on ? demanda Makolo.

— Dans les marais, dans les étangs...

— Bon, » fit Makolo.

Et, sans ajouter un mot, il s'éloigna et se dirigea vers l'habitation du chef de la tribu.

« Quelle idée a-t-il ? demanda Collinée, en désignant le nègre.

— Je ne sais au juste, répondit Gervais ; mais je suis convaincu que, s'il y a des sangsues à dix lieues à la ronde dans ce pays-ci, il en apportera avant que la nuit soit venue. »

Gervais avait deviné l'intention de Makolo.

Celui-ci, après s'être entretenu quelques minutes avec le chef, alla prendre son fusil, et partit accompagné de plusieurs sauvages.

Quatre heures plus tard, il revenait, apportant quatorze sangsues dans des œufs d'autruche.

« Voilà, dit-il, en les remettant à Collinée, voilà ce que vous avez demandé ; à présent, sauvez M. Trellivan. »

Le docteur ne put dissimuler sa surprise.

« Où les avez-vous trouvées ? demanda-t-il.

— Dans un marais qui est de l'autre côté de la montagne ; s'il n'y en a pas assez, Makolo ira en chercher d'autres. »

Pour toute réponse, Gervais se contenta de serrer la main du nègre.

Collinée appliqua sans retard les sangsues sur les parties les plus endommagées du corps de Trelivan, et l'effet ne tarda pas à se produire. L'inflammation diminua progressivement, au point que trois jours après, en entrant dans la hutte où Makolo n'avait cessé de veiller, il trouva le malade en pleine convalescence.

Trelivan, assis sur un tronc d'arbre, parlait et riait avec son ami.

« Allons, je vois que, depuis hier, le mieux a continué, dit Gervais, qui avait accompagné le docteur.

— Je me sens parfaitement bien, répliqua Trelivan ; et j'étais en train de faire la guerre à Makolo qui refusait de me donner à manger, sous prétexte qu'on le lui a défendu.

— C'est la vérité, répondit le docteur, et je vois avec plaisir qu'on peut avoir confiance en lui, puisqu'il exécute à la lettre mes instructions.

— Mais, fit observer Trelivan, j'ai une faim dévorante, et vous n'aurez pas la cruauté de m'infliger un pareil supplice. »

Le docteur lui tâta le pouls.

« La fièvre est partie, dit-il, et vous pouvez, sans inconvénient, manger un peu, quelque chose de très-léger, un œuf à la coque, par exemple. »

Gervais partit d'un éclat de rire.

Collinée le regarda avec étonnement.

« Excusez-moi, docteur, dit le marin ; mais vous êtes incorrigible... Un œuf à la coque !... Vous croyez donc qu'au milieu de ce pays de sauvages on a, comme cela, tout de suite, des poules et des œufs à la coque ?

C'est ici, dit le chef de la bande.

— C'est une distraction que je n'aurais pas dû commettre, répliqua Collinée. On pourra faire du bouillon avec de la venaison, et lui en faire boire une tasse de temps en temps.

— M. Trellivan aura du bouillon et des œufs aussi, » dit Makolo.

Et, selon son habitude, il sortit sans s'expliquer davantage.

Une heure après, il partait accompagné des mêmes sauvages dont le concours lui avait été si utile dans sa précédente expédition.

Ceux-ci s'étaient munis de petites flèches, dont l'extrémité formée d'un os aiguisé était trempée dans un poison que Collinée avait jusqu'alors cherché vainement à découvrir. Makolo connaissait bien ce poison, mais il était si jeune lorsqu'il avait quitté l'Afrique, qu'il ne se rappelait pas de quelles herbes ou de quelles plantes il était extrait.

Leurs arcs, qui avaient à peine trois pieds de long, étaient composés de lanières d'antilopes habilement cordées.

Après une marche fatigante de plusieurs heures, ils arrivèrent à l'entrée d'une plaine immense.

« C'est ici, » dit le chef de la bande.

Makolo promena ses regards devant lui, mais sans rien apercevoir qui fixât son attention.

L'un des sauvages fit signe à ses compagnons de l'attendre, et se dirigea sur une éminence qui se trouvait sur leur droite, et d'où il pouvait plonger à une assez grande distance dans les hautes herbès.

Il revint au bout de vingt minutes, et il fut facile de voir, à l'expression de son visage, qu'il était satisfait.

Il ôta d'un filet qu'il portait sur son épaule, la peau d'une autruche et s'en revêtit ; ses camarades imitèrent son exemple, et puis, ayant soin de se tenir sous le vent, ils avancèrent dans la plaine, en imitant de la façon la plus parfaite la démarche et les mouvements de l'oiseau.

Ceux qui, comme Makolo, ne pouvaient recourir à ce stratagème, faute d'une peau pour se couvrir, marchèrent en rampant sur le ventre. Cette manœuvre exigeait, d'ailleurs, une très-grande adresse.

Ils avaient ainsi parcouru trois à quatre cents pas, quand l'un des chasseurs invita, d'un signe, ses compagnons à s'arrêter, et leur indiqua en face d'eux plusieurs autruches qui cherchaient tranquillement leur pâture.

Les sauvages se cachèrent dans les herbes, et trois d'entre eux seulement continuèrent à avancer. Les autruches les aperçurent et les examinèrent avec défiance, mais, croyant avoir affaire à des oiseaux de leur espèce, elles ne s'alarmèrent pas. Ce ne fut que lorsque les sauvages ne furent plus qu'à une vingtaine de pas qu'elles reconnurent leur erreur, et cherchèrent leur salut dans la fuite.

Mais il était trop tard, trois flèches partirent à la fois, et toutes trois atteignirent leur but.

Les autruches précipitèrent leur course. Leur vitesse était telle qu'il était aussi impossible de distinguer leurs jambes qu'il le serait de saisir les rayons des roues d'un carrosse entraîné par un galop rapide.

Mais les sauvages, qui savaient qu'elles portaient dans leur flanc le poison de leurs flèches, les suivaient sans s'inquiéter; et, en effet, après une course folle, les pauvres bêtes ralentirent le pas, et tombèrent épuisées.

Les chasseurs n'eurent d'autre peine que celle de les ramasser.

Ils se mirent ensuite à parcourir la plaine, avec une assurance qui témoignait de leur expérience. Dans un trou de quelques centimètres de profondeur, ils trouvèrent quarante-trois œufs.

Makolo exprima à ce sujet son étonnement.

« L'autruche ne pond généralement pas plus de vingt œufs, répondit un des sauvages, mais il arrive quelquefois que deux de ces oiseaux pondent dans le même nid. C'est ce qui a eu lieu probablement dans la circonstance présente.

Presque au bout de la plaine, ils aperçurent, soudainement, devant eux, une troupe de douze petites autruches, qui n'étaient guère plus grosses que des dindes, et que leur approche avait alarmées. La mère, pour donner le change aux chasseurs, cherchait à attirer l'attention sur elle, en sautilant, en étendant ses ailes, et en se jetant à terre, comme si elle eût été blessée ; et pendant ce temps, le père emmenait doucement les petits pour les soustraire au danger.

Malheureusement, les sauvages n'étaient guère susceptibles de sentiment, et, sans se laisser toucher par cette scène de tendresse et de dévouement, ils ajoutèrent la famille presque tout entière à leurs provisions.

Ils avaient ramassé plus de cent soixante œufs, et ils songèrent à regagner le village.

Tandis que les uns chargeaient les autruches sur leurs épaules, d'autres étalèrent leurs vêtements, dont ils nouèrent les bouts, et s'en servirent comme de sacs pour transporter les œufs.

Cette chasse à l'autruche est habituellement pratiquée par les diverses tribus de l'Afrique, pour qui cet animal est une précieuse ressource. Lorsqu'un sauvage a découvert un nid, il évite presque toujours de toucher aux œufs, ou de laisser autour la marque de ses pas. Il revient plus tard, en ayant soin de se placer au-dessous du vent, et, à l'aide d'un bâton, il attire successivement quelques-uns des œufs. En n'éveil-

lant pas les soupçons de la mère, ils parviennent ainsi à lui faire prolonger sa ponte pendant plusieurs mois, comme nous le faisons pour nos poules.

L'autruche se nourrit des siliques et des graines de différentes légumineuses, des feuilles de diverses plantes, et avale, pour broyer ces aliments, presque toujours secs et durs, une quantité de cailloux. Elle mange aussi de petites racines bulbeuses.

L'autruche a les yeux placés très-haut, ce qui lui permet d'apercevoir les objets à une très-grande distance. Cela n'empêche pas, cependant, qu'elle devienne souvent la proie du lion. Sa chair est blanche et dure ; mais, lorsque la bête est jeune et en bon état de graisse, elle ressemble assez à celle de la dinde.

Ce fut avec un air de bonheur et de triomphe que Makolo porta à Treliwan le produit de sa chasse.

Celui-ci trouva aux œufs un goût qui ne lui parut pas des plus agréables, mais pour plaire à Makolo, dont il appréciait l'affection et le dévouement, il feignit d'en manger avec plaisir.

Dans tous les cas, cette nourriture, qu'il continua les jours suivants, lui fut très-salutaire et contribua grandement à réparer ses forces.

Au bout d'une semaine, il fut assez bien pour se mêler à la vie commune, et, à mesure que son corps retrouva sa vigueur, il songea à de nouveaux exploits.

Les chasseurs, voyant que les éléphants avaient abandonné ces parages, se disposaient à continuer leur route vers l'intérieur, lorsqu'il se fit tout à coup un grand mouvement dans le village. Toute la population s'était portée au-devant d'un

sauvage de haute taille, qui portait sur ses épaules une peau de léopard, et qui paraissait être un personnage de quelque importance.

C'était, du moins, à qui lui témoignerait le plus de déférence et d'attentions.

Gervais, Lange et Collinée, qui se trouvaient réunis, se demandaient, avec inquiétude, si cet étranger n'apportait pas des nouvelles de nature à contrarier leurs projets, lorsqu'ils le virent s'avancer vers eux.

Il s'arrêta à une distance de quelques pas, et salua trois fois, en inclinant profondément la tête.

Puis, se redressant, il prononça quelques paroles qui naturellement ne furent pas comprises ; mais il fut facile de deviner à ses gestes qu'il était animé d'intentions amicales.

Makolo, que Gervais avait fait aussitôt prévenir, arriva à ce moment, et fut chargé de servir d'interprète.

Mais à peine eut-il jeté les yeux sur le sauvage qu'il recula vivement ; sa figure se contracta, et une expression de haine et de colère passa sur ses traits.

Il avait un air si menaçant que l'étranger le regarda avec étonnement, ne comprenant rien à une pareille conduite.

Au lieu de se calmer, la fureur de Makolo ne fit que croître, et, brusquement, il saisit son fusil et le dirigea sur le sauvage.

Gervais se jeta aussitôt sur lui, abaissa son arme, et dit, avec un accent d'irritation :

« Makolo, qu'est-ce que cela veut dire ? Es-tu fou ?

— Matebélé ! murmura Makolo ; un Matebélé ! »

Et il regarda de nouveau l'étranger avec colère.

« J'ignore ce qu'il est, reprit Gervais ; seulement, ce qui paraît certain, c'est qu'il vient en ami, et que je ne souf-

frirai pas que, par un caprice inexplicable, tu soulèves contre nous peut-être des tribus entières. »

Makolo, toujours sombre, ne répondit pas. Il était visible qu'une lutte violente se livrait dans son esprit.

On ne sait à quelle extrémité il se serait porté, si Trellivan, qui avait observé cette scène, n'était intervenu.

« Makolo, dit-il avec douceur, il y a là-dessous un mystère qui doit être terrible, puisque la présence seule de cet homme te bouleverse à ce point. Mais, mon ami, songe que nous sommes pour ainsi dire perdus au milieu de l'Afrique, et entourés de peuplades qu'une imprudence pourrait pousser aux plus cruels excès. Je te demande donc, au nom de l'affection que tu m'as témoignée, au nom de notre intérêt à tous, de maîtriser tes sentiments. Rappelle-toi ce que je t'ai souvent répété, que celui qui commande à ses passions et sait attendre est fort, car il peut toujours choisir son heure. Si cet homme est ton ennemi, il ne sait pas qui tu es, et tu as ainsi sur lui un avantage inappréciable. Ne t'expose donc pas à ruiner, par un instant d'irascibilité, les grands projets dont tu poursuis la réalisation. »

Cette conversation était restée une énigme pour les naturels.

Makolo céda aux conseils de Trellivan, dont il reconnut la sagesse.

« Makolo apprendra à dissimuler, dit-il. Que désirez-vous que je fasse ?

— Que tu écoutes les paroles de ce sauvage et que tu nous les traduises. »

Sans répliquer, Makolo s'avança vers l'étranger, et s'entre tint quelques minutes avec lui.

Il revint ensuite vers ses compagnons.

« Cet homme, dit-il, est de la tribu des Matebélés ; son nom est Moleska, et il occupe un rang élevé auprès de son chef Moselikatsé. Celui-ci, ayant appris que des hommes blancs voyageaient dans cette contrée, a envoyé Moleska pour les inviter à se diriger vers son territoire, leur promettant, en échange de leurs marchandises et surtout de leurs fusils, de nombreuses dents d'éléphant. »

Gervais et ses compagnons se regardèrent avec étonnement. Ils étaient assez embarrassés pour répondre ; mais enfin la cupidité l'emporta.

« Où est situé le territoire de Moselikatsé ? demanda Gervais.

— Dans la direction du nord-ouest, répondit Moleska ; dix jours de marche vous conduiront à de hautes montagnes derrière lesquelles vous rencontrerez une vaste plaine, puis vous traverserez des forêts, et le puissant chef des Matebélés viendra au-devant de vous. »

Makolo traduisit fidèlement cette réponse.

« Dites au grand Moselikatsé que, s'il veut envoyer des hommes pour nous guider, nous profiterons de ses bonnes dispositions, » répliqua Gervais.

Moleska salua, et l'entrevue se termina là.

Le chef du village emmena l'envoyé et lui donna pour demeure la plus belle des huttes dont il put disposer.

De leur côté, les blancs regagnèrent leur campement qui était situé à quelques centaines de pas.

La soupe avait été préparée par Gondolo, et chacun mangea silencieusement. Il était évident que tous avaient la même préoccupation.

Quand la nuit fut venue, Makolo, qui, depuis l'entretien avec Moleska, n'avait pas prononcé une parole, s'approcha de Gervais, et dit :

« Il y a dans cette partie de l'Afrique beaucoup d'autres chefs plus riches et plus puissants que Moselikatsé ; vous ne prêterez pas l'oreille à ses propositions ? »

— Pourquoi ? demanda Gervais ; l'amitié de ce sauvage n'est pas à dédaigner, et si nous avions l'occasion de faire avec lui des échanges avantageux, ce serait une folie que de la laisser échapper. Mais, ajouta Gervais, tu ne nous as pas encore donné l'explication de ta conduite étrange.

— Les Matebélés, répliqua Makolo, en éludant la dernière question de Gervais, les Matebélés sont les tyrans les plus cruels qu'on puisse imaginer. Depuis les temps les plus reculés, ils sont la terreur des autres tribus chez lesquelles ils portent le carnage et la désolation. Ils tuent sans pitié les femmes, les vieillards et les enfants. Mais, ajouta-t-il, avec un accent de tristesse, quels sentiments peut-on attendre de la part de sauvages habitués dès leur naissance à toutes les atrocités ? La grande et seule ambition d'un jeune Matebélé est de tuer son *premier homme*, car c'est à dater de ce moment seulement qu'il peut acquérir gloire et honneur !

— Il est possible que les choses soient comme tu dis, répondit Gervais ; mais nous n'avons pas à prendre parti dans toutes ces querelles, et nous ne devons pas oublier que, pour atteindre le but de notre expédition, nous devons demeurer en paix avec tout le monde.

— Ainsi, vous êtes décidés à visiter Moselikatsé ? dit Makolo.

— Sans doute, si notre intérêt nous le conseille. »

Makolo se retira sans répliquer.

X

LA HUTTE SUR LE ROCHER. — DEUX PANTHÈRES. — LA MORT DE BAKA.

Le lendemain, Gondolo était en train de préparer le déjeuner, et les bœufs n'étaient pas encore attelés pour le départ, quand Makolo parut, équipé et armé.

« Makolo vient dire adieu à ceux qui ont été si longtemps ses amis, dit-il, en s'adressant à Gervais, Lange et Collinée. Je n'oublierai pas que toujours vous m'avez traité avec bonté, et que si je revois mon pays, c'est à vous que j'en suis redevable.

— Comment ! s'écria Gervais, tu nous abandonnes lorsque nous pouvons surtout avoir besoin de toi ! Ce n'est pas d'un bon cœur cela, et toutes tes protestations ne feront pas que tu ne sois un ingrat.

— Makolo est attaché et dévoué à ses amis blancs, répliqua le nègre ; son plus ardent espoir était qu'ils l'accompagneraient dans sa tribu, et que, là, il pourrait leur témoigner sa reconnaissance.

— Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? fit observer Lange.

— Vous avez dit que vous iriez chez les Matebélés, répondit Makolo.

— Une visite n'empêche pas l'autre, et il serait absurde de tourner le dos à la fortune lorsqu'elle nous appelle.

— Les Matebélés sont les ennemis des Makololos, murmura Makolo, et il n'existe entre eux d'autres sentiments que ceux de la haine et de la vengeance.

— Avoue donc qu'à présent que te voilà près de ton pays, tes instincts de nègre reprennent le dessus, et que tu n'as d'autre envie que d'aller rejoindre les tiens, sans t'inquiéter de ce que nous deviendrons ! » s'écria Gervais, avec une contrariété manifeste.

Et il repoussa la main que Makolo lui avait tendue.

Celui-ci était en proie à la plus vive émotion, et Trelihan, qui l'avait observé durant cette scène, devina aisément la nature des passions contre lesquelles il se débattait.

« Makolo ne nous quittera pas, dit Trelihan, j'en me charge de le persuader. »

Il posa son bras sous celui du nègre et l'emmena à quelques pas.

« J'avais espéré, Makolo, dit-il, que la conversation que nous avons eue hier, avait modifié tes idées. Je conçois qu'il doit t'être pénible de te trouver au milieu de ceux qui ont porté la mort et le ravage parmi les tiens, et surtout de leur faire bonne mine à l'apparence. Mais, rappelle-toi cette observation que tu as eu occasion de faire déjà cent fois, que l'homme qui ne sait pas commander à sa colère finit toujours par être vaincu. Ai-je besoin de te le répéter encore ? Au lieu de témoigner de l'irritation, tu devrais être enchanté de pénétrer avec nous dans les villages des Matebélés, de te rendre compte de leurs forces, de leurs moyens d'attaque et de résistance. Tu serais bien plus fort ensuite, si tu devais les combattre à la tête des Makololos. »

Ces observations firent impression sur l'esprit du nègre.

« La sagesse parle par votre bouche, dit-il ; mais les Matebélés ont des dents d'ivoire, et vous leur donnerez des fusils en échange ! »

Ces mots furent pour Trelivan un trait de lumière : ce qui inquiétait Makolo, et ce qui dominait chez lui toute autre pensée, c'était que les armes qu'il avait espéré procurer à sa tribu n'allassent à ses ennemis les plus acharnés.

Trelivan s'empessa de le rassurer.

« Il se peut, dit-il, que nous fassions commerce avec les Matebélés ; mais nous possédons plus de trois cents fusils dans nos caisses, et, si nous leur en abandonnons quelques-uns, soit persuadé que nous réserverons le plus grand nombre pour les Makololos. »

Cette promesse rendit le contentement au nègre.

« Ainsi, c'est entendu, dit Trelivan, en lui tendant la main ; il ne sera plus question de cela, et ta fortune restera attachée à la nôtre ?

— Makolo accompagnera ses amis, » répondit le nègre.

L'affaire étant ainsi réglée, ils retournèrent vers leurs compagnons, et, après un déjeuner composé de chair d'autruche, le chariot se mit en marche.

Les bœufs étaient en bon état, et l'on avait l'espoir de faire une bonne étape.

Les sauvages, qui n'avaient eu qu'à se louer de la présence des blancs, exprimaient par des cris et des plaintes leur regret de les voir s'éloigner. Durant les quelques jours que ceux-ci étaient restés dans leur voisinage, ils avaient eu plus de venaison qu'ils ne parvenaient à s'en procurer dans l'espace de plusieurs mois. Tous les éléphants qui avaient été

tués avaient été soigneusement découpés en tranches qu'on avait fait dessécher au soleil et qu'ils conservaient pour la saison d'hiver.

Il n'est donc pas étonnant que Gervais et ses compagnons fussent l'objet des bénédictions de ces pauvres gens.

Trelihan, qui était encore un peu faible, monta dans le chariot, et Makolo marcha à côté pour lui tenir compagnie, et le distraire par ses récits.

Leur conversation porta naturellement sur les incidents des derniers jours et sur les éléphants dont les défenses étaient serrées dans une caisse.

« Quoique le nombre des chasseurs augmente tous les ans, fit observer Trelihan, tous les éléphants ne sont pas tués, et il doit y en avoir qui meurent de vieillesse.

— Sans doute, dit Makolo.

— Alors, on doit rencontrer leurs carcasses dans les forêts, et il me semble que, vu l'abondance de ces animaux, les naturels devraient, rien que par ce moyen, ramasser une bonne quantité de défenses ?

— Non, répliqua Makolo. Il y a dans mon pays une superstition. On assure que, dans la profondeur des bois, où l'œil de l'homme n'a jamais pénétré, il existe un lac sur les bords duquel les éléphants, lorsqu'ils sentent approcher leur fin, se retirent pour mourir. Peut-être, ajouta Makolo, cette croyance s'explique-t-elle par ce fait qu'on n'a que rarement, pour ne pas dire jamais, découvert le corps d'un éléphant qui ait succombé à une mort naturelle. Il en est même qui prétendent qu'ils prennent soin d'enterrer ceux de leurs compagnons qui viennent à périr. »

La caravane était entrée dans le lit desséché d'un torrent

qu'ils suivirent pendant quelques heures, à travers une gorge de montagnes couvertes de grands et magnifiques arbres. Ils avaient donc l'avantage d'être abrités contre les rayons brûlants du soleil par les branches auxquelles s'entremêlaient des plantes grimpantes aux fleurs délicates et variées, qui formaient au-dessus de leurs têtes un dôme de verdure.

Mais le chariot n'avancait que difficilement sur ce chemin semé de grosses roches, et, s'il avait jusqu'alors résisté aux cahots, on peut affirmer que c'était uniquement parce qu'il n'entrait pas un morceau de fer dans sa composition.

Un moment vint où ils crurent être arrêtés par une barrière infranchissable. Le ravin était si profond qu'ils n'apercevaient autre chose que le ciel bleu au-dessus de leurs têtes. De chaque côté s'élevaient perpendiculairement des rochers si hauts que l'œil avait peine à en atteindre les sommets.

Tandis qu'ils admiraient la grandeur de cette scène, un bruit sourd, pareil aux grondements lointains du tonnerre, arriva jusqu'à eux.

« Qu'est-ce que c'est que nous entendons là ? » demanda Lange.

Makolo se coucha contre la terre et se releva au bout de quelques secondes.

« C'est, dit-il, le bruit d'une cascade qui doit se trouver au bout du ravin. »

Ils avancèrent péniblement, et ils commençaient à se féliciter d'être enfin sortis de ce passage dangereux, lorsqu'une des roues du chariot se brisa.

Gervais se hâta de se rendre compte de l'étendue de l'accident.

« C'est peu de chose, dit-il, en cherchant à rassurer ses

compagnons. Dieu merci, nous avons tous les outils nécessaires, et demain le mal sera réparé. En attendant, mes enfants, ajouta-t-il, arrangez-vous pour passer le temps le plus agréablement possible. »

Les bœufs furent dételés, et Gervais, aidé de Lange et de quelques-uns des hommes de leur escorte, se mit immédiatement à la besogne.

Le paysage autour d'eux offrait un aspect extrêmement pittoresque. Du flanc de la montagne se précipitait le torrent dont Makolo avait signalé l'existence, et ses eaux, en bondissant sur l'escarpement des rochers, produisaient une légère vapeur à travers laquelle apparaissaient et disparaissaient avec une rapidité magique les diverses couleurs de l'arc-en-ciel.

A la base de la cascade était une mare limpide, d'environ soixante mètres de diamètre, entourée de rochers de granit, excepté d'un côté où s'étendait un banc de sable.

« Quelle belle place pour prendre un bain ! cria Trelivan, avec enthousiasme.

— Oui, répliqua Makolo, si nous étions sûrs que ce bassin ne soit pas rempli d'alligators. Je ne voudrais pas m'y aventurer avant d'avoir soigneusement examiné les bords, car je n'ai jamais vu un endroit mieux à leur convenance.

— Je ne me serais pas douté que des eaux si calmes et si fraîches recélassent de pareils monstres, fit observer Trelivan.

— C'est justement celles qu'ils recherchent, répondit Makolo. D'ailleurs, nous allons bien voir ; s'il en existe, ils doivent certainement venir se chauffer au soleil lorsque ses rayons pénètrent dans le ravin, et nous trouverons leurs traces sur le sable. »

Ils remarquèrent d'abord des oiseaux aquatiques.

Ils aperçurent, en effet, divers indices qui confirmèrent cette supposition ; la terre portait, en outre, de nombreuses empreintes de pas de buffles, d'éléphants et d'une foule d'autres animaux.

Il était évident que les divers habitants des forêts environnantes avaient l'habitude de venir là se désaltérer, et Trelivan, dont l'instinct de chasseur se réveilla, résolut d'établir une embuscade sur un large rocher qui commandait les approches de la cascade.

Avec leurs haches, ils nettoyèrent le terrain et construisirent une hutte qu'ils couvrirent de plantes de manière à la faire ressembler d'en bas à une grosse touffe de buissons. Ils pratiquèrent ensuite des trous tout autour pour passer le canon de leurs fusils, tapissèrent l'intérieur de feuillage, et enfin taillèrent une sorte d'échelle qu'ils appliquèrent contre le rocher, pour pouvoir monter et descendre plus aisément.

Tandis qu'ils étaient ainsi occupés, un jeune buffle sortit de l'un des sentiers qui aboutissaient au ravin, et se dirigea tranquillement vers le bassin. En apercevant Gervais et ses compagnons travaillant en bas, il s'arrêta, battit la terre avec son pied, et se retira sans paraître beaucoup alarmé.

Gervais, qui s'intéressait aux opérations de ses amis, d'autant plus que leurs provisions commençaient à s'épuiser, recommanda aux nègres de se tenir éloignés du bassin.

Ce fut pour Trelivan et Lange, qui était venu rejoindre son ami, un intéressant sujet d'étude que d'observer les diverses espèces de bêtes qui vinrent successivement se désaltérer.

Ils remarquèrent d'abord des oiseaux aquatiques et des poules d'eau, une quantité de flamants au magnifique plumage rose, des pélicans, des ibis, des hérons, et des corbeaux

qui parurent prendre un très-grand plaisir à se baigner.

Puis leur attention se porta sur un toucan qui voletait d'arbres en arbres à la recherche des reptiles et des petits oiseaux dont il fait sa nourriture, et un coq de bruyère, dont le plumage brillait comme de l'or aux rayons du soleil, et qui, en compagnie de ses poules, grattait le sol à une dizaine de pas d'eux.

Dans les forêts, chaque période du jour, chaque heure ont leurs « signes certains » que peuvent lire et comprendre ceux-là seuls à qui les voix de la solitude sont familières, et qui, par suite d'une longue expérience, ont appris à observer et à reconnaître l'ordre systématique que la nature met dans toutes ses œuvres.

Au moment de la grande chaleur, tandis que le soleil est à son zénith, tout ce qui est animé semble céder à son influence accablante. Un calme étrange, un silence profond, règnent dans la forêt qui, tout à l'heure encore, fourmillait de mouvement et de vie. Les divers animaux disparaissent dans les fourrés pour échapper à la trop grande clarté, et seuls, l'aigle et le faucon décrivent des cercles dans le ciel, ou volent, en poussant des cris aigus, au-dessus du bois, à la poursuite de leur proie.

Alors, succombant à la lassitude, l'homme imite les autres êtres et va chercher le sommeil et le repos sous l'ombre d'un arbre gigantesque ou d'un rocher.

Les heures s'écoulent et la nature se ranime. Les bois recommencent à résonner des chants des oiseaux ; les mouches aux couleurs variées battent des ailes dans les clairières ; les abeilles voltigent de fleur en fleur ; des myriades d'insectes produisent un bourdonnement sans fin, et une quantité d'au-

tres sons, pareils aux esprits de l'air, affectent le chasseur d'une façon singulière, étrange.

Parfois, au-dessus de cette mélodie se fait entendre le cri lointain du coq de bruyère, le bruit du piver frappant avec son bec contre le tronc creux d'un arbre, le bavardage d'une troupe de singes, sautant par bonds, de branches en branches, ou la note mélancolique des tourterelles.

Et quand le jour décline, des oiseaux de toutes sortes regagnent leur abri pour la nuit; les pélicans s'élèvent des marais et se dirigent vers les arbres dont les cimes dominent la forêt. A mesure que l'obscurité augmente, les hyènes, les chacals et les lions sortent de leurs retraites, et, par leurs hurlements et leurs rugissements, forment un concert capable d'effrayer les plus braves.

Mais, dès la première lueur de l'aurore, tous ces animaux nocturnes se retirent; les troupeaux de buffles quittent la plaine où ils ont pâturé, et les oiseaux entonnent leurs mélodies.

A cette heure matinale, il souffle généralement une brise, et l'air est frais : mais bientôt l'horizon s'embrase, le soleil éclate comme un incendie, et semble marcher dans le ciel avec une bien plus grande rapidité que dans nos climats du Nord.

C'est ce moment que doit choisir le poète pour admirer la forêt, car les gouttes de rosée sur les feuilles et sur les brins d'herbes brillent comme des diamants, et à aucun autre instant la nature ne revêt des couleurs aussi vives. Les lumières et les ombres s'entremêlent et produisent des effets magiques; il règne partout un charme auquel ne saurait rester insensible l'esprit le moins ouvert à de pareilles beautés.

Mais revenons à l'embuscade où Makolo accueillait par une

grimace, chacun de ces signes que ses compagnons étudiaient avec tant de curiosité.

Soudain, les buissons s'agitèrent à une petite distance de la hutte, et un vieux singe, qui marchait évidemment en éclaireur, s'avança avec précaution, en examinant le terrain autour de lui. N'apercevant rien de suspect, il se tourna du côté du bois, poussa un cri aigu, et aussitôt toute une troupe de ces animaux s'élança, en sautant, en se battant, et courut au bord de l'eau étancher sa soif.

Puis, après s'être livrés à toutes sortes de gambades et s'être amusés à cueillir des mûres, ils disparurent dans la forêt.

Presque immédiatement après, Makolo fit entendre un grognement sourd qui éveilla l'attention de Trelivan.

Le nègre avança doucement la tête afin de mieux distinguer les objets, et, en même temps, fit signe à Lange de lui passer son fusil.

« Qu'est-ce que c'est? » murmura Trelivan.

Makolo ne fit pas de réponse, mais continua à fixer ses regards dans la direction d'un gros buisson situé à une cinquantaine de pas d'eux.

Ils demeurèrent ainsi, quelques minutes, dans le plus profond silence.

Mais rien ne parut.

« Makolo s'est trompé, et la frayeur lui a fait prendre le bruit du vent pour l'approche d'une bête fauve, » dit Lange, en plaisantant.

Ce dernier crut effectivement que c'était une fausse alarme.

Mais Trelivan, qui avait déjà éprouvé la sûreté d'instinct dont était doué Makolo, se tint sur ses gardes et prêt à agir.

Le nègre avait accueilli avec une dignité et un dédain visibles l'observation de Lange. D'ailleurs, il lui suffit de lire sur le visage de Trelivan que celui-ci avait confiance en lui, et il se remit à sonder la profondeur de la forêt.

Quelques minutes s'écoulèrent, et Makolo tourna, de nouveau, la tête de côté, comme pour mieux écouter, et un sourire illumina sa figure noire, tandis qu'il plaçait ses deux mains au-dessus de ses yeux, afin de discerner plus aisément l'objet qui excitait son attention.

A ce moment, Trelivan saisit le son produit par le craquement d'un petit morceau de bois sec, et un bruissement, comme celui qu'occasionnerait un animal glissant sur des feuilles.

Makolo indiqua du doigt le buisson, et dit à voix basse :
« Une panthère ! »

Trelivan arma son fusil et s'avança doucement, mais il n'aperçut rien.

Leur anxiété était vive.

Lange qui, cette fois, avait clairement perçu le bruit, prit la main de Makolo et la pressa silencieusement. C'était une façon de reconnaître ses torts, et le nègre témoigna par un sourire qu'il ne lui gardait pas rancune.

« Es-tu sûr que ce soit une panthère ? murmura Trelivan, je croirais plutôt que c'est un coq de bruyère ou un serpent.

— Il se pourrait que ce soit un serpent, répliqua Makolo ; mais il y a longtemps que les coqs sont perchés et dorment. »

Un silence absolu régna ensuite : pas une feuille ne bougeait et l'on n'entendait que le rugissement monotone de la cascade. Le soleil était maintenant couché, et la lune, qui était alors dans son plein, n'était pas encore montée assez haut pour que sa lumière pénétrât dans le ravin.

Lange et Trelivan, fatigués d'une longue inaction, avaient peine à résister au sommeil, et Makolo, qui voyait leurs yeux se fermer, les engagea à dormir, prenant pour lui le soin de veiller.

Pendant qu'ils reposaient, divers animaux passèrent et repassèrent au-dessous d'eux. Makolo distingua même leurs

Une panthère s'élança du buisson.

formes, mais il n'y avait pas suffisamment de lumière pour qu'il pût tirer.

Enfin, la lune apparut au-dessus de la montagne, et envoya dans le ravin un flot de rayons qui inondèrent le lac, et éclairèrent les objets comme en plein jour.

Makolo posa sa main sur l'épaule de Trelivan et lui désigna

un animal qui se tenait debout sur la lisière de la forêt, à l'ombre d'un mimosa. En même temps, un bêlement se fit entendre, et un magnifique daim se frayant un chemin à travers les fourrés vint se placer droit en face d'eux.

Trelivan leva son fusil et allait viser, quand une panthère s'élança du buisson que Makolo avait surveillé, et enfonça ses griffes dans les flancs du daim.

Prompt comme l'éclair, Trelivan déchargea ses deux coups, l'un à droite, l'autre à gauche.

Un rugissement, un cri plaintif suivirent la double détonation, et la panthère roula dans les convulsions de l'agonie.

« Qu'est-ce qu'il y a? s'écria Lange, subitement éveillé et en armant son fusil. Ah! je vois des bois superbes... Mais il n'est pas mort! »

Il tira et sa balle alla achever le pauvre daim.

« Regarde tout près, dans l'ombre du buisson, dit Trelivan.

— Une panthère, si je ne me trompe! s'écria Lange. Tu as de la chance, et cela m'apprendra, une autre fois, à ne pas ajouter foi aux avertissements de Makolo.

— En effet, Makolo ne s'était pas trompé, car la panthère devait être là, en embuscade depuis longtemps, » répliqua Trelivan, en rechargeant son fusil.

Ils descendirent de la hutte, et ils étaient occupés à examiner la panthère, lorsque Makolo, que Trelivan avait envoyé auprès de Gervais pour lui demander de venir avec les hommes de leur escorte, accourut précipitamment.

La frayeur était peinte sur son visage.

« Une autre panthère! une autre panthère! » cria-t-il.

Trelivan et Lange le suivirent vers le fourré où, disait-il, il s'était trouvé face à face avec ce dangereux animal, et ils

eurent bientôt la preuve que ses paroles étaient exactes. Tout à côté de la marque des talons de Makolo étaient des empreintes auxquelles il était impossible de se tromper. L'animal, toutefois, devait avoir été autant que lui étonné de cette rencontre, car, à en juger par les traces, il s'était empressé de regagner son buisson.

Soudain leur attention fut attirée par une sorte de bâillement qui semblait venir du lit du torrent. Ils se frayèrent un chemin à travers les épines, et, arrivés sur le bord, ils virent une panthère qui marchait tranquillement au milieu des pierres.

Lange et Trelivan visèrent et tirèrent en même temps. La panthère poussa un hurlement et tomba. Elle avait été évidemment touchée, quoique la distance fût de près de cent cinquante pas, et que la lumière ne fût pas très-favorable.

Mais elle se releva et, pendant qu'elle s'éloignait, Trelivan crut remarquer qu'une de ses pattes de devant pendait inerte. Une fois, elle se retourna, en faisant entendre un cri de rage, et parut vouloir s'élancer sur ses ennemis. Mais le cœur lui manqua, et elle se réfugia dans un fourré, au centre du ravin.

« La lumière est trop mauvaise pour qu'on soit sûr de son coup, fit observer Lange. Cependant, je ne crois pas qu'elle aille loin ; car elle a du plomb dans le corps.

— Cela n'est pas douteux, répliqua Trelivan. J'ai distinctement entendu le son mat de la balle. Il nous sera facile de la déloger. Je me demande seulement si nous ne ferions pas bien d'attendre le jour. La lune ne tardera pas à disparaître, et le ravin sera aussitôt plongé dans l'obscurité.

— D'ici, là, elle pourrait nous échapper. Mon avis est donc qu'il faut profiter de l'occasion, répondit Lange. Envoie

Makolo prévenir Gervais, tandis que nous veillerons tous deux à ce qu'elle ne s'esquive pas. »

Trelivan, qui savait combien est décevante la clarté de la lune, ne céda qu'avec hésitation. Il avait comme le pressentiment du malheur, et à peine Makolo fut-il parti qu'il aurait voulu le rappeler.

Il voulut, du moins, prendre toutes les précautions possibles. Lorsque Gervais fut arrivé, tous les hommes, bien armés, furent rangés sur une ligne. Ordre fut donné de ne s'éloigner ni de se séparer les uns des autres sous aucun prétexte, et l'on s'avança vers le fourré qui, quoique n'ayant pas plus de cinquante pas de long sur vingt de large, était très-épais et entremêlé de buissons et de plantes grimpantes.

L'idée était venue à Gervais de mettre le feu aux herbes ; mais on renonça à ce moyen, dont le résultat aurait été de mettre en fuite tout le gibier à dix lieues à la ronde.

Makolo lança une pierre. La panthère répondit par un grognement, mais ne bougea pas.

Cette tentative pour la faire sortir fut renouvelée. Deux ou trois fois les buissons s'agitèrent, Trelivan et Gervais se tenaient prêts à faire feu.

Une nouvelle pierre jetée par Makolo atteignit l'animal qui, bondissant hors du fourré du côté où l'on s'y attendait le moins, se précipita sur Baka sorti, à ce moment, des rangs pour ramasser un caillou.

Le malheureux nègre poussa un cri d'agonie qui alla au cœur de ses compagnons.

Trelivan comprit qu'il était trop tard pour le sauver, mais il voulut, du moins, le venger.

N'écoutant que sa générosité, il marcha vers l'endroit où

la panthère, dans sa rage, secouait le corps palpitant de sa victime. Celle-ci, en l'apercevant, laissa le cadavre, en grognant, allongea ses pattes, baissa la tête et agita sa queue.

Mais, avant qu'elle s'élancât, Trellivan visa entre les deux yeux qui brillaient comme deux balles de feu et tira.

Elle se précipita sur Baka.

La panthère se dressa sur ses pattes de derrière, battit l'air et puis tomba morte.

On courut alors vers le pauvre Baka qui était alors horriblement mutilé ; sa mort devait avoir été instantanée, car les griffes de la panthère avaient pénétré dans le cerveau, et ses dents avaient traversé le gosier.

Les nègres ne cessèrent pas de se lamenter sur le sort de

leur camarade, qu'ils aimaient et estimaient. Ils bandèrent la tête avec un mouchoir, lui couvrirent le visage, et avec leurs haches ils construisirent un brancard sur lequel ils le portèrent au campement. Là, ils creusèrent sous un rocher une fosse profonde, où ils l'enterrèrent avec le nez et les pattes de la panthère.

Tout le monde était vivement affecté par cette lugubre cérémonie, qui s'accomplit sans qu'un seul mot fût prononcé.

Seulement, quand la fosse fut remplie, Gondolo, dont les yeux étaient remplis de larmes, s'approcha et dit : « Il était bon et fidèle, mais il est mort — que pouvons-nous y faire ? »

Et tous se retirèrent silencieux. Comme il s'en fallait encore de quelques heures que le jour ne parût, les chasseurs se couchèrent ; mais le cri de mort de Baka résonnait encore dans les oreilles de Trelivan et de Lange, et il leur fut impossible de dormir.

XI

MAUVAIS VOULOIR DES GUIDES. — LE DÉSERT. — LES MELONS D'EAU.

Lange et Trelivan étaient fatigués après les aventures et les émotions de la dernière nuit. Aussi était-il tard lorsqu'ils sortirent de leur tente qui, malgré l'extrême chaleur de l'atmosphère, offrait une fraîcheur relative, parce qu'ils avaient eu la précaution de la placer dans l'ombre des rochers.

Après avoir déjeuné à la hâte, ils allèrent rejoindre les nègres qui finissaient d'enlever les peaux des deux panthères. Quant au daim, les principaux morceaux en avaient été coupés pour être mangés immédiatement, et on avait taillé le reste en longues bandes, qui desséchaient, suspendues aux branches des arbres.

Gervais avait achevé de réparer le chariot.

Trelivan fut frappé de la tristesse qui régnait dans le camp : les nègres, d'habitude si bruyants, étaient mornes, et il était visible que le sort de leur camarade Baka les affectait douloureusement.

Il en fit l'observation à Gervais.

« Tu as raison, répliqua celui-ci ; ils ont perdu leur bonne humeur, leur ardeur à marcher en avant, et je crains que,

si nous restions longtemps ici, l'envie ne leur vint de nous quitter pour retourner chez eux.

— Alors, il faut partir tout de suite, dit Trelivan. Qu'est-ce qui nous retient encore ?

— Rien, et je vais donner ordre d'atteler. »

Les sauvages obéirent sans répliquer, et quoique la journée fût déjà avancée, l'on se mit en marche.

Le soir, après avoir parcouru plusieurs lieues, ils campèrent au milieu de petites collines dont les flancs étaient ornés de bois de sandal, si renommés à cause de leur odeur : les feuilles de cet arbre exhalent, durant toutes les saisons de l'année, un parfum puissant qui devient bien plus fort encore si on l'écrase dans la main.

Pendant qu'on mettait les bœufs à paître, que les uns dressaient les tentes et que les autres allumaient un grand feu pour faire rôtir une antilope que Gervais avait tuée durant la route, Makolo s'était approché de Trelivan.

« Venez, lui avait-il dit ; j'ai vu beaucoup de moopooroo, et nous aurons, pour notre souper, un dessert délicieux. »

— Moopooroo, répéta Trelivan, qu'est-ce que c'est que cela ? S'il s'agit d'un animal à qui je dois donner la chasse, je t'avertis que je me sens bien lassé.

— Dans les bois, il ne faut jamais marcher sans son fusil, répliqua Makolo ; mais le moopooroo n'est pas un animal, c'est un arbre.

— Dans ce cas, marche, je te suis, » dit Trelivan.

Au bout d'une centaine de pas, Makolo montra à son ami une quantité d'arbres qui, pour la forme et pour la taille, ressemblaient à de forts oliviers. Les branches étaient littéralement couvertes de fruits. Il y en avait de tout verts, de

jaunes, et d'autres qui, parvenus à maturité, étaient dorés comme une magnifique orange. Ces derniers contrastaient par leur belle couleur avec le feuillage tout à fait sombre.

« Le moopooroo est excellent, dit Makolo, qui attribuait le même nom au fruit et à l'arbre; goûtez. »

Treliwan prit un fruit et mordit dedans.

Il le trouva si bon qu'il se hâta d'en cueillir une quantité qu'ils portèrent au camp.

Le souper était prêt, et avait une mine bien appétissante pour des estomacs affamés.

Les moopooroo furent une surprise agréable pour tous, et, afin d'aider à rendre leur bonne humeur aux sauvages, Gervais leur versa un peu d'eau-de-vie. Mais cette attention ne réussit pas à dissiper leur mélancolie.

Le lendemain on repartit dès le lever du jour.

Un matin qu'ils suivaient une plaine semée d'épais bouquets d'arbres, Treliwan tira Gervais de côté et lui dit :

« Depuis hier j'ai observé nos guides, et je suis persuadé qu'il se trame quelque chose parmi eux. D'ailleurs, les Bamangwatos que nous avons rencontrés leur ont parlé longtemps, et je me défie. Je ne sais pas si je me trompe, ajouta-t-il, mais il me semble qu'insensiblement nous changeons de direction. »

Les premières paroles de Treliwan n'avaient fait qu'éveiller l'attention de Gervais, mais sa dernière observation l'impressionna vivement.

Il s'arrêta, examina le ciel, puis le chariot, qui continuait à marcher, et demeura quelques minutes plongé dans une grande perplexité.

« Je crois que tu as raison, dit-il. Ces diables se moquent de nous. »

Son parti fut bien vite pris.

Il appela Makolo, afin qu'il lui servît d'interprète, et alla rejoindre les guides.

D'un signe il leur commanda d'arrêter.

« Le pays des Matebélés n'est pas de ce côté, dit-il ; ce sont les Bamangwatō qui habitent au sud. Pourquoi avez-vous changé de route ?

— Parce que, répondit Gondolo, en allant par ici, nous ne trouverions pas d'eau.

— Posez une de vos flèches par terre, dit Gervais à Gondolo, et tournez-en la pointe vers le territoire de Moselikatsé. »

Les sauvages se réunirent en groupe et discutèrent durant quelques minutes entre eux, sans doute pour déterminer la situation exacte du pays des Matebélés.

Gondolo se baissa ensuite et plaça la flèche de telle façon que l'extrémité regardait le sud-ouest.

« Voilà par où demeure Moselikatsé, dit-il.

— J'ai dans ma poche une aiguille qui me dira si vous mentez, répliqua Gervais. C'est un charme tout puissant, et, comme je sais où est Bamangwato, il me sera facile de contrôler vos assertions. »

Les sauvages se regardèrent avec étonnement, car rien ne les effrayait plus que ce qui avait à leurs yeux l'apparence du surnaturel.

Gervais, avec une extrême gravité, tira de sa poche une petite boussole, la fit tourner trois fois autour de sa main gauche, siffla à quatre reprises différentes, et la posa par terre devant les sauvages.

Ceux-ci observaient avec anxiété chacun de ses mouvements.

Il saisit ensuite la flèche, la plaça à côté de la boussole, vers le nord-ouest, et dit en indiquant cette direction :

« C'est par là que sont les Matebélés. »

Les sauvages furent stupéfaits, et demeurèrent persuadés qu'il était un grand magicien.

« A présent, reprit Gervais, voulez-vous marcher de ce côté, et promettre que vous ne chercherez plus à nous tromper ?

— Nous ne pouvons pas obéir, répliqua Gondolo, parce que nous aurions à traverser un désert où nous mourrions de soif. »

Et, sans plus d'explications, ils tournèrent sur leurs talons, s'éloignèrent de quelques centaines de pas, et se couchèrent par terre.

Gervais et Trelivan allèrent les rejoindre, mais ils refusèrent de répondre à leurs questions.

La situation devenait embarrassante. Gervais rassembla ses compagnons, et leur demanda leur avis sur le parti qu'ils devaient prendre.

« Nous sommes arrivés presque au centre de l'Afrique, fit observer Gervais, il serait triste pour nous de retourner en arrière au moment, peut-être, où nous allions recueillir le fruit de nos fatigues.

— C'est vrai, répliqua Trelivan, mais je crains que nous ne soyons menacés d'un péril autrement grave. Qui sait si ces sauvages n'agissent pas ainsi parce qu'ils ont formé le projet de nous attaquer et de nous voler les fusils qu'ils savent être cachés dans le chariot ?

— Si cela était, dit Gervais, j'espère qu'ils n'auraient pas si bon marché de nous. Ils sont lâches, et, à nous cinq, en comptant Makolo, nous pourrions en abattre une

centaine avant qu'ils viennent à bout de leurs desseins.

— Sans doute, fit observer Collinée, s'ils nous attaquaient ouvertement. Mais ils s'en garderont bien ; c'est par la ruse et la trahison qu'ils agiront.

— La prudence, dès lors, nous fait un devoir de ne pas nous séparer, et d'être constamment sur nos gardes, » répliqua Trelivan.

Durant cette conversation, les sauvages avaient allumé de grands feux autour desquels ils s'étaient étendus.

Durant la nuit, les deux partis s'observèrent, et les blancs, en proie à une anxiété bien concevable, ne dormirent pas un seul instant.

Le lendemain, Gervais imagina une tentative par laquelle il espérait ramener à lui Gondolo et ses camarades. Aussitôt après le déjeuner, ils se rendirent Lange, Makolo et lui, à une source voisine et emplirent d'eau leurs peaux de daim. Ensuite ils attelèrent les bœufs et partirent dans la direction du nord-ouest.

En supposant que les sauvages fussent animés d'intentions malveillantes, l'attitude ferme et résolue des blancs les tint en respect. Ils avaient assisté, sans bouger, aux préparatifs de départ ; mais, dès que le chariot eut tourné l'angle que formait le bois, ils se levèrent et suivirent à distance.

Gondolo se détacha du groupe et rejoignit Gervais qui, avec Makolo, formait l'arrière-garde de la colonne.

« Nous avons voulu, dit-il, vous dissuader d'entrer dans le grand désert. Sept jours s'écouleront avant que vous ne l'ayez traversé, et, durant ce temps, vous ne rencontrerez pas une goutte d'eau. Mais, puisque ce danger ne vous effraye

pas, nous continuerons à vous accompagner. Nous sommes habitués aux privations, et nous aurons à souffrir moins que les hommes blancs. »

Gervais n'était pas absolument convaincu de la bonne foi de Gondolo, et il attribua sa soumission à un tout autre motif. Mais il avait trop d'intérêt pour en rien laisser paraître, et il fut convenu que chacun des sauvages reprendrait le poste qui lui avait été précédemment assigné.

« Tu ne connais pas ce désert dont ils nous menacent ? demanda Gervais à Makolo.

— Il y a dix ans que j'ai quitté mon pays, répondit celui-ci, et j'étais si jeune que j'aurais pu difficilement en garder le souvenir. »

L'aspect du terrain semblait, d'ailleurs, donner raison aux avertissements de Gondolo, et peut-être Gervais regrettait-il déjà de n'avoir pas écouté ses conseils. Mais son courage et son opiniâtreté le poussaient en avant.

Insensiblement, la verdure devenait plus rare, les arbres étaient plus clair-semés, et il arriva un moment où il n'y eut pas un seul brin d'herbe qui ne fût brûlé par le soleil. De quelque côté que se tournassent les regards, ce n'était partout que sécheresse et désolation.

Gervais et ses compagnons sentirent leur cœur se serrer, et ils frémirent à la pensée que leurs bœufs pouvaient périr de soif et de faim dans cette effroyable solitude.

Enfin, ils arrivèrent au bout de cette plaine dont le sol ressemblait à de la cendre ; mais ils n'étaient pas délivrés de leurs peines. Il leur fallut s'enfoncer dans une forêt immense, qui remontait peut-être aux premiers âges du monde, et si épaisse qu'il était impossible de voir à cinquante pas devant

soi. A chaque instant, ils étaient obligés d'abattre des arbres et des branches pour que le chariot pût passer. Et, pour comble de malheur, la terre était tellement molle que les roues enfonçaient profondément.

La fatigue et les souffrances occasionnées par ces difficultés devinrent telles que les sauvages ne cachaient plus leur mécontentement.

Gervais, pour les encourager, promit de leur donner à chacun assez d'étoffe pour leur faire un vêtement, et il ajouta :

« Prenez patience, et si demain, avant le coucher du soleil, nous ne rencontrons pas de l'eau, nous rebrousserons chemin. »

Ils continuèrent à avancer lentement, et, à la tombée de la nuit, ils campèrent sous un acacia.

Chacun était accablé, inquiet, et se demandait intérieurement si le plus prudent n'était pas de retourner en arrière. Gervais chercha à relever les courages, quoiqu'il fût lui-même rien moins que rassuré.

Il s'approcha du feu autour duquel étaient rassemblés les sauvages, affecta une grande gaieté, et leur dit qu'il était non pas un enfant, mais un chasseur habile et intrépide pour qui les bois et les déserts n'avaient pas de secrets.

Il rit, mais c'était chez lui le rire du désespoir, car il se disait que, dans quelques heures peut-être, en le voyant obligé d'abandonner son dessein, ils se moqueraient de lui à leur tour.

Il eut la pensée d'aller en avant pour tâcher de découvrir une source, mais il en était empêché par la crainte de ne pouvoir retrouver son chemin.

Il rejoignit ses compagnons et se coucha, mais l'anxiété l'empêcha de dormir.

Dès qu'il fit jour, il recommanda à tout le monde de ne pas quitter le campement et d'écouter toujours s'ils n'entendraient pas les détonations des coups de fusil.

Puis, emmenant Makolo avec lui, il partit dans la direction du nord-ouest.

Longtemps, ils ne foulèrent qu'un sol sablonneux, couvert de distance en distance, de maigres bouquets d'herbes, et nulle part n'apparaissait la moindre trace d'animaux.

Enfin, ils atteignirent une partie de la forêt plus découverte, et, en sortant d'un fourré, ils virent une troupe de belles girafes qui, à deux cents pas environ sur leur droite, les regardaient avec étonnement.

L'instinct du chasseur se réveilla, mais Gervais abaissa son fusil, en murmurant :

« Non..., ce qui est urgent, c'est de trouver de l'eau, sans quoi les plus tristes conséquences sont à redouter ! »

Il suivit des yeux les girafes qui s'éloignaient lentement et continua ses recherches.

Ils découvrirent dans une vallée deux sources, mais il était aisé de voir qu'il y avait déjà longtemps qu'elles étaient tarries.

Ils rentrèrent dans la forêt et marchèrent toujours vers le nord-ouest.

La chaleur était accablante; la soif les dévorait, et Makolo se sentait épuisé. Il commençait à perdre tout espoir.

« Nous marchons depuis longtemps, dit-il, en s'arrêtant, et je doute que nous puissions retrouver le chemin ! »

Au moment où il venait de se laisser tomber sous un arbre, il se releva vivement.

« Une antilope, s'écria-t-il, en étendant la main vers un

Il s virent une troupe de girafes.

fourré sur sa gauche. Cet animal a l'habitude de boire chaque jour, il y a donc beaucoup de chance pour que nous rencontrions de l'eau. »

Cette observation leur rendit du courage, et ils se remirent à marcher avec une nouvelle ardeur.

Mais le temps s'écoula, l'espace s'allongeait derrière eux, et plus ils avançaient, plus la forêt paraissait desséchée.

« Il est inutile de chercher davantage dans cette direction, fit observer Makolo, ce serait nous condamner à périr infailliblement. »

Gervais hésita.

Il sembla calculer la distance qu'ils avaient parcourue depuis le matin.

« Nous avons fait beaucoup de tours et de détours, dit-il ; je suis persuadé que nous ne sommes pas si éloignés du camp que tu te l'imagines. Allons, Makolo, ajouta-t-il, je t'ai demandé de m'accompagner parce je sais que tu es courageux et que tu ne te laisses pas facilement abattre : encore un dernier effort.

— Tout ce que vous voudrez, répliqua le nègre ; mais mon avis serait de retourner sur nos pas.

— Tu vois cet arbre dont la tête dénudée s'élève au-dessus des autres, dit Gervais, nous irons jusque-là, et si nous n'apercevons rien qui soit de nature à nous donner de l'espoir, eh bien, je m'avouerai vaincu. Nous te laisserons libre de gagner seul le pays des Makololos, et nous rentrerons sur le territoire des Bamamgwatos. »

Pour toute réponse Makolo se mit à marcher.

Il était dans la destinée de Gervais de pénétrer plus avant dans l'intérieur de l'Afrique. Comme ils approchaient de

l'arbre en question, un certain nombre de petites perdrix passèrent devant eux, et ils en aperçurent une autre volée qui suivait une direction opposée.

« Vont-elles boire ou viennent-elles de boire ? » se demanda Gervais.

Il était dans une grande perplexité, quand une nouvelle bande de ces mêmes oiseaux vola au-dessus de leur tête en poussant leur cri doux et mélodieux, et il devint évident qu'elles se dirigeaient vers le même endroit que les premières.

Gervais et Makolo se laissèrent guider par elles.

Au bout d'une centaine de pas, Makolo s'arrêta, se baissa, et examina la terre.

« La trace d'un rhinocéros, dit-il, en indiquant une empreinte sur le sol; c'est un signe certain qu'il y a de l'eau pas loin. »

Dès lors, ils ne doutèrent plus du succès, et Gervais, qui sentait le poids de la responsabilité qu'il avait assumée en entraînant ses amis dans ces immenses solitudes, adressa à Dieu de ferventes actions de grâces.

Depuis quelques minutes, Makolo n'avancait que lentement penché sur la terre. De temps à autre, il prenait une pierre avec laquelle il frappait le sol, et ensuite écoutait le son.

Gervais, intrigué par cette façon de procéder, l'avait questionné, mais le nègre s'était contenté de lui recommander la patience.

Tout à coup, après avoir plusieurs fois renouvelé la même manœuvre, Makolo poussa un cri de joie.

« Makouri ! dit-il, makouri !

— Makouri, répéta Gervais, qu'est-ce que c'est que cela ?

— Une plante excellente à manger et qui donne à boire en quantité, » répondit Makolo.

Gervais eut la pensée qu'il était devenu fou, peut-être par suite de la fatigue et des privations qu'il avait endurées.

« Mon pauvre garçon, dit-il, avec un accent de pitié, comment peut-on voir une plante à un endroit où il n'y a pas seulement un brin d'herbe, et où la terre est nue et sèche comme un rocher ?

— Makolo sait ce qu'il dit, répondit le nègre, qui devina la pensée de son compagnon, attendez ! »

Il tira son couteau de sa poche et creusa la terre. A un pied de profondeur, il découvrit une plante herbacée, formant un cercle de près d'un mètre et remplie de tubercules dont quelques-uns étaient aussi gros que la tête d'un homme.

Il prit un de ces tubercules, s'empressa de mordre dedans. et en donna un autre à Gervais qui imita son exemple, et fut étonné de l'abondance de jus que contenait ce fruit.

Ils eurent de quoi se désaltérer à leur aise.

Ce n'est pas, en effet, une des particularités les moins remarquables de l'Afrique que ces plantes tuberculeuses, conformées de façon à fournir à la fois un aliment et un liquide pendant les longues sécheresses, qu'on rencontre au milieu des déserts les plus arides.

La connaissance de cette plante est indispensable à ceux qui fréquentent ces régions désolées et pour qui elle est un don du ciel.

Mais une nouvelle surprise attendait Makolo et Gervais.

Ils avaient repris leur course et sortaient d'un fourré quand le nègre poussa un autre cri :

« Kémé, kémé ! » dit-il.

Et il indiqua à Gervais une espèce de melons d'eau qui couvraient une certaine étendue de terrain.

Ce melon, dont la vue excita au plus haut degré l'étonnement de Gervais, est, sans contredit, le plus curieux de tous les produits du désert. L'éléphant s'en nourrit avec délices, de même que le rhinocéros. Toutes les antilopes le dévorent avec avidité; les lions, les hyènes, les chacals, les souris, tous les animaux enfin, semblent apprécier le bienfait de cette mâne qui satisfait les goûts les plus divers.

Makolo prit un de ces melons, le frappa d'un coup de hache, et mit la langue à l'ouverture pour s'assurer s'il n'était pas amer; et, après s'être convaincu de sa salubrité, il en fit un repas délicieux.

Gervais fit comme lui, et, en savourant ce fruit, il ne put s'empêcher de regretter l'absence de ses amis.

Ainsi rafraîchis et reposés, ils se remirent en route. Après avoir contourné un bois assez épais, ils s'aperçurent qu'ils étaient sur un endroit relativement élevé, et d'où, pour la première fois depuis le matin, ils dominaient à une certaine distance autour d'eux.

Ce n'était partout que forêt, mais ce n'était plus ce terrain plat et uni qui les avait si longtemps désespérés.

Du sommet d'un rocher, ils aperçurent au fond d'un ravin une mare qui contenait assez d'eau pour abreuver leurs bœufs durant plusieurs jours.

Leur persévérance était récompensée.

XII

COMBAT ENTRE UNE PANTHÈRE ET UN ANACONDA. — LES DEUX LIONS.

Ce ne fut pas sans difficulté que Gervais et Makolo regagnèrent le campement où ils avaient laissé leurs amis ; mais, en suivant la ligne droite, ils abrégèrent beaucoup la distance.

Le lendemain soir, tous arrivèrent à la fontaine du Salut, comme Trelivan appela la mare que ses compagnons avaient découverte.

Il y avait de nombreuses traces d'animaux aux alentours, et les chasseurs eurent la bonne fortune d'abattre un sanglier qui, avec des melons d'eau, composa leur souper.

Tout le monde était exténué de fatigue. Aussi, dès que les bœufs eurent mangé et qu'ils eurent été mis à l'abri, on alluma les feux pour la nuit, et chacun se roula dans sa couverture.

Gervais dormait depuis plusieurs heures quand il se réveilla en sentant une main se poser sur son épaule. L'obscurité ne lui permettait pas de voir distinctement, mais il reconnut la voix de Makolo.

« Levez-vous, disait celui-ci, et prenez votre fusil. »

Le marin savait que Makolo n'était pas homme à le déranger sans une raison sérieuse, aussi ne se fit-il pas répéter l'invitation.

Trelivan s'éveilla à ce moment; son ouïe était très-développée, et aux mouvements de ses compagnons, il comprit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire.

« Qu'est-ce qu'il y a, où allez-vous? demanda-t-il.

— Je ne sais encore, viens avec nous, » répondit Gervais.

En deux minutes, Trelivan fut debout.

La lune n'était pas encore levée; mais à peine eurent-ils fait une centaine de pas qu'en sortant de dessous les arbres ils entendirent un clapotement dans la direction de la mare, et presque aussitôt ils aperçurent deux objets sombres près du bord de l'eau.

Gervais dirigea de ce côté l'attention de Trelivan.

« Ce me paraît être tout simplement deux morceaux de rochers qui sont tombés dans la fontaine, fit observer ce dernier.

— Non, répondit Gervais, tu vois bien que cela bouge.

— Vous avez raison, je crois, en vérité, que ce sont des éléphants, » s'écria Trelivan!

Makolo raconta alors qu'au moment où il venait d'être relevé de garde, il avait reconnu la présence des pachydermes, et que c'était pour cela qu'il avait éveillé Gervais.

Ils avancèrent tout doucement et se glissèrent derrière des buissons.

Malheureusement, l'obscurité était si épaisse qu'on ne pouvait discerner qu'une masse noire.

Les éléphants étaient occupés à boire. Après s'être désaltérés, ils s'amüsèrent à s'asperger d'eau. Ils emplissaient

leurs trompes et lançaient en l'air un flot qui retombait en pluie, ou encore, ils s'envoyaient les uns aux autres de véritables douches.

Les chasseurs observèrent ainsi leurs mouvements pendant plusieurs minutes, jusqu'au moment où il leur sembla qu'ils se préparaient à partir.

« Les circonstances sont trop défavorables pour que nous ayons chance de les abattre, murmura Trelivan ; cependant, nous n'allons pas les laisser s'éloigner sans leur adresser un salut.

— Il serait plus sage de ne pas les effrayer inutilement, répliqua Gervais. Mais il nous faudrait pour cela une dose de raison dont je ne me sens pas capable. Visons celui qui est le plus près de notre côté, et tirons ensemble.

Deux détonations retentirent simultanément : on perçut clairement un bruit mat, comme celui d'une balle frappant sur un os ; mais les éléphants, se précipitant à travers la mare, disparurent en un clin d'œil.

Les chasseurs écoutèrent le son de leurs pas dans la forêt, et quand tout fut redevenu silencieux, ils regagnèrent lentement le campement.

Le restant de la nuit ne fut marqué par aucun incident.

Mais à la pointe du jour, au moment où Trelivan sortait du chariot où il avait dormi, un cri poussé par l'un des sauvages le fit bondir.

Il saisit un fusil et courut vers l'endroit où on lui signalait le danger.

En même temps arrivaient Gervais, Lange et Collinée.

La veille au soir, Gondolo, ayant remarqué que l'un des bœufs était malade, l'avait attaché à un piquet, sous un arbre,

à quelque distance des autres. Il avait raconté, aussi, qu'il avait vu dans le bois deux énormes léopards, et qu'il s'en était prudemment éloigné. Or, c'est vers ce bœuf que se portèrent tous les regards.

Les deux léopards l'avaient attaqué : l'un venait de sauter sur son dos, et l'autre se tenait sur une branche, prêt à s'élançer.

Le pauvre bœuf beuglait d'une façon effrayante, car son ennemi avait enfoncé ses griffes dans son dos et dans ses épaules.

Trelivan comprit que ce léopard cherchait à le mordre au gosier. Mais il ne lui en laissa pas le temps.

Posant le canon de son fusil sur le tronc d'un arbre renversé qui se trouvait près de lui, il visa et tira.

L'animal tomba, et son compagnon, effrayé, sauta à bas et bondit du côté du bois. Mais, prompt comme la pensée, Trelivan lui envoya sa seconde balle et si heureusement qu'il l'atteignit près du cœur et le fit rouler par terre.

C'était pour Trelivan une double victoire qui lui faisait grand honneur.

Ces deux léopards étaient superbes, et leur peau avait certainement une grande valeur.

C'était, pour les chasseurs, la journée aux aventures.

Le gros gibier paraissait être nombreux dans ces parages, et ils avaient résolu d'y séjourner quelque temps.

D'ailleurs, les provisions avaient besoin d'être renouvelées, et, comme à l'ordinaire, c'est à Gervais que ce soin incombait.

Pendant que lui et Trelivan s'étaient éloignés dans la direction du nord, Makolo avait triomphé de la prudence habituelle de Lange et l'avait emmené avec lui, à la recherche de tubercules.

Il avait vu deux énormes léopards.

Lange ne manquait pas de courage, mais, par un effet particulier de sa nature, il avait de la répugnance à affronter les animaux sauvages.

Après avoir parcouru près de deux milles, ils étaient arrivés à un endroit où le terrain avait été dévasté par un formidable ouragan. Les arbres étaient renversés ; leurs branches s'entremêlaient et offraient une barrière presque infranchissable. En outre, les fourrés étaient si épais, que le soleil y pénétrait à peine et qu'il y régnait une demi-obscurité.

« Je ne comprends pas pourquoi tu nous mènes par une pareille route, fit observer Lange à Makolo ; sans compter les bêtes fauves et les serpents, nous pourrions nous égarer, et d'ailleurs, ce n'est pas par ici que nous trouverons des tubercules.

— N'ayez pas peur, répliqua Makolo, en riant, je me suis muni d'un charme pour qu'il ne nous arrive pas de mal.

— Tu oses te moquer de moi encore ! s'écria Lange, avec colère. Je vais t'apprendre la différence qui sépare un négri-lon d'un homme blanc. »

Au lieu de répliquer, Makolo, qui marchait en avant, s'arrêta soudainement, et, d'un signe de la main, recommanda le silence à son compagnon.

Lange s'arrêta et demeura immobile, en voyant Makolo, la main sur la détente de son fusil, et prêt à faire feu, creuser du regard la profondeur du fourré.

Pendant près d'une minute, Makolo resta ainsi, le corps penché, et le cou tendu en avant.

Enfin, par un mouvement à peine perceptible, il se baissa, et, sans bruit, revint auprès de Lange.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda celui-ci à voix basse.

— Un gros serpent, répondit Makolo.

— Où ?

— Je vais vous le montrer ; venez.

— Il serait inutile de s'exposer à un danger sérieux, uniquement par curiosité, » fit observer Lange.

Makolo eut un sourire si malicieux que Lange se sentit blessé dans son amour-propre. Le rouge lui monta au front.

« Je n'ai pas la prétention d'être plus brave qu'un autre, dit-il, et j'avoue que la vue de tous ces animaux me cause une impression dont je ne suis pas maître. Mais tu peux marcher, et sois sûr que je ne tournerai pas le dos avant que tu m'en donnes l'exemple.

— Alors, pas de bruit, murmura Makolo, en l'invitant à le suivre.

Au bout d'une dizaine de pas, le nègre s'arrêta, et indiqua, à travers une petite ouverture ménagée au milieu des plantes, un arbre très-touffu.

« Regardez, dit-il, le voyez-vous ?

— Sur l'arbre ?

— Oui, le long des branches, mais presque caché par les feuilles. »

Lange regarda longtemps et attentivement. D'abord, il ne découvrit rien qui ne parût appartenir à l'arbre lui-même. Il y avait bien des places où les proportions symétriques laissaient à désirer, mais il attribua ces imperfections à de gros nœuds ou à des excroissances.

Mais soudain, il lui sembla apercevoir quelque chose qui remuait.

Il ne s'était pas trompé.

Un bouquet de feuilles s'agita, et puis lentement et graduel-

lement apparut la tête d'un serpent, avec des yeux de feu et une langue de flamme.

Lange éprouva un frisson d'horreur, mais demeura calme. Ce qu'il avait pris pour des excroissances de l'arbre étaient les replis du monstre.

Toujours avec le même mouvement mesuré, le serpent se dressa ; son attention paraissait être absorbée par la présence d'un ennemi placé au-dessous de lui.

Tout à coup son cou s'abaissa et se releva alternativement ; ses yeux eurent une expression de férocité, et sa langue fourchue alla et vint avec la rapidité de l'éclair. Puis, soudainement, il se fit un bruissement dans le feuillage, l'arbre fut ébranlé, et Lange et Makolo virent passer devant eux et tomber à terre quelque chose comme les anneaux d'un gros câble.

Alors retentit un cri sauvage, et il se livra une lutte acharnée dans les buissons et autour de l'arbre.

« Au nom du ciel, qu'est-ce qui se passe là ? dit Lange.

— Rien, répondit Makolo ; c'est seulement un combat entre une panthère et un anaconda.

— Sortons d'ici, s'écria Lange. Je n'ai nulle envie de me trouver dans la bagarre ; si la panthère sortait victorieuse, il pourrait lui prendre fantaisie d'achever sa colère sur nous.

— Non, répliqua Makolo. Le serpent est-très fort, et si la panthère échappe avec la vie, elle ne sera pas en état de livrer une autre bataille.

— Quel bruit ! » murmura Lange.

Les sifflements, les cris, les grognements, tantôt clairs et retentissants, et tantôt étouffés, se succédaient sans relâche.

Les buissons se brisaient, et les branches ne cessaient de craquer.

Cela dura plusieurs minutes, puis, graduellement, le bruit s'affaiblit et cessa.

Prêts à faire feu, Lange et Makolo attendirent que le silence se fût rétabli.

Lange demanda alors :

« La bataille est finie, qui penses-tu qui soit vainqueur ?

— Peut-être ni l'un ni l'autre, répondit Makolo. Dans tous les cas, ce serait le serpent, autrement nous aurions entendu la panthère s'éloigner. »

Ils avancèrent avec précaution, et, sur le lieu du combat, ils virent une scène faite pour glacer le sang dans les veines. Sur un espace de plus de vingt pieds de diamètre, les buissons, les plantes et les arbustes étaient foulés comme si l'on eût passé un rouleau dessus ; et presque au centre de l'arène gisait une panthère, tenant dans sa gueule la tête broyée de l'anaconda qui, de son côté, avait étouffé son ennemi dans ses replis.

Ainsi que l'avait prévu Makolo, les deux adversaires avaient succombé.

« Quels glorieux trophées nous allons emporter ! s'écria Lange, avec enthousiasme. Je ne donnerais pas ma journée pour dix mille francs !

— Et nous n'avons pas seulement déchargé nos fusils ! dit Makolo, avec malice.

— C'est que l'occasion ne s'en est pas présentée, riposta Lange, en feignant de ne pas comprendre l'allusion. Allons, ajouta-t-il, ton couteau, vite, et dépouillons la panthère de sa peau. Quant au serpent, il faudra que nous le portions

Un éléphant mort, répondit Makolo.

tel qu'il est. Collinée sera enchanté, et d'ailleurs, si nous ne fournissions pas la preuve de nos exploits, on ne nous croirait pas.

— Toute notre peine s'est bornée à ne pas tourner le dos et à rester spectateurs, » dit Makolo, avec un rire qui laissait voir ses dents blanches.

Lange lui envoya un regard furieux, mais, comme il sentait qu'après tout sa prouesse n'était pas telle qu'il pût en tirer beaucoup d'orgueil, il s'abstint de répliquer.

Pour regagner le campement, ils prirent un chemin différent de celui par lequel ils étaient venus. Ils marchaient silencieusement, lorsque Makolo s'arrêta soudainement, et indiqua à Lange une masse sombre qui était étendue en travers d'une clairière.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? dit Lange.

— Un éléphant mort, répondit le nègre, sans doute celui sur lequel Gervais et Trelihan ont tiré la nuit dernière. En se voyant mortellement atteint, il sera venu se cacher là pour mourir.

— Il a des défenses superbes, fit observer Lange ; nous reviendrons avec des haches pour les couper. »

Le retour de Lange et de Makolo au camp fit sensation, et ils reçurent les compliments et les félicitations de leurs amis, lorsqu'ils leur firent part de leur découverte et montrèrent les dépouilles qu'ils apportaient. Gondolo fut chargé d'aller, avec d'autres nègres, chercher les dents de l'éléphant.

Gervais et Trelihan étaient revenus depuis quelques instants seulement, et Lange s'étonna de les voir se préparer pour une nouvelle expédition.

« Qu'est-ce que vous avez donc ? demanda celui-ci à Treli-

van. Vous paraissez tout émus, et il y a dans le camp une agitation extraordinaire. Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Il y a qu'un de nos bœufs s'est échappé dans la matinée, et qu'en traversant une vallée à cinq milles d'ici, nous l'avons trouvé, Gervais et moi, à moitié dévoré par des lions.

— Des lions ! répéta Lange ; en êtes-vous sûrs ?

— Certainement ; Gondolo, qui était allé à la recherche du oœuf, en a aperçu un dans le bois.

— Et qu'est-ce que vous comptez faire ?

— Leur donner la chasse, répondit Trelivan.

Probablement ils reviendront, cette nuit, achever leur festin, et nous serons là pour les recevoir. C'est la première occasion que nous avons de nous rencontrer avec celui qu'on nomme le roi des forêts, et nous ne voulons pas la manquer.

— Je vous souhaite bonne chance, » dit Lange.

Le souper fut servi de bonne heure, et ensuite on chargea les fusils.

Au moment de partir, Gervais fit observer à Trelivan qu'il oubliait sa hachette.

« A quoi bon ? répliqua celui-ci. Il est vraisemblable que nous n'aurons pas à en faire usage. Ce n'est pas une arme qu'on emploie habituellement dans la chasse au lion.

— Mon cher ami, dit Gervais, rappelle-toi ceci, c'est qu'il est préférable de porter quatre-vingt-dix fois son couteau et sa hache alors même qu'on n'en a pas besoin que de se trouver neles pas avoir au moment où l'un ou l'autre vous serait utile. »

Le soleil baissait à l'horizon, lorsqu'ils se mirent en route, accompagnés de Makolo et de trois des hommes de leur escorte.

Arrivés à leur destination, c'est-à-dire près de l'endroit où gisait la carcasse du bœuf, ils formèrent un abatis de branches et de buissons derrière lequel ils se retranchèrent.

Lorsque les préparatifs furent terminés, il faisait nuit noire.

On assigna à chacun sa place, avec défense de la quitter sans ordre.

Les heures s'écoulaient lentement.

Gervais et Trelivan étaient plus impatients, plus émus qu'à leur habitude. Ce n'était pas qu'ils redoutassent le danger, mais la situation était nouvelle pour eux.

La nuit avançait et ils commençaient à désespérer, lorsque, tout à coup, un rugissement lointain se fit entendre.

C'était la première fois qu'un pareil son frappait leurs oreilles, et cependant, ils furent aussi sûrs que c'était la voix du lion que s'ils y eussent été habitués dès leur enfance.

Des écrivains ont refusé de reconnaître au lion cet air digne et majestueux qu'on s'est plu à lui prêter. Il est certain, pourtant, qu'en le voyant marcher libre et sans crainte sur son sol natal, on ne peut s'empêcher d'être frappé de son aspect noble et imposant.

La nature l'a admirablement formé pour ses habitudes et son genre de vie. Quoique dépassant rarement un mètre vingt-cinq centimètres de hauteur, il vient facilement à bout de la girafe, dont la tête domine les arbres de la forêt et dont la peau est particulièrement épaisse.

Généralement, il fréquente les parages où abondent les buffles, et, tant qu'il est en possession de sa force et de ses dents, il ne craint pas de s'attaquer à ces animaux, toujours si puissants et si redoutables. Cependant, le buffle est peut-

être son plus terrible adversaire. Un lion édenté ou déjà affaibli par l'âge se gardera bien de le provoquer.

Il arriva même, un jour, à Gervais et à Trelivan de voir une femelle dont le petit avait été dévoré se précipiter avec une telle fureur contre le meurtrier, que celui-ci, sans songer à résister, cherchait son salut dans la fuite. Mais ce fut en vain : le buffle lui creva le ventre avec ses cornes.

Le lion est répandu dans l'intérieur de l'Afrique ; mais il est rare de trouver plus de trois ou même deux familles, habitant le même district, ou venant boire à la même fontaine.

Le mâle, comme on sait, est orné d'une longue crinière qui, quelquefois, descend jusqu'à terre, et est tantôt brune et tantôt d'un jaune doré. C'est ce qui a fait dire aux naturels qu'il y a deux variétés de lions. Mais c'est une erreur. La couleur de la crinière dépend généralement de l'âge du lion ; quand il commence à vieillir, mais alors qu'il conserve encore sa vigueur, elle prend une teinte de poivre mêlé de sel.

C'est surtout lorsque les ombres du soir commencent à s'étendre sur les bois que les lions font entendre leurs concerts. C'est d'abord une sorte de gémissement bas, profond, qu'ils répètent cinq ou six fois de suite et qui finit par des soupirs à peine distincts. Puis retentissent des rugissements qui vont croissant et bientôt semblent s'éloigner, comme les grondements du tonnerre.

Il arrive souvent que deux troupes se répondent au milieu du silence de la nuit, et luttent à qui surpassera l'autre.

Une lutte analogue ne manque jamais de se livrer lorsque deux ou plusieurs lions se rencontrent à la même source.

Le buffle lui creva le ventre avec ses cornes.

Un pareil spectacle est toujours, pour le chasseur, rempli des plus vives émotions.

Ajoutons que le lion est nocturne dans ses habitudes. Durant le jour, il reste couché sous un arbre ou dans un buisson, d'où il sort, à la tombée de la nuit, pour commencer ses déprédations.

Dans l'obscurité, ses yeux brillent comme deux balles de feu. En règle générale, la lionne est plus active et plus féroce que le mâle, et jamais l'un et l'autre ne sont tant à craindre que quand ils ont des petits.

Telles étaient à peu près les réflexions qu'échangeaient Gervais et Trelivan lorsque, tout à coup, ils entendirent un craquement de bois secs, et bientôt ils aperçurent deux formes sombres sortant d'un buisson et se dirigeant vers la carcasse du bœuf.

Les nuages qui voilaient les étoiles s'entr'ouvrirent, et ils reconnurent que c'étaient un lion et une lionne de la plus forte taille.

Arrivé près du bœuf, le mâle ouvrit la gueule et entonna une sérénade qui se termina par des rugissements tellement formidables que la terre tremblait.

Les sauvages, effrayés, abandonnèrent leur poste, et se hâtèrent de grimper dans des arbres.

Trois fois il recommença ses rugissements, préludant par des notes basses et finissant par des sons cadencés.

Quant à la lionne, elle s'était, sans plus de cérémonie, mise à dévorer la carcasse.

« Nous ne pouvons trouver une meilleure chance, qu'en pensez-vous ? » demanda Trelivan à Gervais.

Celui-ci consulta Makolo, qui fut du même avis.

« Je me charge du lion, dit Gervais ; à vous deux, tâchez de ne pas manquer la lionne. »

Gervais tenait, pour ainsi dire, le lion au bout de son fusil, et c'est ce qui lui donnait tant d'assurance. Il avait, d'ailleurs, une longue habitude du tir, et, même dans l'obscurité, sa sûreté d'œil et de main était remarquable.

A ce propos, nous ferons observer que la difficulté, la nuit, n'est pas de discerner l'objet que l'on vise, mais de bien suivre la ligne du canon. Ceux donc qu'entraînerait le désir des grandes chasses feraient bien de s'exercer, de bonne heure, en prenant pour point de mire, par exemple, un morceau de bois qu'on aurait enveloppé de la peau d'un animal.

Trelihan commençait à se sentir nerveux, agité.

« Ma vue se fatigue, murmura-t-il, et si nous ne nous dépêchons pas, je tirerai au hasard. »

Gervais donna le signal, et les trois coups partirent ensemble.

Quand la fumée se fut dissipée, la lionne avait disparu ; mais le lion était toujours debout, la tête droite, la crinière hérissée, avec des yeux qui ressemblaient à deux balles de feu.

Il avait l'air de chercher l'explication de cette attaque.

Mais au moment où il battait l'air avec sa queue, et poussait un rugissement de défi, trois nouvelles détonations retentirent.

« Cela lui fait quatre balles dans le corps, dit Gervais ; nous avons eu bien tort d'abîmer ainsi inutilement sa peau. »

Mais ce fut vainement qu'ils regardèrent après le lion, ils n'en aperçurent pas trace.

« Où est-il, qu'est-il devenu ? s'écria Trelihan.

— Il faut vraiment qu'il soit ensorcelé, s'il n'est le diable en

personne, fit observer Gervais. J'aurais juré que, la première fois, je l'avais atteint en pleine poitrine. »

Makolo se baissa et posa l'oreille contre le sol.

« Je l'entends, dit-il ; il est là dans les buissons. Il a reconnu notre supériorité, et son intention est certainement de s'esquiver.

— Cela m'étonnerait qu'il en ait la force, fit observer Trelivan. Toutefois, comme il pourrait s'élancer sur nous à l'improviste, soyons prudents. »

Makolo appliqua, de nouveau, son oreille contre terre, mais il n'entendit plus rien.

« En nous voyant si près d'eux, ils ne resteraient pas ainsi silencieux, dit Gervais ; donc, ou ils sont morts ou ils ont décampé. »

Ils coupèrent des branches de sapin, s'en servirent comme de torches, et s'avancèrent vers le fourré.

Ils y découvrirent le lion, qui n'était plus qu'un cadavre.

Ce ne fut pas tout : à cent pas de là, sous un arbre, Gervais trouva la lionne qui se débattait dans les convulsions de l'agonie.

Un dernier coup termina ses souffrances.

« Allons, dit Trelivan, la nuit a été bonne. »

XIII

HISTOIRE DE MAKOLŌ. — TRAHISON DES MATEBÉLÉS. SAUVAGES DE BORNÉO.

Après un séjour de deux semaines dans le voisinage de la fontaine du Salut, où ils avaient fait une ample récolte de peaux de divers animaux, les chasseurs continuèrent leur route toujours dans la direction du nord-ouest.

Ils longèrent un fleuve qui va se jeter dans le Zambèse, et qui serpentait avec lenteur au milieu de prairies délicieuses. Les arbres, couverts d'un feuillage épais et d'un vert plein de fraîcheur, étaient réunis par massifs, et leurs dispositions étaient tellement gracieuses, que l'art n'aurait rien trouvé à y ajouter.

L'herbe, qui avait été rasée par le feu, commençait à repaître, et formait un tapis de gazon tellement fin, qu'on se serait cru dans un parc soigneusement entretenu.

Un jour, au moment où, après une marche fatigante, ils prenaient leurs dispositions pour camper, Treliwan aperçut des sauvages qui paraissaient tellement occupés qu'ils ne s'étaient pas aperçus de leur approche.

« Qu'est-ce qu'ils font là ? dit-il, en les signalant à Gervais.

Ils longèrent un fleuve qui va se jeter dans le Zambèse.

— Allons voir, » répliqua celui-ci.

Ils se dirigèrent vers l'endroit où étaient les sauvages.

Mais ceux-ci, un homme, trois femmes et plusieurs enfants, se hâtèrent de fuir.

Il était évident que la vue de ces êtres, qui leur étaient inconnus, leur causait une très-grande frayeur, surtout aux femmes.

Makolo, laissant ses compagnons en arrière, s'avança seul, et ce ne fut qu'après de longues hésitations et après avoir obtenu l'assurance que les blancs ne voulaient leur faire aucun mal et qu'ils ne venaient pas pour voler les enfants, que le sauvage se décida à revenir. Les femmes, plus craintives, restèrent cachées dans les bois.

« Pourquoi avait-il si grand'peur ? demanda Gervais à Makolo.

— Il n'avait jamais vu d'homme blanc, répondit ce dernier, et était persuadé que, comme les Matebélés, nous chassions les femmes et les enfants pour les emmener en esclavage. Il paraît que les Matebélés ont fait récemment une incursion dans cette contrée et qu'ils n'ont laissé après eux que la ruine et le désespoir.

— Ce sont donc de véritables monstres que ces Matebélés ? fit observer Trellivan. Toutes les fois qu'on parle d'eux, c'est avec terreur.

— Je vous ai dit qu'ils sont les tyrans et les dévastateurs de l'Afrique centrale, répliqua Makolo. Ne faut-il pas que ma haine pour eux soit bien profonde, pour que le désir de pouvoir la mieux satisfaire un jour m'ait déterminé à vous accompagner dans leur pays ?

— Tu ne nous as jamais raconté par suite de quelle circons-

tance tu as quitté tes forêts pour te trouver, un soir, à bord de l'*Aventure*, au moment où on levait l'ancre, fit observer Gervais. »

Le front de Makolo se plissa et son visage prit une expression de menace.

« Ce serait long, dit-il; mais, si vous y tenez, je vous ferai tantôt, après souper, lorsque nous serons au bivouac, le récit de ma vie passée. »

Gervais et Treliyan firent un signe d'assentiment.

Durant cette conversation, le sauvage avait observé les blancs avec une attention extrême, et en entendant parler Makolo, dont il comprenait à peu près le langage, il s'était rassuré au point qu'il était allé chercher ses femmes et ses enfants et qu'il les avait ramenés avec lui.

Gervais leur distribua quelques perles, leur donna un morceau de zèbre bouilli et cela suffit pour dissiper leurs dernières appréhensions.

« Demande-leur donc à quoi ils s'occupaient tout à l'heure sur la lisière du bois, » dit Treliyan à Makolo.

Celui-ci questionna le nègre et répondit :

« Ils brûlaient des roseaux et des tiges de tsitla pour en extraire du sel. »

La curiosité de Gervais et de Treliyan fut aussitôt éveillée et ils voulurent se rendre compte des procédés de cette opération.

Le sauvage, à qui Makolo fit part de leur désir, s'y prêta de la meilleure grâce.

Il raconta que les roseaux et les tiges de tsitla, qui étaient en grande quantité, avaient été coupés dans un marais saumâtre. Pour avoir le sel qu'ils contenaient, il se servait d'un

entonnoir fait avec des branches d'arbres, et qui était garni à l'intérieur d'une torsade d'herbes. Cet entonnoir ressemblait assez au toit d'une ruche que l'on aurait retournée.

Lorsque les roseaux et les tiges étaient consumés, il mettait les cendres dans unealebasse remplie d'eau, qu'il versait ensuite dans l'entonnoir, où elle se filtrait au moyen de l'herbe qu'elle y rencontrait. Cette eau, après évaporation complète, déposait une quantité de sel suffisante pour être employée comme assaisonnement.

« C'est ingénieux, fit observer Trelivan. Cela nous prouve encore une fois que la nécessité est mère des inventions.

— Vous ne restez pas ici habituellement ? demanda Gervais ; il doit y avoir un village dans les environs ?

— Notre village, répondit le sauvage, a été détruit par les Matebélés ; beaucoup ont été massacrés et depuis nous errons dans la forêt.

— Mais comment vivez-vous ? Comment vous procurez-vous votre nourriture ? »

Le sauvage montra un arc de deux mètres de long et des flèches à pointes de fer d'environ soixante-quinze centimètres.

« C'est avec cela que je vais à la chasse, dit-il. Mais quand je crains de perdre mes flèches, de ne pas les retrouver, j'en ai d'autres en bois, soigneusement barbelées, dont je fais usage. »

Le sauvage et sa famille accompagnèrent les blancs au camp, et tous ne tardèrent pas à devenir les meilleurs amis.

Le soir, lorsque les feux furent allumés, Trelivan rappela à Makolo sa promesse, et celui-ci, sans se faire prier, commença ainsi :

« Je suis né près des chutes de Gonié, sur le Zambèse. Mon père était chef des Makololos : c'était un homme de grande taille, aux membres nerveux et d'une couleur non pas

C'était un homme de grande taille.

noire, mais café au lait. Plein de réserve et de dignité dans ses manières, il mettait toujours la plus grande franchise dans ses rapports avec ses voisins. Au lieu de suivre l'exem-

ple des autres chefs qui déclaraient la guerre sans en affronter les périls, il conduisait toujours lui-même son armée au combat, et, lorsqu'il arrivait en présence de l'ennemi, il brandissait sa hache d'armes en disant à ses guerriers : « Elle est coupante, et quiconque tenterait de fuir en sentirait le tranchant. »

« On savait qu'il aurait frappé sans merci l'homme assez lâche pour désertre le champ de bataille, et il était si rapide à la course que le poltron n'avait pas d'espoir de lui échapper par la fuite. Ainsi, je me souviens encore qu'un jour quelques-uns des Makololos s'étant cachés pendant le combat, il leur permit de rentrer dans leurs foyers ; mais, à son retour, il les fit comparaître devant lui : « Vous avez mieux aimé mourir ici que de vous faire tuer en combattant l'ennemi, leur dit-il, vous serez servis selon votre désir. »

« Et ces paroles furent le signal de leur exécution. »

— C'était un fameux tyran que ton père, fit observer Lange.

— Et l'on ne devait jamais se trouver très-en sûreté avec lui, ajouta Collinée.

— Mon père, le grand Mokari, était aussi juste qu'il était brave, répliqua Makolo en relevant la tête avec orgueil. J'étais trop jeune encore, ajouta-t-il, pour qu'il m'initiât à ses projets ; mais je savais déjà qu'il avait formé de grands desseins, et que, s'il n'avait été lâchement assassiné, il aurait changé les conditions d'existence des Makololos et peut-être transformé la situation si malheureuse où se trouve encore l'Afrique centrale. Ces projets, continua Makolo d'une voix ferme qui attira tous les regards sur lui, je les reprendrai quand je serai roi des Makololos, et peut-être serai-je assez

heureux pour les mener jusqu'à leur accomplissement. »

Les compagnons de Makolo l'avaient toujours considéré comme un nègre fidèle et dévoué, mais ils ne s'étaient jamais imaginé qu'il fût doué d'une si haute intelligence et que de si vastes ambitions pussent germer dans son cerveau.

« Et ces plans, peut-on savoir quels ils sont ? demanda Lange.

— Le moment n'est pas venu de les faire connaître, répondit Makolo. Mais le jour est proche, ajouta-t-il, où je mettrai à exécution les idées qui, depuis de longues années, sont nées de mes réflexions et de mes observations. J'ai profité de mes malheurs, et j'ai rapporté de mes voyages forcés en Asie et en Europe une expérience qui fera des Makololos le plus grand des peuples de l'Afrique. »

— Et ta mère ? dit Trellivan, tu n'en as conservé aucun souvenir ?

— Ma pauvre mère ! murmura Makolo, dont les yeux se mouillèrent de larmes. C'était la femme favorite de mon père ; elle était douce, bonne et tout le monde l'aimait dans la tribu. Aussi avait-elle des esclaves dont le devoir était d'obéir à ses moindres caprices, et sa case était remplie de karosses et de bijoux. Il ne se passe pas de jour que son image ne m'apparaisse, et c'est elle qui, dans mes songes, me montre le but que je dois atteindre, et me répète toujours : « Marche, marche, et venge ton père, ta mère et tous les « tiens assassinés ! »

— Comment, dit Trellivan, ta famille entière a péri ?

— Écoutez, répondit Makolo. Les Matebélés avaient été vaincus par les Makololos. Leur haine était grande, mais ils dissimulaient parce qu'ils étaient impuissants à la satisfaire.

Un jour vint où les Matebélés furent attaqués par les tribus réunies des Batokas, des Barotsés et des Bashoubias. Les Matebélés sont traîtres, cruels et ont pour ennemis tous les peuples de l'Afrique. Se voyant vaincus, sur le point de perdre leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux, ils appelèrent les Makololos à leur secours. »

« Mon père était généreux, continua Makolo, après une pause, et il ne put assister sans frémir aux massacres et aux dévastations qui se commettaient dans le pays des Matebélés. A la tête de son armée, il battit successivement les Barotsés et les Batokas, et leur enleva une partie de leur bétail. Quant aux Bashoubias, ils n'attendirent pas son approche et s'enfuirent. »

« Les Matebélés étaient délivrés. Ils manifestèrent une joie si vive que le grand Mokari crut à leurs promesses d'éternelle amitié. Avec un certain nombre de ses soldats, il se rendit chez eux pour sceller le traité de paix. Ils vivaient alors dans les grandes îles du Zambèse, où ils étaient protégés par une position exceptionnelle. Mon père monta, sans défiance, sur leurs canots, et il fut accueilli par de si chaudes démonstrations de joie qu'il céda aux prières des Matebélés, et envoya quelques-uns de ses guerriers chercher ses femmes et ses enfants. »

« Mais les Matebélés méditaient la trahison. Leurs ennemis étaient vaincus, et ils s'étaient dit que, s'ils pouvaient se débarrasser de Mokari et des principaux chefs des Mokololos, ils resteraient seuls maîtres du pays. »

« Une nuit que mon père et ses guerriers dormaient, ils se précipitèrent sur eux et les massacrèrent. Quant à moi, je fus saisi, on me lia les bras derrière le dos, et l'on me conduisit,

avec beaucoup d'autres, vers l'est, où l'on nous vendit à des marchands d'esclaves. »

— Et ta mère ? demanda Trelivan.

— J'ignore si elle fut tuée. Depuis ce moment, je n'en ai jamais eu de nouvelles, répondit Makolo. Je ne raconterai pas, continua-t-il, les souffrances que nous eûmes à endurer pendant la route, sur laquelle plusieurs tombèrent pour ne plus se relever, non plus que les horreurs de notre traversée en mer, sur un navire où nous étions entassés les uns sur les autres. A Bornéo, je fus acheté par un planteur chez lequel je travaillai plusieurs années. A mesure que je grandissais, le désir de revoir mon pays, et la soif amère de la vengeance se développaient en moi. Ces sentiments, joints aux mauvais traitements que nous infligeait un maître barbare, me décidèrent à fuir avec quelques-uns de mes compagnons d'infortune. Nous nous réfugiâmes dans les bois où nous vécûmes longtemps poursuivis et traqués comme des bêtes fauves. »

Makolo s'arrêta et garda un morne silence.

« Et comment es-tu sorti de Bornéo, comment es-tu arrivé en France ? » demanda Lange.

Makolo se leva, s'approcha de Trelivan, prit sa main et la baisa.

« Celui à qui je dois la vie et mon salut, dit-il, le voici. Qu'il raconte comment il rendit la liberté à Makolo et voulut bien le garder auprès de lui. »

Tous les regards se dirigèrent vers Trelivan, qui ne crut pas devoir refuser de satisfaire la curiosité générale.

« C'est une aventure assez étrange, dit-il. Gervais a connu ce pauvre Beaumont, qui a fait un voyage avec lui dans les

Jamais je n'avais vu une végétation aussi luxuriante...

Indes occidentales. Il était un de mes camarades de collège ; nous nous étions embarqués sur le même navire qui avait fait escale à Bornéo. C'était le garçon le plus calme et le meilleur tireur que j'aie connu. Aussi aimait-il passionnément la chasse, qui devait être pour lui la cause d'une fin si triste et si prématurée : il fut tué par un sanglier qu'il avait frappé de deux balles et qui trouva encore la force de le charger une deuxième fois. »

« Nous nous étions liés, Beaumont et moi, d'une sincère amitié, et, pendant notre séjour à Bornéo, nous étions constamment à chasser ensemble dans les bois. »

« Je me souviens qu'il faisait un temps extrêmement chaud, et tout était devenu si sec qu'on ne pouvait marcher sans que le bruit des pas n'avertît de loin le gibier. Ensuite, l'air était tellement accablant que nous comptions voir arriver la mousson d'un jour à l'autre. Beaumont était même d'avis d'interrompre nos parties de chasse. Mais je lui fis observer qu'il n'y avait pas un nuage dans le ciel, et que, par conséquent, nous avions au moins vingt-quatre heures de beau temps devant nous. »

« Nous partîmes donc avec l'intention d'aller camper, le soir, près d'une mare d'eau, dont le voisinage, assurait-on, était fréquenté par un tigre. »

« Nous étions arrivés dans une belle clairière, au centre de laquelle, sur une éminence, s'élevait un magnifique bananier, tandis que tout autour étaient disséminés des bouquets d'arbres qui donnaient à ce lieu l'apparence d'un véritable parc. »

« Non loin était un marais desséché que couvraient une multitude de plantes variées. Jamais je n'avais vu une végétation aussi luxuriante. »

« Tandis que nous admirions la beauté de ce tableau, le ciel s'était subitement obscurci, et bientôt nous entendîmes le tonnerre rouler dans le lointain. De larges gouttes de pluie commencèrent à tomber, et tout annonça un violent orage. »

« J'ordonnai aux naturels qui nous accompagnaient de dresser vite une petite tente, afin de tenir à sec nos fusils et nos munitions, et, en attendant, nous nous réfugiâmes sous le bananier où quelques-uns de nos hommes étaient en train de ramasser du bois. »

« Beaumont était couché près du tronc de l'arbre, lorsqu'il nous sembla entendre du bruit au-dessus de nos têtes, à une dizaine de pieds de terre, juste à l'endroit où commençaient les branches. »

« Nous saisismes nos fusils, mais nous ne pûmes rien voir, parce que les branches et le tronc étaient couverts d'une quantité de plantes parasites. »

« Attention, Trellivan ! cria Beaumont ; il y a, bien sûr, quelque animal dans cet arbre, probablement un léopard qui nous guette. »

« Nous fîmes le tour du bananier, en regardant partout attentivement, mais tout était redevenu calme, et il fut impossible de rien apercevoir.

« Je montai sur une des branches auxquelles avait donné naissance le bananier et qui formaient, à leur tour, autant d'arbres distincts, mais ce fut toujours sans résultat. »

« L'idée vint à Beaumont de se hisser sur les épaules de l'un des naturels, tandis que les autres, avec leurs mains, l'aideraient à se bien tenir debout. Il s'approcha ainsi du tronc du bananier, armé de son fusil et prêt à faire feu.

Mais il ne fut pas plus heureux que moi. Alors, faisant signe aux naturels de lui passer des pierres, il les lança dans la partie la plus épaisse du feuillage, et aussitôt on entendit distinctement un grognement. »

« Il nous sembla entrevoir une masse de poils et voir briller deux prunelles. »

« Beaumont épaula son fusil et visa ; mais il hésita :

— Qu'est-ce qui t'arrête ? demandai-je.

— Je crois que c'est un ours, répondit Beaumont, et je crains de ne pas le tuer du coup.

— Un ours, répliquai-je, c'est possible. Il y en a dans le pays, et ces messieurs aiment assez à grimper dans les arbres pour y chercher du miel, mais je serais plutôt disposé à croire que c'est un singe.

— Dans tous les cas, dit Beaumont, le danger n'est pas si terrible, et nous allons savoir à quoi nous en tenir.

« Il grimpa à la fourche du bananier, et, aussitôt qu'il se fut solidement placé, il leva son fusil. Mais, cédant à une nouvelle hésitation, il se contenta d'enfoncer le bout du canon dans le feuillage. Quel ne fut pas son étonnement d'apercevoir la partie supérieure d'une figure humaine et deux yeux qui demeuraient fixés sur lui avec effroi !

« Il s'arma de son couteau, par précaution, et de l'autre main attira à lui un être qui, avec ses larges pattes, s'accrocha à son corps, menaçant de le mordre et de le déchirer. Il était difficile, à première vue, de dire « si c'était un chimpanzé ou un orang-outang. »

« Mais ce n'était pas tout ; derrière cet être étrange, il y en avait un autre, de même espèce, mais beaucoup plus petit. Nous eûmes du mal à nous en emparer, et enfin, nous fû-

mes bien forcés de nous avouer que c'étaient des créatures humaines. L'une, une femme, était vieille et ridée, l'autre n'était encore qu'un enfant. Pour tout vêtement, ils avaient un morceau de coton autour des reins. »

« La femme avait une peur atroce, et des larmes coulèrent le long de ses joues, lorsqu'on l'attacha par le pied à l'une des racines de l'arbre. Quant à l'enfant, il se serra contre sa mère, en pleurant et en criant. Je crus d'abord voir des êtres hybrides, car ils étaient tout à fait étranges. Le nez était plat, et leur bouche d'une capacité démesurée était garnie de longues dents jaunes. Les bras étaient longs et grêles. Ils appartenaient à l'une de ces tribus dont a longtemps nié l'existence et qu'on ne rencontre plus guère que dans les vastes forêts de l'Inde au sud des monts Neilgherri. Comment se trouvaient-ils dans l'île de Bornéo, c'est ce qu'il me serait impossible d'expliquer. »

« La pluie tomba abondamment une partie de l'après-midi, mais vers le soir le ciel s'éclaircit de nouveau, et nous plantâmes notre tente. Les naturels construisirent pour eux une hutte de feuillages, et allumèrent un grand feu autour duquel tout le monde se réunit. »

« Pendant qu'on préparait le repas, Beaumont donna aux sauvages quelques patates qu'ils mangèrent avec avidité, tout en surveillant attentivement chacun de nos mouvements. »

« Nous leur jetâmes aussi des morceaux de viande, et la mère et l'enfant témoignèrent leur satisfaction en frappant leurs mains l'une contre l'autre. Enfin, ils parurent plus confiants, et alors on détacha la vieille femme. Aussitôt qu'elle fut en liberté, elle se secoua comme un chien sortant de l'eau, et puis s'élança dans le bois, avant qu'on pût soupçonner son

intention. Mais, en voyant que son enfant ne pouvait la suivre, elle revint se coucher à côté de lui. »

« Tout à coup, au milieu des ombres du soir, l'un de nos guides se leva précipitamment, et cria : « Là ! là ! là ! »

« Je sortis mon fusil et regardai dans la direction qu'il nous indiquait, mais je ne pus rien voir. »

« Je suis sûr que les compagnons de ces singes sont tout près, dit Beaumont. J'ai distinctement entendu la voix d'un écureuil, et tu sais que cet animal est toujours muet après le coucher du soleil. Et puis, j'ai remarqué l'éclair qui a brillé dans les yeux de cette guenon. »

« Beaumont avait raison, car, à peine avait-il cessé de parler, que cinq ou six flèches tombèrent autour de notre feu, heureusement sans toucher personne. J'en pris une, et, la montrant à la vieille, je dis à l'un de nos hommes de la conduire vers cette partie du bois d'où paraissaient être parties les flèches. Beaumont et moi marchâmes derrière, pour les protéger en cas de besoin. »

« Lorsque nous fûmes sortis du cercle de la lumière, elle fit entendre un roucoulement, semblable à celui du pigeon, et auquel on répondit de deux côtés différents. Elle répéta le même son, et des ombres vinrent aussitôt la rejoindre. »

« Après une consultation assez longue entre elle et ses amis, ceux-ci se décidèrent à l'accompagner à notre campement. Ils étaient au nombre de six : trois hommes, deux femmes et un enfant. Les hommes n'avaient guère plus de quatre pieds et demi, et les femmes étaient plus petites encore ; elles avaient toutes leurs cheveux liés derrière la tête et étendus en queue de paon. Ils s'entretenaient avec la vieille femme dans un langage que personne de nous ne comprit ;

puis, témoignant beaucoup d'assurance, ils se couchèrent près du feu et dormirent, ou plutôt feignirent de dormir, car de temps en temps ils ouvraient les yeux pour regarder autour d'eux d'un air soupçonneux. »

« Le lendemain, je leur montrai la peau d'un ours que nous avions tué quelques jours auparavant, et, pour prouver que cet animal leur était connu, ils imitèrent son grognement. »

Gervais, à cet endroit, interrompit Trelivan.

« Tout cela peut être intéressant, dit-il, mais je ne vois pas quel rapport il existe entre ces sauvages et l'histoire de Makolo. »

— Il est regrettable que vous n'ayez pas eu un peu plus de patience, répliqua Trelivan ; car j'arrive justement au bout de mon récit.

— Alors, dépêche-toi, dit Gervais. La nuit est déjà avancée et j'ai sommeil.

— Nous nous disposions à partir, et ces sauvages manifestaient l'intention de nous suivre, sans doute dans l'espoir que nous leur donnerions une part de notre butin, lorsqu'une certaine inquiétude se trahit dans leurs regards et dans leurs manières, reprit Trelivan. Plusieurs fois je remarquai que leurs yeux se levaient vers le bananier, et je devinai qu'il y avait là un mystère. Je fis part de ma supposition à Beaumont qui, sans hésitation, monta dans l'arbre. »

« Au bout de quelques instants, il reparut en poussant devant lui un nègre qui sauta à terre. Ce nègre, c'était Makolo. »

Tout le monde se tourna vers celui-ci.

« Oui, dit-il, pour répondre aux questions qu'on s'ap-

prêtait à lui adresser, c'était moi. Ne pouvant supporter les cruautés auxquelles j'étais en butte de la part de mon maître, je m'étais enfuis, et, pendant des années, je partageai la vie misérable des sauvages dont M. Trelivan vous a fait la description. J'étais resté caché dans le bananier dans la crainte qu'on ne me livrât à mes ennemis. Mais, au lieu de cela, M. Trelivan eut pitié de moi, il me traita avec bonté, me facilita les moyens de passer sur son navire, et depuis cette époque je ne l'ai pas quitté. »

XIV

UN TROUPEAU DE BUFFLES. — LES MATEBÉLÉS.

Le lendemain, Gervais, Trelivan et Makolo se dirigèrent vers le bois où, la veille, ils avaient aperçu des traces de buffles.

Quelques-uns de leurs guides les accompagnaient.

Après avoir suivi les empreintes, l'espace de quelques milles, Makolo, qui marchait en avant, dans le lit desséché d'un torrent, fit signe de ne pas faire de bruit. Alors, tous avancèrent doucement, s'arrêtant de temps en temps pour écouter, et, en se traînant sur les mains et sur les genoux, ils gagnèrent le sommet d'une colline d'où ils virent un troupeau de buffles qui paissaient tranquillement au milieu d'une vaste clairière.

Après s'être assurés que le vent soufflait bien de leur côté et que conséquemment ils n'étaient pas exposés à être découverts par l'odorat si subtile de ces animaux, Gervais se leva et se plaça derrière un tronc d'arbre.

Lorsqu'il eut bien examiné le terrain, il désigna à Trelivan un superbe buffle qui, entouré de femelles, broutait les jeunes pousses des arbustes, à une centaine de pas environ. « Tâche de ne pas le manquer, dit-il, mais ne tire pas avant

que j'en aie donné le signal. Je vais prendre pour moi ce patriarche, aux immenses épaules, que vous voyez là-bas, qui frappe la terre avec son sabot, et qui s'impatiente de ce que ses sujets restent trop longtemps exposés aux rayons brûlants du soleil.

— C'est, si je ne me trompe, le chef du troupeau, fit observer Trellivan.

— Oui, répliqua Gervais, et c'est pour cela qu'il va, vient, regarde de tous côtés, aspire l'air, et, en un mot, veille au salut des autres. »

Le marin descendit le versant opposé de la colline, en se dissimulant dans les ravins, et réussit à atteindre un bouquet d'arbres. Mais là, il faillit être découvert ; deux jeunes buffles passèrent près de lui en bondissant, et, la queue droite, se précipitèrent au milieu des autres qui, surpris, regardèrent avec inquiétude dans sa direction.

Gervais demeura immobile, l'œil toujours fixé sur le patriarche. Aussitôt qu'ils furent revenus de leur alarme, il continua à avancer doucement, en profitant des moindres accidents de terrain et approcha à environ cent vingt pas, derrière un buisson.

Alors, selon le signal convenu, il siffla et aussitôt il y eut une double détonation bientôt suivie d'une autre.

Le premier coup avait éveillé l'attention du buffle, qui s'était avancé comme pour reconnaître l'ennemi, l'œil enflammé et agitant la queue.

Il présenta ainsi ses larges épaules à Gervais qui lui envoya une balle conique. L'animal tomba sur ses genoux, en poussant un mugissement ; mais, rendu furieux par la douleur, il se releva, et, apercevant son ennemi, il se précipita

sur lui, les narines dilatées, la gueule couverte de sang et d'écume.

Gervais ne l'évita qu'en se jetant précipitamment de côté.

A ce moment, Makolo, qui avait suivi cette scène, prévoyant que Gervais n'aurait pas le temps de recharger son fusil, s'était engagé dans le ravin pour venir à son aide. Le buffle le vit et tourna sur lui sa colère.

D'un coup d'œil, Makolo comprit le danger de sa situation. D'un bond il sauta sur un talus et s'accrocha à une branche d'arbre qui se trouvait à sa proximité. Il se tint ainsi suspendu, tandis que le buffle, au-dessous de lui, s'abandonnait à toute la violence d'une rage impuissante.

Gervais, durant ce temps, avait vite fait un demi-tour, et s'était retrouvé en face du buffle. A six pas, il l'arrêta en lui tirant dans le front une balle qui lui fit mordre la poussière.

Makolo s'empressa alors de descendre, et, guidés par les détonations, ils rejoignirent Trelivan, qu'ils trouvèrent en contemplation devant un buffle qu'il venait de tuer. « En vérité, je suis rompu, dit le jeune chasseur, en les voyant approcher. Ce monstre m'a poursuivi pendant plus de dix minutes et j'ai cru, un instant, que c'était fait de moi. Ces animaux sont au moins sinon plus dangereux que les éléphants. Figurez-vous que je l'avais frappé entre les deux yeux, et qu'il était tombé si bien que je l'avais cru mort. Sans défiance de ce côté, je venais de blesser un autre de ses compagnons, quand, soudain, il s'est relevé, a secoué la tête, et, poussant un mugissement, a chargé avec fureur. Heureusement que j'ai pu lui échapper au milieu des arbres, contre lesquels,

Il s'accrocha à une branche d'arbre qui se trouvait à proximité.

aveuglé par le sang qui coulait de sa blessure, il venait se briser. Enfin, j'ai pu recharger mon fusil, et l'ai achevé dans ce fourré où il était allé se cacher.

— Allons, répliqua Gervais, la journée aura été bonne, et nous aurons des provisions pour longtemps. Le patriarche que je m'étais réservé est couché par terre là-bas. C'est suffisant pour aujourd'hui ; d'ailleurs, le restant du troupeau est loin, à présent.

— Cependant, fit observer Trelivan, je ne crois pas que le second buffle que j'ai atteint survive longtemps : il avait de la difficulté à courir, et nous pourrions peut-être le rejoindre.

— Nous songerons à cela, dit Gervais, mais auparavant il faut veiller à ce que ces buffles soient dépecés, transportés au camp, et surtout à ce qu'on n'abîme pas les peaux. »

Cette mission fut confiée à Makolo qui s'en acquitta avec l'aide des nègres qu'il envoya chercher.

Gervais et Trelivan battirent ensuite les fourrés aux alentours, dans l'espoir de découvrir le buffle dont il avait été question, mais ce fut vainement.

Une sorte d'ouverture pratiquée dans un rocher attira leur attention. Ils approchèrent et s'assurèrent que c'était l'entrée d'une caverne. La curiosité les poussa à pénétrer dans l'intérieur. Ils coupèrent des branches de bois résineux pour en faire des torches, apprêtèrent leurs fusils, pour le cas où elle serait occupée par des hyènes ou autres bêtes fauves, et avancèrent avec précaution.

L'entrée pouvait avoir quatre pieds de haut sur trois de large, mais ils ne tardèrent pas avoir devant eux un espace relativement considérable. Le toit était élevé, et, à la lumière

des torches, ils virent d'innombrables stalactites qui produisaient des ombres pareilles à des fantômes. Il leur semblait que des animaux étranges marchaient vers eux.

Au bout d'une quarantaine de pas, ils passèrent dans une espèce de chambre où des milliers de chauves-souris, alarmées et éblouies par la lumière, vinrent se jeter contre leur visage, menaçant d'éteindre les torches.

Après s'être convaincus qu'ils n'avaient pas à craindre la présence de bêtes fauves, Gervais et Trelihan examinèrent chaque partie de la grotte. Elle avait trente mètres de long sur vingt-cinq de large, et variait de huit à dix mètres de hauteur. Le sol était couvert de sable, excepté d'un côté, où il y avait de gros morceaux de granit noir. Ils virent plusieurs fissures, des crevasses, qui paraissaient être des passages s'étendant plus loin, dans différentes directions, vers le centre de la terre. Mais l'atmosphère était si lourde qu'ils ne crurent pas devoir pousser plus loin leurs observations. D'ailleurs, des reptiles glissaient dans les coins, et ils craignirent qu'il n'y eût parmi eux des serpents et des scorpions.

Ils eurent la fantaisie d'écrire leurs noms, avec un charbon, sur un roc uni, et, ensuite revinrent au grand jour.

Le plaisir de se retrouver en plein soleil fut si vif que, pour mieux en jouir, ils s'assirent sur le bord d'un rocher d'où ils avaient une vue assez étendue.

Soudain, Trelihan saisit le bras de Gervais.

« Écoutez ! dit-il, tout bas.

— Qu'est-ce ? demanda son compagnon.

— Il se passe quelque chose d'extraordinaire bien sûr et pas loin d'ici. »

Trois lions étaient acharnés contre un buffle.

Le bruit arriva bientôt plus distinctement.

« On dirait une lutte, un combat entre plusieurs animaux, fit observer Gervais.

— Allons voir, » répliqua Trelivan.

Il se dirigèrent, l'œil aux aguets, prêts à faire feu, vers l'endroit d'où semblait provenir le bruit.

Au détour d'un fourré, ils s'arrêtèrent stupéfaits devant un spectacle étrange.

Trois lions étaient acharnés contre un buffle.

« C'est sans doute celui que tu as blessé tantôt, dit Gervais.

— Les lâches ! murmura Trelivan, se mettre trois contre un ! Et encore, s'il n'avait pas été à moitié mort, ils n'auraient peut-être pas osé l'attaquer ! Cela ôtera beaucoup à l'estime que j'avais pour le lion. »

Le pauvre buffle était épuisé et incapable de résister longtemps. Du sang et une écume noirâtre lui sortaient par la gueule et par les narines.

« Voilà une fête que j'aurai du plaisir à troubler, » dit Gervais.

Ils approchèrent à une soixantaine de pas, et tirèrent simultanément.

Deux des lions furent atteints ; mais tel était leur acharnement qu'ils ne lâchèrent pas prise.

Gervais et Trelivan visèrent de nouveau, et immédiatement reculèrent pour se mettre à l'abri, en cas de péril.

L'un des lions avait la tête fracassée. Quant aux deux autres, dont l'un était blessé, ils se dressèrent, cherchant du regard l'ennemi dont l'intervention était si inopportune, et puis se retirèrent, en grognant et en rugissant, dans la direction d'un épais buisson.

Le buffle fit encore quelques pas et tomba.

Les chasseurs pensèrent qu'il n'était pas prudent de poursuivre, pour le moment, les deux lions.

« Toutes les richesses à la fois, dit Trelivan ; cette aventure comptera dans nos exploits cynégétiques. »

Le soin de ramasser toutes ces dépouilles retint plusieurs jours encore les chasseurs dans ces parages.

Un matin, Trelivan vit Makolo en conversation avec quelques sauvages. Il s'approcha et interrogea son compagnon.

« Ce sont, répondit Makolo, avec une mauvaise humeur évidente, des envoyés de Moselikatsé.

— Tu n'as pas oublié la promesse que tu m'as faite de te conduire à l'égard des Matebélés comme un homme prudent et habitué à commander à ses passions ? dit Trelivan, qui voulut, avant tout, calmer la colère de Makolo, prête à faire explosion.

— J'ai promis de voir et de ne rien dire, répliqua celui-ci, avec effort. M. Trelivan peut donc être rassuré. Mais qu'il se souvienne toujours que les Matebélés sont des traîtres.

— Sois tranquille, nous serons sur nos gardes. »

Cet entretien avait eu lieu à une petite distance des sauvages qui ne pouvaient les entendre, mais qui les observaient attentivement.

« Quel est l'objet de leur mission ? demanda Trelivan à Makolo.

— Moselikatsé, répondit celui-ci, a appris votre entrée sur son territoire, et il a chargé ces hommes de vous conduire auprès de lui.

— Bien, dit Trelivan. Dis-leur que nous les remercions et prie-les de nous accompagner à notre camp. »

Un quart d'heure après, ils arrivèrent à la source du Salut, où tous leurs compagnons étaient réunis.

Trelivan raconta comment il avait rencontré les envoyés de Moselikatsé, et ceux-ci furent aussitôt invités à s'approcher.

« Qu'est-ce que vous avez-là ? demanda Gervais, en indiquant des paniers d'osier qu'ils portaient sur leurs épaules.

— Du manioc que le chef des Matebélés prie les hommes blancs d'accepter. »

— Moselikatsé est poli, et nous lui montrerons que nous savons apprécier la valeur de son cadeau, dit Gervais. Les Matebélés sont-ils loin d'ici ?

— A deux journées de marche dans cette direction, répondirent les sauvages, en étendant le bras vers le nord-ouest.

— On nous a dit, reprit Gervais, que Moselikatsé possède de grandes quantités d'ivoire, est-ce vrai ?

— Les Matebélés sont puissants, répliquèrent les sauvages et ils ont des esclaves qui chassent pour eux les éléphants. Leurs ennemis les Makololos menacent de les attaquer, et si les blancs ont des fusils, Moselikatsé leur donnera en échange beaucoup de dents d'éléphants. »

Cette perspective était séduisante, et Gervais résolut de se mettre en marche immédiatement.

Le déjeuner fut préparé et l'on servit aux sauvages un morceau de zèbre bouilli qu'ils parurent trouver excellent.

Durant le repas, Collinée avait examiné curieusement les Matebélés, et les avait dessinés.

Cette attention dont ils étaient l'objet alarmait ces derniers, mais leur étonnement fut grand quand le docteur leur mon-

tra leur portrait. Cela leur paraissait si merveilleux qu'il fallut recommencer, et ils demeurèrent persuadés que les blancs étaient des sorciers puissants.

« Ces sauvages ne sont pas trop mal bâtis, fit observer Lange à Trelivan, et leurs traits ne seraient pas désagréables s'ils n'avaient pas les dents de devant limées en pointe. »

La remarque de Lange était juste. C'est une coutume générale chez les Matebélés d'aiguiser leurs incisives, et ils considèrent cela comme une beauté, quoique celles de leurs dents que la lime n'a pas touchées soient plus blanches que les autres. En outre, les envoyés étaient tatoués, principalement sur le ventre. Ce fait excitait la curiosité de Collinée, mais Makolo fit observer que c'étaient tout simplement des cicatrices en relief de douze millimètres de longueur sur six de largeur, disposées de manière à former des étoiles et des figures, dont la couleur foncée de la peau ne permet pas de diversifier les nuances.

Aussitôt que les bœufs furent attelés, on se mit en route.

Dans le courant de la journée, on aperçut au loin les montagnes des Matebéles dont les sommets dominaient les forêts d'alentour. Les chasseurs eurent à traverser des fourrés si épais, si remplis de buissons, qu'il leur fallut fréquemment se frayer le chemin à coups de hache. Dans bien des endroits, ils furent obligés de rouler des quartiers de rochers pour faire place au chariot qui menaçait, à chaque instant, de se briser.

Le terrain devint ensuite, moins accidenté, et ils arrivèrent dans une magnifique vallée ornée, dans toute sa longueur, de beaux acacias et autres arbres qu'on aurait dit avoir été plantés par la main de l'homme, tant il y avait de régularité dans

leur disposition. De chaque côté, les montagnes s'élevaient brusquement, et leurs flancs étaient couverts d'arbres nains et d'une multitude de cactus.

Après avoir dépassé un énorme rocher, les chasseurs firent un détour, et s'arrêtèrent stupéfaits.

En levant les yeux, ils aperçurent des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants ; des guerriers, sortant de toutes les directions, accoururent vers eux par petits groupes. Tous étaient armés, ayant chacun une hache de combat, un bouclier en peau de buffle ou de girafe, un arc et des flèches. Ils portaient, en outre, des karosses en peau de léopard, qui tombaient gracieusement de sur leurs épaules, et quelques-uns avaient sur la tête une touffe de plumes d'autruches. Tous, hommes et femmes, avaient à profusion des bracelets et autres ornements.

Gervais avait vite arrêté les bœufs, et lui et ses compagnons avaient pris immédiatement des dispositions pour résister à une attaque.

« Je crains que nous ne soyons venus nous jeter dans la gueule du loup, fit observer Lange.

— Il est certain, répliqua Trelivan, que ce que nous voyons annonce des intentions plutôt belliqueuses que pacifiques. Quel est ton avis, Makolo ? »

Celui-ci se contenta de montrer ses dents blanches, en souriant.

« Demande aux guides ce que signifient ces démonstrations, s'écria Gervais, et dis-leur que, s'ils ont voulu nous amener dans un guet-apens, nous ne les craignons point et que nous sommes en état de nous protéger et de les châtier. »

Makolo traduisit les paroles de Gervais.

Les guides exprimèrent le plus grand étonnement et s'empressèrent de rassurer les blancs.

« Nous avons averti nos amis, répondirent-ils, que les Matebélés redoutent d'être attaqués par les Makololos, et Moselikatsé a pris ses précautions pour mettre en sûreté les femmes, les enfants, et ce que nous avons de plus précieux. Dans la crainte d'une surprise, les Matebélés ont conduit leurs bestiaux dans des cavernes qu'eux seuls connaissent ; mais les villages ne sont pas abandonnés, et les blancs pourront en avoir la preuve en les visitant. »

Ces paroles rassurèrent Gervais et ses compagnons, quoique la foule des sauvages qui accouraient pour voir les hommes blancs grossît de plus en plus et devint importune.

Un messager arriva pour souhaiter la bienvenue aux étrangers, de la part de Moselikatsé, et indiqua à ceux-ci le lieu où ils devaient camper, ajoutant que le roi viendrait les visiter le lendemain.

Gervais donna ordre de dételer les bœufs, et, pendant que l'on préparait le souper, il se consulta avec ses amis sur les mesures qu'ils avaient à prendre pour leur sécurité.

Les sauvages qui les entouraient, et dont les cris et les exclamations étaient assourdissants, ne témoignèrent, toutefois, d'autre sentiment que celui de la curiosité.

« Il est toujours sage de prendre ses précautions, dit Makolo ; c'est même un devoir dans la situation présente. Mais soyez convaincus d'une chose, c'est que les Matebélés ne tenteront rien contre vous tant qu'ils auront l'espoir d'obtenir pacifiquement ce qu'ils désirent : ce ne serait qu'en cas d'insuccès qu'ils songeraient à recourir à la violence. »

C'est ce dont tous demeurèrent persuadés, et effectivement, quoiqu'on ne dormît guère, la nuit se passa sans incident fâcheux.

Le lendemain matin, Gervais et ses amis attendirent la visite de Moselikatsé ou au moins un message de sa part. S'impatientant de ne rien voir venir, Trelivan et Collinée s'aventurèrent dans le village, où, d'ailleurs, ils pénétrèrent sans difficulté. Ainsi que nous l'avons dit, beaucoup de ses habitants l'avaient abandonné, et ils purent d'autant plus aisément visiter les huttes qui, pour la plupart, étaient entourées de palissades, destinées à les mettre à l'abri des attaques des animaux féroces. Leur construction était tout à fait primitive, et elles n'avaient, pour laisser passer la fumée, qu'un trou pratiqué en haut du toit.

Collinée et Trelivan observaient avec curiosité les jardins et les wigwams réservés aux femmes de Moselikatsé, lorsqu'un grand mouvement se produisit en dehors du village, et un de leurs guides accourut vers eux, en criant :

« Le chef, le chef ! »

C'était, en effet, Moselikatsé qui se rendait au camp des blancs.

Collinée et Trelivan tenaient beaucoup à assister à l'entrevue, et ils se hâtèrent de rejoindre leurs compagnons.

Ils arrivèrent au moment où le chef des Matebélés faisait son entrée.

C'était un homme de taille moyenne, d'environ trente ans, assez fort, mais qui avait dans son visage une expression de ruse à laquelle il était impossible de se tromper : il était coiffé d'un bonnet en peau qui ressemblait assez à un colbach. Une suite nombreuse de guerriers l'accompagnait.

Gervais s'avança vers lui et le salua.

Moselikatsé l'examina, passa la main sur ses cheveux, et puis se tourna vers ses hommes et rit aux éclats.

Ils continuèrent ainsi durant plusieurs minutes, si bien que Gervais commença à perdre patience.

« Qu'est-ce qu'ils disent ? demanda-t-il à Makolo.

— Ils se demandent quelle sorte d'animaux sont les blancs, répondit Makolo, parce qu'ils ont sur la tête non des cheveux, mais des poils comme ceux du buffle.

— C'est bon, fit Gervais, nous leur ferons reconnaître leur erreur. »

Moselikatsé s'approcha.

« Avez-vous un interprète ? demanda-t-il, dans un langage que Makolo s'empessa de traduire.

— Mon interprète le voici, répondit Gervais, en indiquant son compagnon.

— Y a-t-il beaucoup d'hommes comme vous dans le pays que vous habitez ? continua le chef.

— Presque autant qu'il y a de feuilles dans la forêt.

— Alors, puisque vous êtes le chef d'un si grand peuple, pourquoi êtes-vous venu dans cette contrée ?

— La réputation du puissant Moselikatsé s'est répandue au loin, répondit Gervais. On dit que ses richesses sont immenses et j'ai voulu venir solliciter son amitié. »

Ces paroles flattèrent le sauvage, mais elles accrurent son arrogance, car il se persuada qu'il était réellement un très-important personnage.

Collinée, qui, avec ses amis, observait cette scène, dit à Gervais : « C'est un drôle qui me fait l'effet d'être rusé et méchant ; si nous ne lui montrons pas que nous sommes plus forts que lui, il deviendra d'une exigence féroce.

— Vous avez raison, répliqua Gervais ; ne faisons pas fausse route. »

Moselikatsé s'était dirigé du côté du chariot, et il cherchait à s'assurer de ce qu'il contenait, lorsque Gervais s'interposa.

Il parut étonné de cette audace de la part du blanc, mais il se contenta de dire :

« On m'a affirmé que vous avez beaucoup de fusils... »

— C'est la vérité, répliqua Gervais.

— Nous avons besoin d'armes pour combattre nos ennemis, je vous les achèterai tous. »

Cette proposition n'était pas du goût de Makolo qui se refusa à la traduire. Il fallut, pour le tranquilliser, l'assurance que lui renouvela Trelivan que la plus grande partie des armes serait réservée pour ses compatriotes.

« Je donnerai une grosse dent d'éléphant pour chaque fusil, » dit Moselikatsé.

Gervais comprit de quelle importance serait sa réponse.

« Dans mon pays, dit-il, les fusils coûtent très-cher, et je ne les ai pas volés. Ainsi donc, si le chef des Matebélés désire les acheter, il faudra qu'il offre un prix raisonnable. »

Gervais avait résolu, tout en le traitant avec affabilité, de se montrer assez peu empressé d'entrer en marché.

Il avait compris, en effet, que c'était le plus sûr moyen d'amener le Matebélé à composition.

Celui-ci ne répliqua pas.

Gervais lui fit alors cadeau de colliers de perle, d'une tabatière et d'une petite quantité de poudre et de balles.

Ces présents furent reçus avec un plaisir extrême et excitèrent l'envie des assistants.

Trelivan se tourna vers Makolo et lui dit :

« Demande-lui s'il veut prendre du café. »

Moselikatsé ignorait ce que c'était que le café ; mais, du moment où il s'agissait de prendre ou d'accepter, sa réponse était invariablement « oui ».

Gondolo prépara du café en assez grande quantité et l'on en servit au chef et aux principaux de sa suite.

Il était curieux de voir la satisfaction qu'ils témoignaient.

A ce moment arrivèrent un certain nombre de guerriers qui paraissaient tenir un rang élevé.

Ils s'avancèrent vers Moselikatsé, avec beaucoup d'humilité et le saluèrent, en frappant dans leurs mains, et en disant : « Ruméla, cosi ! » ce qui signifiait, salut, Roi !

Moselikatsé leur répondit, d'un air satisfait et en les regardant avec son œil de travers : « Eh ! »

C'est par ce mot que les Matebélés répondent à un salut.

Les guerriers se tournèrent en suite du côté de Gervais, et dirent : « Salut, roi des hommes blancs. »

Celui-ci leur fit servir du café dans des coquilles d'œuf d'autruche.

Moselikatsé était si enchanté, qu'après s'être entretenu avec ceux de ses conseillers qui avaient été chargés de lui amener les blancs, il donna ordre à quelques-uns de ses guerriers d'aller chercher ses femmes et aussi ses enfants. Il espérait bien qu'on leur ferait à chacune un présent.

Celles-ci, en effet, ne tardèrent pas à arriver. Elles étaient au nombre de cinq, et elles vinrent se placer sur une natte, en face de leur époux. Elles paraissaient avoir de quinze à vingt ans au plus et étaient assez bien faites. Elles portaient une profusion d'ornements et d'amulettes suspendues au-

Moselikatsé et sa famille.

tour de leur personne. Elles n'étaient pas trop laides, et elles avaient perdu l'habitude, commune, aux diverses tribus de l'Afrique centrale, de se barbouiller avec un mélange de graisse et d'ocre rouge.

Gervais leur distribua des cadeaux et diverses étoffes, mais cela ne fit qu'exciter leur avidité.

On leur offrit du café, qu'elles trouvèrent si bon qu'elles en redemandèrent. Peu à peu, elles s'enhardirent au point de questionner elles-mêmes les blancs.

Ensuite, elles examinèrent les mains de Lange et de Tre-livan, ainsi que le haut de leurs bras. En voyant la couleur bronzée des unes et la blancheur des autres, elles parurent en comprendre la cause et conclurent leurs observations en se disant qu'après tout, ces hommes pouvaient avoir avec ceux de leur pays une commune origine.

Durant ce temps, Moselikatsé discutait avec ses guerriers, en faisant souvent allusion au chariot, de sorte qu'il était aisé de voir quel était le sujet de leur conversation.

Enfin, il se leva et se disposa à partir, en annonçant son intention de revenir le lendemain.

Toutefois quel ne fut pas l'étonnement des blancs en le voyant disposer un certain nombre de ses hommes autour du chariot !

Ceux-ci crurent qu'il voulait tout simplement en prendre possession.

Makolo les rassura.

« Il craint, dit-il, que quelqu'un de ses gens ne vienne vous acheter des fusils durant la nuit, et il prend tout simplement ses précautions. »

XV

LE COMMERCE DE L'IVOIRE. — DIFFICULTÉ DE S'ENTENDRE. TROIS DENTS POUR UN FUSIL.

Gervais et Trelivan étaient encore couchés dans le chariot. lorsque, le lendemain, la toile qui les abritait s'entr'ouvrit, et qu'une tête s'avança curieusement.

« C'est Moselikatsé, dit tout bas Gervais ; ne bougeons pas, et voyons jusqu'où ira son audace. »

Tous deux firent semblant de dormir. »

Moselikatsé examina longtemps l'intérieur du chariot, et sa figure prit une expression de cupidité diabolique lorsqu'il indiqua à l'un de ses compagnons les caisses qu'il croyait contenir les fusils.

« Le vieux singe ! murmura Trelivan, lorsqu'il se fut retiré. Je suis sûr qu'il voudrait avoir les fusils et ne pas les payer. Il a l'air d'être singulièrement avare, et il est probable qu'il a déjà fait le commerce de l'ivoire.

— C'est possible, répliqua Gervais, mais c'est à nous à ne pas nous laisser jouer.

— Combien avons-nous de fusils en tout ? demanda Trelivan.

— Trois cent quatre-vingts.

— Je désirerais qu'on n'en vendit pas plus d'une centaine aux Matebélés, et qu'on réservât les autres pour les amis de Makolo, dit Trelivan.

— Tu crois donc à la réalisation des projets de ce garçon ?

— Parfaitement. Makolo a une intelligence rare, il a beaucoup observé, et je suis persuadé que si les circonstances le favorisent, il opérera de grands changements dans les conditions de ce pays. J'ai parlé longuement avec lui, et notre intérêt est de lui faciliter les moyens d'arriver à son but. »

Tout en conversant ainsi, Gervais et Trelivan avaient procédé à leur toilette.

Au moment où ils allaient sortir, ils virent un sauvage portant sur son épaule une dent d'éléphant qu'il posa sous le chariot.

« Allons, fit observer Gervais, il paraît que nous allons entrer en affaires, sérieusement. »

Ils se dirigèrent vers Moselikatsé qui était à une petite distance avec ses conseillers, et qui regardait Gondolo préparer le café, tandis que d'autres faisaient rôtir un quartier de buffle.

Après avoir salué le roi et avoir échangé avec lui quelques compliments, Gervais l'invita à partager leur déjeuner.

Moselikatsé et ses conseillers acceptèrent avec satisfaction.

Makolo, comme la veille, servit d'interprète, et il avait si bien mis à profit les conseils de Trelivan qu'il traduisait les demandes et les réponses avec un air d'indifférence la plus complète.

Cependant, jamais ses facultés n'avaient été si occupées. Pas une parole ne se disait autour de lui sans qu'il cherchât à la saisir avidement ; il étudiait les figures, et il lui semblait

que plusieurs ne lui étaient pas inconnues. Elles évoquaient dans son esprit les images du passé et il remontait silencieusement le cours de ses jeunes années. Parfois, la colère bouillonnait dans sa poitrine, et un éclair jaillissait de son regard ; mais ces mouvements passaient inaperçus, car les sauvages, le considérant presque comme un esclave, ne lui prêtaient aucune attention, excepté, toutefois, lorsqu'il remplissait son rôle d'interprète.

Le déjeuner avait lieu en silence, et les Matebélés paraissaient être tout entiers au plaisir de satisfaire leur appétit.

Collinée crut devoir répéter à Gervais les recommandations qu'il lui avait déjà faites au sujet de ses rapports avec les sauvages, et cela, à propos d'une observation de Lange qui s'était écrié :

« En vérité, on dirait que ces négrillons n'ont d'autre envie que de se faire héberger. Demande-leur donc, Makolo, s'ils ont de l'ivoire, et s'ils veulent oui ou non nous le vendre.

— Gardons-nous-en bien, répliqua vivement Collinée. Ce serait le plus sûr moyen de ne rien obtenir. Ne perdons pas de vue ces points importants, c'est qu'il est indispensable, si l'on tient à faire des échanges avec ces naturels, de paraître n'en avoir nul désir, — et que, toujours, ils mettent un temps infini à conclure leurs transactions. Pour peu qu'on soit impatient de terminer une affaire, ils se montrent très-réservés. Le plus difficile sera de convenir, une première fois, du prix ; après cela, le reste ira rapidement. Ainsi, il faudra commencer par demander un peu plus que vous ne voudrez obtenir, afin de paraître céder à leur importunité, sans quoi nous risquerions d'échouer. Ainsi, mes amis, tâchez d'être patients. »

Moselikatsé venait de finir son café. Sur un signe qu'il fit,

un des sauvages s'éloigna et emmena avec lui plusieurs de ses compagnons.

« Ils vont chercher les dents d'éléphants, dit le chef ; ils ont une assez longue distance à parcourir , mais je leur ai recommandé de se hâter.

— Très-bien, répliqua Gervais. Possédez-vous beaucoup d'ivoire ?

— J'ai des esclaves qui m'en apportent des pays du nord, répondit Moselikatsé. Je tiens, ajouta-t-il, à ce que nous terminions vite, afin que vous puissiez quitter le pays avant l'arrivée des Makololos. »

A ces dernières paroles, le visage de Makolo s'illumina.

« Je crois que cette attaque des Makololos dont il nous menace n'est qu'un moyen d'intimidation, fit observer Trelivan.

— C'est ce que nous verrons, » répliqua Gervais.

Les heures s'écoulèrent, et personne ne paraissait plus faire attention à Moselikatsé non plus qu'à ses compagnons. Gervais et Trelivan réparaient l'un ses chaussures, l'autre ses vêtements qu'un long usage avait mis dans un assez triste état. Lange avait ôté sa chemise et la lavait dans la petite mare où allaient s'abreuver les bœufs. Quant au docteur Collinée, il était si absorbé à ranger sa collection d'objets d'histoire naturelle qu'il ne voyait ni n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui.

Tant d'indifférence déconcerta Moselikatsé, qui finit par s'approcher de Gervais et lui dit :

« Le grand chef des blancs veut-il venir ? J'ai apporté pour lui un présent.

— Je n'ai rien à refuser au puissant Moselikatsé, » répondit Gervais, qui se disposa à le suivre.

Moselikatsé le conduisit près du chariot sous lequel était la dent d'éléphant.

Gervais lui exprima ses remerciements, mais sans enthousiasme, et lui offrit, en retour, des bracelets, des perles et divers autres objets de peu de valeur pour les blancs, mais que les sauvages considèrent comme très-précieux.

« Que demande le grand chef blanc pour ses fusils ? dit alors Moselikatsé.

— Quatre grosses dents d'éléphants pour chaque fusil, » répondit Gervais.

Sans répondre, le chef se retira dans un fourré où il s'assit et resta, des heures entières, à se consulter avec ses compagnons.

Enfin, deux hommes apparurent, venant de directions opposées, et portant chacun une défense.

Lorsqu'ils furent arrivés, Moselikatsé fit poser les dents devant Gervais, invita Makolo à s'approcher, et entama une longue harangue qui avait pour but de faire accepter aux blancs deux dents pour un fusil.

Voyant qu'il ne pouvait y parvenir, il en ajouta une troisième, mais plus petite.

Le soleil baissait à l'horizon, et l'on ne s'était pas encore entendu.

Moselikatsé offrit, de nouveau, deux dents pour un fusil, et ajouta :

« Le moment de partir est arrivé, et je ne sais si je reviendrai demain.

— Je le regretterais, répondit Gervais, avec un air d'indifférence ; mais le chef des Matebélés connaît ce qu'il doit faire. Je ne lui ai pas demandé d'acheter mes fusils ni de me

vendre les dents d'éléphants qu'il possède. Il y a d'autres chefs qui seront très-heureux de profiter de l'occasion qu'il laisse échapper. D'ailleurs, ajouta-t-il, en venant dans ces contrées, notre intention était avant tout de chasser. »

Il souhaita le bonsoir à Moselikatsé, et se retira avec ses amis.

« Le vieux singe ! s'écria Lange ; ne dirait-on pas que ces dents d'éléphants lui ont coûté beaucoup !

— Il n'a que la peine de les recevoir, sans même remercier ceux qui les lui apportent, répliqua Collinée. Il se les procure pour des bagatelles tout au plus, et presque toujours ce sont des malheureux esclaves qui font pour lui ce commerce. Il leur fait ainsi transporter, sur leurs épaules, des dents qui pèsent quelquefois plus de cent livres, et cela à travers des déserts brûlants où beaucoup périssent de fatigue et de soif. On ne se s' imagine pas la cruauté et la tyrannie de ces roitelets africains. »

Makolo fit un signe affirmatif.

« Je changerai tout cela, murmura-t-il.

— Malgré tout, nous ne sommes guère avancés, fit observer Trelivan, et il serait fâcheux de perdre un résultat sur lequel nous avions compté.

— Soyez tranquille, répliqua Gervais, nous le reverrons bientôt. »

Gervais avait raison, car, le lendemain, de très-bonne heure, Moselikatsé revint au campement.

Comme la veille, il déjeuna, et n'attendit même pas qu'on lui en fit l'invitation.

Il reprit ensuite la conversation au point où il l'avait laissée, et, après une assez longue discussion, il céda la troisième dent.

Gervais lui donna alors un fusil.

Moselikatsé voulut ensuite avoir un moule à balles, et Gervais promit de lui en faire cadeau s'il se montrait plus facile en affaires.

Il continua à discuter ainsi jusque dans le courant de l'après-midi, et parla seulement alors d'acheter un second fusil.

On apporta trois nouvelles dents, et le marché allait être conclu, aux mêmes conditions que le premier, quand l'un des sauvages fit observer à Moselikatsé qu'il devait réclamer de la poudre et des balles avec le premier fusil.

La discussion s'engagea sur ce point et s'échauffa à tel point que Gervais, perdant patience, s'écria :

« J'ai déjà payé trop cher vos défenses, et si vous n'êtes pas satisfait, reprenez-les et rendez-moi le fusil. »

Moselikatsé s'entretint quelques minutes avec ses conseillers et prit ce parti.

Tout le travail de la journée paraissait être perdu. Les chasseurs avaient peine à dissimuler leur dépit ; Makolo seul était content.

« Patience, patience, dit Collinée à ses amis. Le succès est peut-être moins éloigné que vous ne pensez.

— Dans tous les cas, répliqua Gervais, il faut que cela finisse demain, car il n'y a plus d'eau dans ce pays, nos bœufs souffrent et je ne veux pas que nous nous exposions à les voir périr. »

Un de leurs guides accourut, à ce moment, dans un grand état d'agitation, et en faisant des gestes de désespoir.

« Qu'est-ce qu'il y a ? lui cria Makolo.

— Il manque six bœufs, répondit le guide ; ils ont disparu depuis une heure. »

Les chasseurs se regardèrent avec inquiétude.

« Est-ce une trahison de Moselikatsé ? dit Gervais. Dans ce cas, ce serait une très-fâcheuse affaire, car je serais bien résolu à lui reprendre nos bœufs, et nous n'y réussirions pas aisément.

— Ce nègre ne m'inspire aucune confiance, répliqua Trelivan, mais il ne faut pas l'accuser avant d'avoir des preuves. Ce n'est pas la première fois que les bœufs se seraient échappés, et il est possible que nous les retrouvions. »

Ce conseil était sage. Les hommes de l'escorte se mirent à la recherche des bœufs, et suivirent leurs traces qui les conduisirent jusque de l'autre côté d'une longue plaine où ils les aperçurent. La nuit était presque écoulée lorsqu'ils les ramenèrent au camp.

Par cela même qu'ils avaient mal jugé Moselikatsé, les blancs sentaient qu'ils lui devaient une réparation, et ils attendirent avec impatience le moment de le voir arriver.

Mais les heures succédèrent aux heures, et le chef ne vint pas.

Les chasseurs étaient extrêmement inquiets, et ils commençaient à regretter de ne pas s'être montrés plus faciles dans leurs discussions. « Voyons, dit Trelivan, il me semble que nos exigences ont été exorbitantes. Combien nous coûtent nos fusils ?

— Le compte est facile à établir, s'écria Lange. As-tu oublié que nous n'avons eu que la peine de remercier la fortune, qui nous en a faits les propriétaires ?

— Sans doute, répliqua Trelivan ; je voulais dire, combien valent les fusils ?

— Mettons trois cent soixante-quinze à quatre cents francs la caisse de vingt-cinq ; car ils sont loin d'être excellents, dit Gervais.

— Et à combien estimez-vous l'ivoire que vous demandiez pour chacun ? demanda Gervais.

— Six cents francs, au plus bas.

— Cela fait plus de trois mille pour cent, fit observer Trelivan, et il me semble que c'est un très-joli profit, même pour des gens qui auraient payé les fusils, ce que nous n'avons pas eu la peine de faire.

— Sans doute, dit Gervais, mais si ce sauvage ne revient pas, nous n'y pouvons rien.

— Nous ne partirons pas sans lui avoir dit adieu, fit observer Trelivan ; par conséquent nous pouvons aller le trouver chez lui, sans que notre amour-propre en souffre. Ce sera, ainsi, une occasion de s'assurer, une dernière fois, de ses intentions.

— Trelivan a raison, dit Collinée ; il faut faire une nouvelle tentative. »

Cette opinion fut admise, sans difficulté, par Gervais.

Accompagné de Trelivan et de Makolo, il se rendit à la résidence temporaire du chef, qui, ainsi que nous l'avons dit, se trouvait située sur le flanc de la montagne, et était d'un accès difficile.

L'habitation que Moselikatsé s'était improvisée, consistait en une petite hutte circulaire, construite avec des branchages recouverts de terre et de gazon. Un certain nombre d'autres, semblables, s'élevaient autour de l'habitation royale, sur des pointes de rochers. Mais là résidait une très-faible partie de la tribu, qui était disséminée sur une vaste étendue, et dont les avant-postes étaient à des distances considérables.

Moselikatsé était assis devant son wigwam, et paraissait en très-sérieuse conversation avec ses conseillers.

Gervais s'avança et le salua, en frappant ses mains l'une contre l'autre, selon l'habitude des Matebélés.

Moselikatsé, en apercevant les blancs gravir la montagne, avait pensé qu'ils s'étaient décidés à accepter ses propositions de la veille, et il se félicita de la politique qu'il avait suivie.

Il indiqua une place à Gervais et à Trelivan, et les invita à s'asseoir.

Mais ceux-ci restèrent debout.

« L'eau manque dans le pays des Matebélés, et nous ne pouvons prolonger davantage notre séjour ici, dit Gervais; nos bœufs dépérissent et ils n'auraient bientôt plus la force de traîner le chariot. Nous sommes donc obligés de nous éloigner; mais nous avons voulu, auparavant, remercier le grand Moselikatsé de son hospitalité, et lui offrir quelques présents pour qu'il garde de nous un souvenir agréable. »

Gervais déplia des étoffes de coton et les plaça devant le chef, dont les yeux brillèrent de satisfaction.

« Je prie, aussi, Moselikatsé, ajouta Gervais, d'accepter ces colliers, ces bracelets, pour qu'il puisse en faire cadeau à celles de ses femmes qu'il préfère. »

Moselikatsé était si fier qu'il avait peine à dissimuler sa joie.

« Le grand chef des blancs est aussi généreux qu'il est puissant, dit-il, et je le remercie. Mais, continua-t-il, je regrette qu'il soit si pressé de nous quitter, et mon cœur s'attriste de ce qu'il n'ait pas voulu commercer avec les Matebélés.

— C'est la faute de Moselikatsé et non la mienne, répliqua Gervais; je lui ai offert mes fusils aux mêmes conditions qu'aux autres chefs, pourquoi ne les a-t-il pas acceptés?

— Attendez encore, dit Moselikatsé. Il y a des éléphants dans nos forêts, vous chasserez avec mes guerriers.

— J'ai déjà dit, répliqua Gervais, que le manque d'eau nous oblige à nous éloigner sans retard. Pour ne pas mourir de soif, vous êtes vous-mêmes obligés d'envoyer vos femmes et vos esclaves chercher de l'eau jusque par delà les montagnes. Nous en avons rencontré qui revenaient avec une provision à peine suffisante pour quelques jours. »

Gervais voulait prouver par là à Moselikatsé qu'il était au courant de la situation. Ce qu'il avançait était, d'ailleurs, exact : il avait été, avec Trellivan, témoin de la façon dont les femmes Matebélés se procuraient de l'eau qu'elles puisaient dans des coquilles d'œufs d'autruche, percées d'une ouverture assez grande pour y introduire le doigt et qui tenaient lieu de vases. C'étaient généralement des esclaves qui étaient chargés de cette corvée, et rien ne pourrait donner une idée de leur air misérable. Il y en avait qui portaient ainsi, sur leur dos, dans un filet, jusqu'à quarante œufs d'autruche, remplis d'eau.

« Il est vrai que notre contrée est effrayamment desséchée, répliqua Moselikatsé aux observations de Gervais. Mais, ajouta-t-il, j'ai appelé un célèbre magicien. Demain, il amassera les nuages au-dessus de nos têtes, et la pluie tombera assez abondante pour rafraîchir la nature, faire reverdir les arbres et remplir les sources.

— Nous trouverons de l'eau plus haut dans la direction de l'ouest, dit Gervais. Pourquoi resterions-nous ici puisque Moselikatsé ne veut pas de nos fusils ?

— En allant vers l'ouest, vous rencontrerez les Makololos, fit observer Moselikatsé. Ce sont les ennemis des Matebélés, et ils vous retiendront en esclavage.

Elles puisaient de l'eau dans des coquilles d'œuf d'autruche.

— Nous marchons partout animés de sentiments pacifiques, répondit Gervais, et comme nous respectons tout le monde, nul ne songera à nous faire de mal. D'ailleurs, ajouta-t-il, nous saurions bien nous protéger. »

Moselikatsé s'éloigna de quelques pas, et consulta ses conseillers. Au bout de quelques secondes, il revint et dit :

« Pourquoi le chef des blancs n'a-t-il pas voulu vendre ses fusils ? »

— J'ai déjà répondu à cette question, répliqua Gervais. Si Moselikatsé est disposé à entrer en affaires franchement et sans discussions inutiles, qu'il nous accompagne et il verra nos bonnes dispositions à son égard. »

Après une assez longue délibération, Moselikatsé se décida à suivre les blancs.

Cette fois, il était persuadé que, s'il n'achetait pas les fusils, ses ennemis, les Makololos, en profiteraient, ce qu'il voulait empêcher à tout prix. Son désir de conclure contrastait singulièrement avec l'attitude de Makolo qui considérait comme perdu pour les siens tout ce que les Matebélés acquerraient.

Il vint même un moment où la colère de ce dernier fut telle qu'il refusa de se prêter au rôle d'interprète. Mais les négociations étaient assez avancées pour qu'on pût les continuer par signes.

Moselikatsé, toutefois, ne comprenait rien à la conduite de Makolo, et il exprima son étonnement de ce que les blancs ne le punissaient pas, sur-le-champ, en le mettant à mort.

Il est certain que cette bienveillance fut considérée comme une preuve d'extrême faiblesse et qu'elle fit naître dans l'esprit du chef une idée dont les conséquences pouvaient être terribles.

C'est peut-être, même, cette perspective qu'il entrevoyait qui le rendit d'une composition si facile.

Comme les jours précédents, il se fit servir du café que lui et ses conseillers burent sans mesure, et, en même temps, l'on procéda aux échanges.

Trois dents d'éléphants furent données pour chacun des deux premiers fusils et une petite quantité de poudre et de plomb. Puis, le prix tomba à deux défenses pour chaque fusil. Tout le monde paraissait enchanté de ces conditions, excepté Makolo qui, ne voulant pas voir les armes passer ainsi dans les mains de ses ennemis, s'enfuit dans les bois.

Les échanges continuèrent sans qu'il s'élevât un murmure. Durant toute la journée, des sauvages allèrent et vinrent dans trois directions différentes, portant sur leurs épaules les précieuses dépouilles des éléphants ; et, quand le soleil baissa à l'horizon, les chasseurs possédaient une quantité d'ivoire d'un prix considérable.

Lorsque Makolo revint, les transactions avaient cessé.

Trelivan s'approcha de lui et chercha à le tranquilliser.

« Combien y avait-il de fusils dans le chariot ? demanda Makolo.

— Plus de quatre cents, répondit Trelivan.

— Et combien en avez-vous vendu ? »

Trelivan hésita.

« Vous les avez tous livrés ! dit Makolo avec effroi.

— Non, il en reste près de trois cents. Ainsi tu vois que tu auras encore de quoi armer les Makololos. »

Makolo secoua la tête.

« Je croyais pouvoir compter sur votre amitié à tous, dit-

il ; mais Makolo n'est qu'un nègre, et il a eu tort de compter sur l'affection des blancs. »

Trelivan lui serra les mains pour lui montrer qu'il se trompait.

« Les blancs veulent de l'ivoire, continua Makolo, pourquoi n'ont-ils pas eu plus de patience ? Les Makololos sont riches, et ils auraient donné aux blancs, pour prix de leurs fusils, plus de dents d'éléphants qu'ils ne pourraient en emporter. »

La nuit vint sans que Trelivan fût parvenu à ramener le calme et la confiance dans l'esprit de Makolo.

XVI

POUR UNE TABATIÈRE. — LE DOCTEUR ÈS PLUIES. — UNE
ÉNIGME.

Moselikatsé avait été si satisfait de son marché, qu'il n'avait pas voulu quitter le campement, et qu'il avait couché dans une hutte que ses esclaves avaient construite auprès du chariot.

Le jour n'avait pas encore paru que déjà il était debout. Il allait, venait, touchait à tout, parlait, commandait et agissait comme chez lui.

Il était visible, d'ailleurs, que sa déférence pour les blancs avait beaucoup diminué.

Aussitôt que le déjeuner fut terminé, il fit apporter ses fusils et voulut que Gervais les chargeât devant lui, et lui montrât la manière de s'en servir. Il fallut que tous fussent essayés, les uns après les autres.

C'était une corvée pour les blancs, mais ils en furent récompensés par les scènes comiques qui se produisaient à chaque instant.

Moselikatsé était triomphant, et c'était risible de le voir rejeter son karosse en arrière, poser fièrement la crosse du fusil contre son épaule, ouvrir son œil borgne, fermer l'autre et tirer, en détournant la tête.

Chaque détonation causait la plus grande excitation parmi les guerriers, et c'était à qui obtiendrait la faveur d'essayer ce nouvel engin de guerre.

Gervais eut l'idée de clouer une petite planche contre un arbre et traça dessus, avec un charbon, un cercle de dix centimètres de diamètre, pour servir de cible. Plusieurs fois de suite, il envoya la balle juste au milieu du but. Moselikatsé et ses guerriers ne trouvèrent à cela rien d'extraordinaire, et ils crurent qu'ils allaient tout naturellement en faire autant. Mais ils eurent beau essayer, toutes leurs balles allèrent se perdre de l'autre côté de l'arbre.

Au lieu de s'en prendre à leur maladresse, ils attribuèrent la justesse de tir de Gervais et de Trelivan à un charme que, disaient-ils, ils possédaient, sans aucun doute.

Gervais, voulant s'amuser de leur crédulité, leur montra une tabatière contenant du tabac dont il offrit une prise à chacun. Les Matebélés éternuèrent avec un ensemble parfait, et ne doutèrent pas que ce ne fût là le charme nécessaire pour diriger la balle.

« Je vois que le chef blanc est un puissant magicien, dit Moselikatsé. Combien veut-il vendre sa poudre avec la boîte ?

— Ce serait se moquer d'eux, fit observer Collinée. J'espère, Gervais, que vous n'allez pas exploiter ainsi leur ignorance. Quand, plus tard, ils découvriront la tromperie commise à leur égard, ils perdront toute confiance en la parole des blancs.

— Il est possible que vous ayez raison, répondit Gervais. Mais ce sauvage a une espèce de sceptre dont la poignée est terminée par une corne de rhinocéros, qui est une curiosité dans son genre. Cela ferait très-bien dans notre collection,

et, s'il veut me céder son bâton, en échange de ma tabatière, je ne lui refuserai pas ce plaisir. »

Collinée examina, alors, ce sceptre, qui était fait avec la corne d'un kobaoba, rhinocéros très-rare ; la longueur en était extraordinaire, et le travail en était réellement remarquable.

L'avidité du docteur se trouva si vivement excitée qu'elle fit taire ses scrupules.

Gervais, désignant le bâton, dit à Moselikatsé :

« Où a été tué ce kobaoba ?

— Il m'a été envoyé, comme présent, par un chef qui réside très-loin sur le bord d'un grand lac, répondit le sauvage.

— Moselikatsé sait-il dans quelle direction est le lac dont il parle ?

— Vers le nord, je ne l'ai pas vu, mais ceux qui en ont approché disent qu'il avance et recule, tour à tour.

— Il fait, sans doute, allusion au Nyanza, qui, comme la mer, a un flux et reflux, fit observer Collinée.

— Moselikatsé veut-il me donner son kobaoba, en souvenir de lui ? demanda Gervais.

— Il appartient à Naliélé, ma femme, répondit le sauvage, et je ne puis en disposer.

— Mais si, en échange, je lui faisais présent de ma boîte et de la poudre qu'elle contient ? fit observer Gervais. Le grand Moselikatsé serait sûr de tirer toujours juste. »

Moselikatsé consulta ses compagnons sur cette proposition. Puis, vidant d'un trait la coquille d'autruche où avait été versé son café, il répondit :

« Si le chef blanc consent, outre la petite boîte, à emplir cette coupe de poudre, le kobaoba sera pour lui. »

Gervais accepta et devint possesseur du fameux kobaoba. Il vit Collinée qui contemplait le bâton avec un sentiment d'envie.

« Docteur, dit-il, je lis dans votre pensée ; n'ayez pas de regret. Puisque cela vous fait plaisir, je vous le donne. »

Collinée était si heureux qu'il ne savait comment témoigner sa joie. Ce bâton avait plus de prix, à ses yeux, que tout l'ivoire acheté par ses compagnons.

Un messenger vint, à ce moment, annoncer à Moselikatsé que le magicien qui devait faire tomber la pluie était arrivé, et qu'il déclarait que, les circonstances étant propices, il allait procéder immédiatement aux apprêts de la cérémonie.

Moselikatsé fit part de la nouvelle aux blancs et les invita à venir constater par eux-mêmes la puissance du prophète, le célèbre Batoka.

Les blancs se consultèrent du regard.

« Pourquoi pas ? dit Trelivan. Hier et aujourd'hui, nous avons fait d'excellentes affaires et nous pouvons bien nous accorder ce plaisir. Nous cherchons de l'eau, et, puisqu'on nous en promet, ce n'est pas le moment de nous éloigner.

— Ce sera, d'ailleurs, une occasion d'étudier sur le fait les mœurs et les habitudes des sauvages, » ajouta Collinée.

Les chasseurs confièrent leur chariot à la garde de leurs guides et suivirent Moselikatsé.

L'habitation du chef était située au centre de la ville et tout à l'entour étaient les huttes de ses femmes, au nombre de cinq. Ces huttes, que Trelivan et Collinée avaient déjà observées, étaient très-convenablement construites, et de forme circulaire ; les murs, ainsi que le plancher, étaient

composés d'un mélange d'argile et de terre glaise, et elles étaient protégées contre les intempéries par un toit de longues herbes. Chaque wigwam était entouré d'une palissade haute de six pieds, et, à proximité, étaient des jardins remplis de fleurs et d'arbres fruitiers.

La crainte qu'avaient les Matebélés d'être attaqués par les Makololos était si grande qu'ils avaient élevé, autour de la ville, un mur de pierres, dans lequel ils avaient ménagé des ouvertures figurant des portes.

Moselikatsé fit visiter aux blancs les wigwams de ses femmes. Ces dames paraissaient prendre un soin particulier de leur demeure. Toutes possédaient un très-beau choix de karosses ou manteaux de peau dont la finesse était égale à celle de la soie. Prévenues, sans doute, de l'arrivée des blancs, elles avaient orné leur personne d'une profusion de bracelets et de colliers. Elles en avaient au cou, aux bras et aux jambes.

Collinée et ses compagnons étaient curieux de savoir comment les naturels parvenaient à donner à leurs manteaux un tel degré de perfection.

Moselikatsé, pour les satisfaire, les conduisit dans une hutte, à proximité de son palais, où des esclaves étaient journellement occupés à ce genre de travail. Voici comment ils procédaient : ils étendaient la peau, au moyen de chevilles, jusqu'à ce qu'elle fût séchée. Alors, dix ou douze hommes enlevaient avec une doloire une partie même de la peau qu'ils amincissaient en opérant du côté qui tenait à la chair. Lorsqu'elle était suffisamment mince, ils la couvraient d'un enduit de lait et de cervelle. Après cela, ils prenaient une pièce de bois entourée d'un certain nombre de pointes de fer, avec

laquelle ils cardaient la peau ainsi préparée jusqu'à ce que les fibres en fussent complètement amollies. Une couche de lait ou de graisse y était appliquée, de nouveau, et l'on obtenait, de cette manière, un vêtement d'une souplesse qui ne le cédait pas à celle du drap.

« C'est très-ingénieux, fit observer Collinée. Un pareil travail obtiendrait assurément une médaille dans nos expositions, en France. Il faudra nous procurer une certaine quantité de ces karosses, comme ils appellent ces peaux.

Moselikatsé, fier de l'importance qu'il acquérait aux yeux des étrangers, promit de leur en donner une collection, en échange de poudre et de balles.

Mais on vint prévenir le chef que le magicien avait achevé ses préparatifs, et tout le monde se rendit sur la grande place de la ville, qui suffit à peine à contenir la foule.

Le docteur ès pluie est parmi les peuplades de l'Afrique un très-important personnage, généralement estimé et vénéré. Mais, agissant probablement d'après le principe général que « nul n'est prophète dans son pays, » c'est toujours parmi les tribus éloignées du lieu de leur naissance qu'ils exercent leur art. Un mystère enveloppe constamment l'endroit de leur résidence, et souvent ils prétendent qu'ils ont été soudainement créés dans une caverne solitaire, ou sur le sommet d'une haute montagne, d'où ils sont sortis hommes faits, sans avoir eu à passer par l'enfance ni l'adolescence. Il en est qui acquièrent la célébrité, et ceux-là sont très-recherchés.

Batoka, qui devait ramener la fertilité dans les champs des Matebélés, était de ce nombre, et Moselikatsé n'avait pas hésité à s'imposer de sérieux sacrifices pour s'assurer les bienfaits de sa puissance.

Les docteurs ès pluies emploient différents moyens pour attirer les nuages. Nous raconterons seulement comment Batoka procéda en présence de Collinée, de Gervais et de Lange.

Il marchait gravement au milieu du cercle formé par la

Batoka, le docteur ès pluies.

foule, en murmurant des paroles inintelligibles. Son air avait quelque chose de digne, et ses manières étaient polies et prévenantes. Il avait pour vêtement un karosse en peau de léopard, et ses bras et ses jambes étaient ornés d'une profusion de bracelets dont lui avaient fait présent des tribus résidant bien loin vers l'ouest.

Il réunit quelques feuilles de chaque variété d'arbres que renfermait la forêt, les mit dans un grand pot de terre qu'il plaça sur un petit feu. Puis, tandis qu'un de ses aides tuait un chevreau en lui enfonçant une longue aiguille dans le cœur, il allait et venait, en faisant des gestes avec les bras, et ayant l'aspect d'un inspiré.

La fumée qui s'élevait du feu et la vapeur qui sortait du pot où cuisaient les feuilles étaient supposées atteindre les nuages et les rendre propices à ses prières.

Ensuite, la journée se passa à boire, et à chanter les louanges du docteur ès pluie.

Toute la tribu prit part à la fête, et Lange et Trélivan, cédant à l'entraînement général, ne dédaignèrent pas de danser avec les femmes de Moselikatsé, et leurs pas, nouveaux pour les sauvages, obtinrent un grand succès. Ils furent entourés, recherchés, et acquirent instantanément une importance considérable. « Dansez pour nous, leur disaient les reines des Matebélés, et nous enverrons nos esclaves chercher pour vous des dents d'éléphants. »

Collinée considérait tout cela avec les yeux d'un philosophe, et en faisait un objet d'étude.

Quant à Gervais, il demeurait impassible et se contentait de boire la boyaloa qu'on lui versait avec abondance et qu'il trouvait, d'ailleurs, excellente.

Il y avait si longtemps qu'il n'avait eu que de l'eau qu'il avait un véritable plaisir à se dédommager.

La boyaloa est la boisson particulière aux Matebélés. C'est une espèce de bière qui produit plutôt la torpeur que l'excitation. Moselikatsé et plusieurs de ses conseillers, qui en avaient déjà fait trop usage, étaient couchés sur le ventre, la fi-

gure contre terre, et plongés dans un profond sommeil.

Cela n'empêchait pas de continuer les danses qui se prolongèrent jusqu'à une heure très-avancée de la nuit.

« Je crois que l'arrivée du docteur ès pluie n'était qu'une occasion pour les uns de s'amuser, et pour les autres de s'enivrer, fit observer Gervais à Collinée. Il est impossible que ces sauvages, malgré les preuves que nous avons eues de leur ignorance, ajoutent foi aux ridicules momeries de Batoka.

— Ils ont, au contraire, en sa puissance une confiance absolue, répliqua le docteur, et il est probable que le résultat leur donnera raison. »

Gervais regarda son ami avec étonnement.

— Comment ! s'écria-t-il, est-ce que vous aussi vous croiriez aux stupidités débitées par ce charlatan ?

— Non assurément, et je ne suis pas persuadé que Batoka lui-même compte beaucoup sur l'effet de ses charmes.

— Alors, je ne vous comprends pas, fit Gervais.

— C'est cependant bien simple, et je pensais que votre expérience de marin vous aurait mieux servi. Une longue observation a, sans doute, appris à ce docteur ès pluie à reconnaître l'approche d'un changement dans le temps, et il a la prudence d'attendre ce moment pour opérer.

— Dans tous les cas, dit Gervais, en regardant le ciel qu'éclairaient des milliers d'étoiles, tout annonce que la sécheresse n'est pas près de finir.

— Ma conviction, au contraire, répliqua Collinée, est qu'il pleuvra demain ou après-demain au plus tard. Regardez ces lignes blanches qui traversent le ciel du côté de l'ouest : un vieux marin, comme vous, ne doit pas ignorer leur signification.

— Vous avez raison, dit Gervais, et si je n'avais pas remarqué ces signes, c'est que je me refusais à croire qu'il y eût rien de fondé dans les prédictions de ce charlatan.

— D'ailleurs, j'ai une autre raison de croire à la prochaine arrivée de la pluie, dit Collinée. Chaque fois qu'un changement se produit dans le temps, je ressens une vive douleur dans l'épaule, et, depuis ce matin, elle ne m'a pas laissé un moment de repos. »

Ils interrompirent leur conversation pour suivre les mouvements de Makolo qui, à une petite distance, et se tenant autant que possible dans l'ombre, s'entretenait avec une jeune fille dont l'air convenable et relativement distingué était frappant.

Les paroles qu'ils échangeaient devaient avoir une grande importance, car ils ne paraissaient même pas se douter de ce qui se passait autour d'eux.

« Tiens, tiens, tiens, dit Gervais, est-ce que cette jeune fille aurait fait envoler la haine de Makolo pour les Matebélés? »

Trelivan, qui avait rejoint ses amis, avait suivi la direction de leurs regards, et, comme eux, observait le jeune nègre.

« Makolo ne change pas si aisément de sentiments, dit-il. La façon dont il parle à cette jeune fille prouve qu'il y a entre eux autre chose qu'une connaissance de quelques minutes. Attendons, et Makolo nous donnera le mot de l'énigme. »

XVII

UNE NUIT DANS LA FORÊT. — LE KAROSSE DE KABOMPO.

Deux jours après, la prédiction de Collinée se réalisait. De gros nuages se formèrent lentement au-dessus des montagnes, et la pluie tomba à torrents sur la plus grande partie du territoire des Matebélés. Naturellement, cet heureux événement fut attribué à la puissance surnaturelle de Batoka que tous les naturels, dont il venait de sauver les champs et les moissons, comblaient de présents. La réputation du docteur ès pluies était maintenant si bien établie dans le pays que, par la suite, eût-il échoué dix fois, on n'en aurait été pas moins convaincu de l'efficacité de ses charmes. Ainsi que l'avait dit Collinée, son insuccès aurait été attribué à une influence contraire à la sienne qu'on aurait cherché à détruire, dût-on, pour cela, sacrifier la vie de centaines d'hommes.

Trelihan questionna Makolo au sujet de la jeune fille avec laquelle on l'avait vu en conversation, le soir de la danse.

Mais celui-ci resta muet, et ne voulut donner aucune explication. Aux observations de Trelihan, il répondit seulement : « Elle n'est pas Matebélé ; depuis son enfance elle est attachée à l'une des reines de Moselikatsé, comme esclave. Le moment d'en dire davantage viendra...

Trelihan n'insista pas.

Les chasseurs prolongèrent leur séjour chez les Matebélés, avec lesquels, à en juger par les apparences, ils étaient en excellents termes. Moselikatsé leur témoignait plus de franchise, et les soupçons de trahison qu'ils avaient conçus, à l'origine de leurs relations, s'étaient peu à peu dissipés.

Makolo, cependant, ne partageait pas ces illusions, et, sans s'expliquer davantage, ne cessait de répéter aux blancs de se tenir toujours sur leurs gardes.

Mais, ces avertissements, que rien ne semblait justifier, perdaient de leur force, et l'on finit par les attribuer à la haine que Makolo nourrissait pour les Matebélés.

La pluie des jours précédents avait opéré une transformation merveilleuse dans la nature. Le paysage, naguère desséché et brûlé, était redevenu verdoyant ; des feuilles nouvelles se développaient sur les arbres, le sol se couvrait d'herbes ; les oiseaux faisaient, de nouveau, entendre leurs gazouillements, et la vie renaissait partout, comme par enchantement.

Un soir, Kabompo, le frère de Moselikatsé, vint trouver les blancs à leur campement, leur annonçant que ses hommes avaient découvert des traces fraîches d'éléphants dans la forêt, et leur demanda s'il leur plaisait de l'accompagner pour leur donner la chasse.

Gervais et Trelihan acceptèrent, mais tous les efforts pour décider Makolo à s'éloigner du chariot furent inutiles. Il fut convenu, en conséquence, qu'il resterait avec Collinée, Lange et leurs guides à la garde du camp.

Le lendemain, dès le point du jour, Gervais et Trelihan partirent, avec Kabompo et environ cent cinquante hommes de la tribu. Après une marche de plusieurs heures dans la direction

du nord, ils atteignirent une petite fontaine où ils observèrent quelques traces d'éléphants; mais il était aisé de voir qu'elles remontaient déjà à plusieurs jours.

Après une halte d'une heure, ils s'engagèrent dans une

Kabompo, le frère de Moselikatsé.

épaisse forêt à l'extrémité de laquelle ils rencontrèrent les restes d'un certain nombre de huttes qu'avaient habitées, autrefois, des Bamaniggwatos et que les Matebélés avaient incendiées. Deux fois, ils traversèrent le lit d'une rivière peu profonde autour de laquelle ils reconnurent des traces de rhinocéros.

Geryais et Trellivan avaient un vif désir de rencontrer ces animaux dont les dépouilles manquaient encore à leur collection. Ils en aperçurent un, de l'espèce noire; il était en com-

pagnie de chèvres avec lesquelles il paraissait vivre en bonne intelligence. Ils lui donnèrent la chasse, mais il réussit à leur échapper.

Le soleil commençait à incliner vers l'horizon, et les chasseurs, découragés par leur insuccès, songeaient à retourner en arrière, lorsque l'un des guides poussa une exclamation, en s'arrêtant devant un arbre qui avait été évidemment brisé par un éléphant.

Les feuilles furent examinées attentivement; afin qu'on pût s'assurer depuis quand le pachyderme avait passé par là; d'autres, pendant ce temps, observèrent les empreintes des pas.

D'après les signes des Matebélés, les blancs comprirent que, pas plus tard que le matin, une troupe entière s'était reposée dans la forêt et y avait brouté les bourgeons. Plus loin, des branches étaient cassées, des arbustes étaient déracinés, la terre était labourée, et les traces étaient si fraîches que Gervais et Trellivan oublièrent leurs fatigues et sentirent leur ardeur se ranimer.

Cependant, la journée était si avancée qu'il y avait peu d'espoir d'arriver à un résultat complet avant le lendemain. Mais Kabompo, qui se considérait comme le chef de l'expédition, tenait à prouver son habileté. Il se débarrassa de son karosse, et, armé d'un fusil que lui avait donné Moselikatsé, il s'éloigna, accompagné de quinze de ses hommes. Il suivit la piste en examinant le terrain pas à pas. Quant au reste des sauvages, ils s'assirent sur l'herbe et attendirent tranquillement que l'attaque commençât.

Au bout de moins d'un quart d'heure, Kabompo accourut, en annonçant que les éléphants étaient dans le voisinage.

Quelques secondes après, les autres revinrent en disant qu'ils les avaient entendus casser un arbre, et qu'il paraissait y en avoir beaucoup.

« Eh bien ! dit Gervais à Trelihan, marchons. Nous avons encore une heure et demie de jour, ce sera plus que suffisant pour gagner notre journée.

— Oui, mais soyons prudents, répliqua Trelihan, et que l'expérience que nous avons acquise nous profite. A présent que nous avons de l'ivoire plein notre chariot, ce n'est pas le moment de nous faire tuer sottement.

— Je te connais trop bien pour douter de ton courage, mon cher Trelihan, dit Gervais. Mais ceci me prouve qu'en acquérant on devient singulièrement conservateur.

— Il est certain que j'aurai un grand bonheur à revoir mon pays, mes parents et tous ceux que j'aime, surtout si je ramporte assez de fortune pour améliorer leur situation à tous, répliqua Trelihan ; mais cela ne m'empêchera pas de toujours faire bravement mon devoir. Je tiens à la vie plus encore pour ceux qui me sont chers, que pour moi ; mais on n'est pas moins brave parce qu'on est prudent.

— C'est justement là les deux qualités que doit réunir un bon chasseur, » dit Gervais, en serrant la main de son ami.

Les sauvages reçurent pour instruction de suivre, en ordre, à quelques pas en arrière ; mais, comme toujours, ils mirent entre eux et les blancs une si grande distance que, bientôt, ils disparurent derrière les fourrés.

En se retournant, Gervais n'en aperçut pas un seul.

« Ces hommes sont lâches, dit-il, et nous étions bien simples de les craindre. A nous deux, nous mettrions toute leur armée en fuite.

Il était en compagnie de chèvres.

— Peut-être, s'ils nous attaquaient ouvertement, répliqua Trellivan. Mais c'est ce qu'ils se garderaient bien de faire, s'ils avaient à notre égard des intentions hostiles. La ruse et la trahison leur sont familières, comme à tous les êtres pusillanimes, et, malgré les apparences de sécurité, nous ferons bien ne pas dédaigner les conseils de Makolo.

— Dans tous les cas, ce n'est pas eux que nous avons à redouter, en ce moment, fit observer Gervais. Ainsi donc, à chaque heure sa préoccupation. »

Trellivan allait continuer la conversation, lorsqu'un bruit sec frappa ses oreilles. D'un geste il recommanda le silence à son compagnon, et tous deux, après s'être assurés que leurs fusils étaient en bon état, avancèrent tout doucement.

Soudain, à travers les branches, ils virent un troupeau d'énormes éléphants serrés les uns contre les autres, sous un mimosa, à cent cinquante pas environ devant eux.

Gervais et Trellivan se couchèrent à plat ventre et glissèrent ainsi, avec les plus grandes précautions, jusqu'à un bouquet d'arbres, où ils espéraient pouvoir se dissimuler. Mais ils furent découverts, et aussitôt les éléphants, avec un bruit de trompette, et en agitant leurs trompes, firent demi-tour à droite et s'élancèrent dans la forêt, en brisant les arbustes et en soulevant un nuage de poussière derrière eux.

Gervais et Trellivan furent déconcertés.

« Nous voilà battus, et sans avoir tiré un seul coup, dit Trellivan ; il faut avouer que c'est malheureux.

— Mais nous n'allons pas abandonner si facilement la partie, répliqua Gervais. Tiens, ajouta-t-il, voilà qu'ils reviennent à gauche. Quelque chose les aura effrayés, peut-être la

présence des sauvages qui doivent se trouver de ce côté. C'est une chance inattendue. »

Durant quelques secondes, ils examinèrent les mouvements des éléphants, qui étaient au nombre de six, parmi lesquels deux étaient encore très-jeunes.

Tout à coup, le plus formidable, dont les défenses paraissaient magnifiques, et qui formait l'arrière-garde, se détacha de ses camarades, et revint du côté où se trouvaient Gervais et Trelivan.

« Il est probable qu'il nous a aperçus et que son intention est de broyer sous ses pieds les pygmées qui osent troubler leur repos, fit observer Trelivan.

— Il est certain, toujours, que les hommes blancs lui sont inconnus, sans quoi il aurait moins d'assurance, répliqua Gervais. Nous allons lui faire une jolie réception. »

Ils se placèrent près d'un rocher et attendirent l'arrivée de l'éléphant qui avançait droit vers eux.

« Attention ! dit Gervais, lorsqu'il ne fut plus qu'à une petite distance. Tirons à la tête, tous les deux. »

Au moment où ils se disposaient à faire feu, l'éléphant fit un bruit de trompette si fort et si perçant que la terre parut vibrer sous les pieds, et il se précipita droit sur les chasseurs, sans se laisser arrêter par les arbres qu'il brisait et renversait dans sa course furibonde.

Gervais et Trelivan n'eurent que le temps de se jeter de côté sur le rocher, d'où ils lui envoyèrent deux balles presque instantanément.

En se sentant touché, l'animal se contenta de lever l'épaule, et s'éloigna lentement, comme s'il eût dédaigné ces ennemis qui avaient fui à son approche.

Gervais et Trelihan, abandonnant leur refuge, se glissèrent par derrière un fourré d'épines, et lorsqu'ils furent à la hauteur de l'éléphant, Trelihan lui logea une balle dans le côté de la tête.

Ce fut alors un bruit épouvantable dont résonna la forêt, et l'éléphant, ne comprenant pas comment il était ainsi frappé par un adversaire qui n'osait se montrer, alla prendre position au milieu d'un bouquet d'arbres.

Gervais, persuadé qu'il était sérieusement atteint, se découvrit et avança hardiment, oubliant que c'était à ce moment même que l'animal blessé était le plus dangereux. Arrivé à quinze pas, et choisissant l'instant où il allait se précipiter, de nouveau, sur lui, il visa au bas du front et tira. Mais l'éléphant ne s'arrêta pas, et, pour ne pas être broyé, il n'eut d'autre ressource que de se jeter promptement au milieu des épines, qui lui entrèrent profondément dans la chair.

Emporté par son élan, l'éléphant avait passé près de lui, et avait continué sa course, poursuivi par Trelihan et quelques-uns des Matebelés qui, en se tenant à une longue distance, criaient et gesticulaient comme des diables.

Gervais se releva meurtri et contusionné, mais, après s'être vite assuré qu'il n'avait rien de cassé, il courut après Trelihan.

L'éléphant, malgré ses nombreuses blessures, faisait encore face à ses adversaires, tout en se dirigeant vers la forêt où il espérait trouver le salut.

Trelihan devina son intention, et comme le jour allait bientôt faire place à l'obscurité, il résolut d'en finir.

Faisant un détour, il se trouva juste sur la ligne que suivait l'éléphant, et, à trente pas, il lui envoya ses deux balles derrière l'épaule.

Le pauvre animal voulut charger une dernière fois. Mais ses blessures commençaient à produire leur effet ; son épuisement était visible, et il s'arrêta près d'un arbre contre lequel il s'appuya. Il agita sa trompe, et regarda son ennemi avec une rage impuissante.

Tredivan rechargea son fusil, et s'avança pour lui donner le dernier coup ; mais il n'en était pas besoin, car, au moment où il allait tirer, le puissant monarque des forêts tomba lourdement sur le côté et expira.

Les Matebélés se hâtèrent alors d'accourir, riant, gesticulant et poussant des cris de triomphe.

Quant à Tredivan, les sentiments qu'il éprouvait ne sauraient être bien compris que par ceux qui ont eu, au fond d'immenses forêts, la bonne fortune de remporter de pareilles victoires.

Il était monté sur l'éléphant.

C'est dans cette position que le trouva Gervais.

« Bravo ! cria celui-ci. Voilà encore un exploit à mettre sur tes états de services.

— La bataille était déjà gagnée par vous, répliqua Tredivan ; mon seul mérite est d'en avoir assuré le résultat. »

D'autres éléphants apparurent encore dans la plaine. Gervais et Tredivan tirèrent sur eux plusieurs coups de fusil, mais, malgré leurs blessures, ils gagnèrent les fourrés où ils disparurent.

D'ailleurs, la nuit qui vint tout d'un coup, arrêta la poursuite.

« Nous voilà loin de notre camp, qu'est-ce que nous allons faire ? demanda Gervais.

— Simplement ce que nous avons fait déjà tant de fois, répondit Tredivan ; nous coucherons dans la forêt. »

Nous coucherons dans la forêt.

Les sauvages, sur l'ordre de Kabompo, amassèrent une quantité de bois et allumèrent de grands feux. Ensuite, ils se disposèrent à tailler dans l'éléphant les éléments de leur souper. Mais ils en furent empêchés par leur chef, qui ne voulut pas permettre qu'on y touchât avant le lendemain matin. Il plaça même des sentinelles afin que personne ne pût en approcher.

Les Matebélés acceptèrent cette décision sans murmurer, coupèrent des buissons pour les protéger contre le vent, et se couchèrent en demi-cercle autour du feu.

Quant à Gervais et à Trelivan, ils se contentèrent d'un morceau de la tempe de l'éléphant, qu'ils firent griller sur les charbons, et imitèrent l'exemple des naturels.

En courant à travers les épines et les buissons, Gervais avait laissé à chaque branche un lambeau de sa chemise, de sorte qu'il se trouvait n'avoir plus pour tout vêtement que ses pantalons qui étaient en peau de daim. C'était peu pour le garantir de la fraîcheur de la nuit qui, depuis les dernières pluies, était très-vive. Il amassa des feuilles sèches, en fit un monceau et s'étendit dessus. Trelivan se coucha près de lui, mais il avait l'avantage d'avoir sur les épaules une jaquette qui suffisait à le protéger contre le froid.

Il y avait plus d'une heure que Gervais dormait, quand Kabompo, le voyant presque nu, et cédant à un sentiment de générosité, ôta son karosse de peau de chacal et l'en couvrit.

C'était assurément une bonne action, mais il n'en avait pas prévu les conséquences.

Au bout de quelques minutes, Gervais s'agita sur son lit de feuilles, se tourna et se retourna vingt fois, et finit par se lever vivement.

« Qu'est-ce que vous avez donc ? lui demanda Trelivan, qui ne s'expliquait pas cette excitation succédant à un sommeil calme et profond.

— Ce que j'ai, ce que j'ai ! s'écria Gervais ; voilà justement ce que je cherche, à moins que ce ne soit la conséquence des épines qui me sont entrées tantôt de tous les côtés dans les chairs. Toujours est-il que j'ai par tout le corps des démangeaisons effroyables.

— C'est très-désagréable, répliqua Trelivan, mais j'espère que, demain, il n'y paraîtra plus.

— En attendant, je souffre comme un damné, dit Gervais.

— Et plus vous vous agiterez, plus le sang sera excité et plus les piqûres seront sensibles, fit observer Trelivan. Ainsi, croyez-moi, couchez-vous et tâchez de rester tranquille. »

Gervais, qui se sentait une grande envie de dormir, suivit ce conseil, mais il avait à peine commencé à fermer les yeux qu'il bondit sur ses pieds.

« Ces souffrances sont infernales ! s'écria-t-il, il est impossible que j'y résiste longtemps. »

Trelivan s'était levé, et il ne savait comment soulager son ami, qu'il plaignait sincèrement, lorsqu'il aperçut le karosse que Trelivan avait rejeté à quelques pas de lui, en se dressant. Une idée lui traversa l'esprit.

« Est-ce que vous aviez ce vêtement sur vous ? demanda-t-il à Gervais.

— Non, je n'en sais rien, » répondit celui-ci, en se grattant avec fureur.

Kabompo, qui s'était approché et qui ne comprenait rien à la façon d'agir de Gervais, fit entendre, par signes, que c'était

lui qui avait étendu le karosse sur l'homme blanc pour empêcher qu'il n'eût froid.

Trelivan le regarda avec étonnement.

« C'est très-désagréable, dit Trelivan, prévenant la question que son ami allait lui adresser, mais ce ne sera pas dangereux.

— Quoi, qu'est-ce qui ne sera pas dangereux ? s'écria Gervais avec impatience.

— Ces diables d'animaux qui ont eu l'idée de choisir votre peau pour s'y loger et s'en faire un festin. »

Gervais saisit le karosse et l'examina.

Il était rempli d'une multitude d'insectes transparents, de ces insectes qu'engendre ordinairement la malpropreté.

« Je comprends, dit-il, ils ont trouvé ma peau plus tendre que celle dont ils se nourrissent habituellement, et ils profitaient de l'occasion. Mais comment me débarrasser de cette vermine ? »

Trelivan examina le corps de son compagnon : il était déjà tout empoisonné, et il se produisait une forte inflammation.

Trelivan jeta sur le feu une quantité de bois, et obtint ainsi une très-vive lumière. Puis, il aida son ami à retourner son pantalon, et tous deux commencèrent une chasse bien différente de celle à laquelle ils s'étaient livrés la veille.

Après s'être assurés qu'il ne restait plus un seul de leurs ennemis, ils allumèrent un feu à une grande distance de l'autre, se couchèrent le mieux qu'ils purent et passèrent assez tranquillement le restant de la nuit.

XVIII

UNE INVITATION. — LE POTEAU. — DEUX COUPS DE FUSIL.

Gervais et Trelivan furent éveillés par un bruit et un tumulte qui se faisaient autour d'eux, et dont ils eurent bientôt l'explication : les éléphants qu'ils avaient blessés la veille avaient été mortellement atteints. Quelques-uns des sauvages les avaient découverts dans les fourrés où ils s'étaient réfugiés; et, rassurés par l'état d'impuissance auquel ils les voyaient réduits, ils les avaient attaqués, en poussant des cris diaboliques. Les plus timides étaient montés dans des arbres, d'autres plus hardis s'étaient approchés à une distance d'environ vingt pas de là, et tous lancèrent leurs javelines sur les malheureux pachydermes qui en furent criblés au point de ressembler à des hérissons.

Le sang coulait de leurs blessures : plusieurs fois, malgré leur état de faiblesse, ils chargèrent les sauvages qui se dispersèrent à droite et à gauche, et recommencèrent à les accabler de nouveaux traits. Enfin, dans un dernier effort, les éléphants tournèrent sur eux-mêmes, en chancelant, et moururent d'épuisement.

Gervais et Trelivan avaient suivi, avec intérêt, cette chasse d'un nouveau genre.

Et tous lancèrent leurs javelines.

Le soleil avait déjà fait du chemin dans le ciel, et, sur un signe de Kabompo, on procéda au dépècement. Ce fut alors une scène de bruit, de rires, de va-et-vient impossible à décrire. Chacun des sauvages se débarrassa de son karosse, et, armé d'un couteau, courut prendre sa part du carnage.

En moins de deux heures, il ne resta pas un pouce de chair sur les carcasses, et les naturels, distribués en différents groupes, se retirèrent, avec des portions de butin, sous les arbres qui croissaient à l'entour.

D'abord ils avaient enlevé la grosse peau extérieure des éléphants, et, dessous, ils en avaient trouvé une autre plus douce dont ils font ordinairement des sacs. Enfin, il y avait une troisième peau qu'ils détachèrent avec les plus grandes précautions et qu'ils suspendirent à une perche.

La chair, mise ainsi à nu, fut taillée en morceaux et en longues tranches. Kabompo réserva pour lui-même l'honneur d'enlever les intestins, parce que c'est là, surtout, que se trouve la graisse.

Nous ferons remarquer, en passant, qu'il n'y a rien que les Matebélés estiment autant que la graisse. Ils parcoureront de grandes distances pour s'en procurer même une petite quantité. Ils s'en servent pour faire cuire la viande séchée au soleil, et la mangent aussi avec leur manioc.

Ce que Kabompo en tira des flancs de l'éléphant est extraordinaire. Pour l'aider, plusieurs sauvages entrèrent dans l'immense cavité, et, à mesure qu'ils en ôtaient, ils la passaient à leurs camarades.

Quand il ne resta plus rien, Gervais et Trelivan furent témoins d'une scène à laquelle ils ne s'attendaient pas, et qui leur causa un véritable dégoût.

Les sauvages ramassèrent le sang coagulé des éléphants et s'en frottèrent tout le corps depuis le haut de la tête jusqu'à la plante des pieds, et, durant ce temps, ils ne cessaient de crier, de sauter et de se bousculer les uns les autres.

L'aspect de ces hommes était si horrible qu'avec leurs gestes frénétiques, ils avaient l'air de véritables démons.

Naturellement, Gervais et Treliwan réservèrent pour leur part les défenses, et les parties les plus estimées furent mises de côté pour Moselikatsé.

Tout le monde avait sa charge, et la nuit était avancée lorsqu'on fut de retour au camp.

Le premier soin de Gervais et de Treliwan fut de demander à Lange et à Collinée s'il ne s'était rien produit d'extraordinaire pendant leur absence. »

« Rien, répondit Lange ; seulement, Moselikatsé est venu, et Makolo et lui se sont disputés. Je ne sais ce qui serait arrivé si nous ne nous étions interposés. »

Gervais questionna Makolo.

« Vous m'aviez recommandé, dit celui-ci, de veiller sur les bœufs et sur le chariot, et de ne laisser personne en approcher. J'ai suivi vos instructions. Hier, Moselikatsé a voulu savoir combien de fusils il y a encore dans les caisses : si j'avais été maître, j'aurais châtié son indiscrétion. Mais, moi aussi, je ne suis qu'un nègre.

— Soupçonne-t-il donc qu'il nous en reste beaucoup ? demanda Treliwan.

— Il en est persuadé, et c'est pour cela que je ne cesse de vous dire « veillez ! » Il est rusé, et, s'il le peut, il cherchera à s'en emparer. »

Gervais et Treliwan reconnurent la justesse de cette ob-

servation qui répondait à leurs secrètes appréhensions.

Toutefois, ils jugèrent à propos de n'en rien laisser paraître.

Le lendemain, les blancs faisaient leurs préparatifs de départ quand l'un des guerriers de Moselikatsé vint leur annoncer que le roi, ne redoutant plus les attaques des Makololo, depuis qu'il possédait des fusils, allait rentrer dans sa ville où une grande fête serait donnée en l'honneur de ses amis les étrangers. Moselikatsé, ajouta le sauvage, invitait le puissant chef des blancs à séjourner près de lui, en attendant qu'ils prissent part au festin.

Les blancs se consultèrent et ils furent tous d'avis que cette invitation pouvait cacher un piège. Leur désir aurait donc été de refuser, mais ce parti offrait de sérieux inconvénients : ils étaient comme perdus au milieu de cette population de sauvages, et la moindre hésitation pouvait être le signal de leur extermination. Le plus sûr moyen de conserver leur vie ou au moins leur liberté, c'était de payer d'audace, et, sans être offensifs, de réprimer énergiquement toute démonstration d'hostilité.

Il fut donc décidé qu'on accepterait, et des dispositions furent prises en conséquence.

Collinée, Lange et Trelivan étaient curieux d'assister à la fête, mais on dut s'arranger pour que l'un d'eux restât toujours, avec les nègres de leur escorte, à veiller sur les bœufs et sur le chariot. On convint, d'ailleurs, de signaux, en cas de danger, et, comme la distance du camp à la ville était très-courte, on se promit d'aller souvent de l'un à l'autre, et d'être constamment sur ses gardes pour éviter toute surprise.

Les nègres composant l'escorte n'avaient témoigné aucune sympathie aux Matebélés, et l'on crut par cela même

pouvoir compter sur eux. On leur distribua des fusils, et l'on forma, autour du chariot et de l'endroit où l'on rassembla les bœufs, un talus que l'on garnit de branchages.

On eût dit que les blancs se préparaient à soutenir un siège. Ces dispositions excitèrent l'étonnement des Matebélés, mais ils ne firent aucune observation.

« Je crois que nous les calomnions en leur prêtant des projets qu'ils n'ont pas, dit Lange, faisant remarquer leur indifférence apparente.

— C'est possible, et je souhaite que tu ne te trompes pas, répliqua Trelivan. Dans tous les cas, nous ne serons que plus tranquilles pour avoir pris nos précautions. »

L'heure à laquelle Moselikatsé devait faire son entrée approchait. Gervais partit avec Trelivan et Makolo, et ils se rendirent directement au centre de la ville, où était situé le palais du roi. Quant à Lange et à Collinée, ils se contentèrent de se placer à proximité du camp, sur le parcours que devait suivre la procession.

Tout à coup, il se fit un bruit d'instruments discordants ; une multitude de sauvages débouchèrent dans la principale rue du village, gesticulant et poussant des cris ; de longues lignes de guerriers s'avancèrent, et au milieu apparut le roi.

Il marchait d'un pas lent et majestueux, mais qui, pour Gervais et Trelivan, était simplement comique et ridicule.

De chaque côté, une jeune fille tenait, au-dessus de la tête du monarque, une ombrelle très-habilement tissée.

Une foule de femmes et d'enfants entièrement nus formaient l'arrière-garde.

Les yeux de Gervais et de Trelivan se portèrent d'abord tout naturellement sur Moselikatsé, dont l'intention évidente

était de les frapper par son air imposant et ce déploiement de forces, puis ils se fixèrent sur les jeunes filles qui portaient les ombrelles.

Ils furent étonnés de la différence de leur teint avec celui des habitants de la ville. Elles étaient moins noires, plus jaunes que les autres femmes ; il y avait de la grâce dans leur démarche, et le type nègre était beaucoup moins marqué sur leur visage.

Celle de gauche attira particulièrement l'attention des blancs. Elle était grande et bien proportionnée, et si l'on ne connaissait la précocité des jeunes femmes dans ce pays, on aurait pu lui donner vingt-deux ou vingt-trois ans. Elle en avait dix-sept. Chose étrange, ses cheveux n'étaient presque pas crépus, et leur nuance était luisante.

« Je crois, en vérité, que c'est la jeune fille avec qui Makolo s'entretenait l'autre soir, dit Trelivan.

— Tu as raison, répliqua Gervais. Mais pourquoi ce négroillon n'a-t-il pas voulu nous dire d'où et comment il la connaît ? »

Makolo demeura impassible et ne répondit pas.

« Notre ami est réservé sur les choses qui ne concernent que lui, fit observer Trelivan.

— S'il y a là un mystère, je le connaîtrai, » dit Gervais.

Ils s'avancèrent pour saluer le roi qui les accueillit avec une faveur marquée, et les invita à se tenir près de lui.

Lorsqu'ils eurent échangé beaucoup de compliments, Gervais demanda au chef à quelle nation appartenaient ces jeunes filles qui portaient les ombrelles.

Makolo fit un soubresaut, mais il se remit aussitôt, et traduisit la question.

Le roi parut extrêmement surpris.

« Je ne sais, répondit-il. Ce sont des esclaves ; elles n'ont pas été prises dans la bataille, elles ont été achetées. Selon une tradition, il y a chez les Makololos une tribu qui habite de l'autre côté des montagnes, et chez laquelle les hommes et les femmes ont les cheveux droits et la peau brune : il est possible qu'elles viennent de là. »

Il y avait un frémissement dans la voix de Makolo, mais rien dans ses regards ni dans ses mouvements ne trahit son émotion.

En dressant la tête, Trelivan crut remarquer sur la figure du roi une expression de colère et de rage.

Il s'aperçut, aussi, que la jeune fille qui avait plus particulièrement attiré son attention, le regardait avec curiosité et en paraissant implorer sa compassion. Un moment, leurs yeux se rencontrèrent ; ses dents blanches brillèrent, et, dans son trouble, elle pencha un peu l'ombrelle qui toucha légèrement la tête du roi.

Aussitôt Moselikatsé se retourna, et, poussant une exclamation de fureur, la frappa avec le bâton qu'il tenait à la main.

La jeune fille chancela, mais elle se remit instantanément. Elle avait au front une blessure, d'où le sang coulait.

Le premier mouvement de Makolo avait été de se précipiter sur le monarque. Il avait fallu les efforts réunis de Gervais et de Trelivan pour le contenir.

« Tu veux donc nous perdre, toi et cette jeune fille avec nous ! » lui avait dit Trelivan à l'oreille.

Comme par enchantement, Makolo était redevenu calme.

Au milieu de la confusion produite par cet incident, Mose-

likatsé ne s'était pas exactement rendu compte de ce qui se passait. Ne pouvant imaginer qu'un nègre pût le menacer, il croyait que Makolo avait, au contraire, cherché à le préserver de la colère des blancs.

« Pourquoi vous irriter ? dit-il à Gervais. La femme appartient au roi noir. »

Quant à la jeune fille, elle se retira en arrière, et, croyant n'être pas observée, elle tint l'ombrelle d'une main, posa l'autre sur son cœur, et s'inclina doucement ; ses lèvres s'agitèrent, et Trellivan comprit qu'elle lui exprimait sa reconnaissance, de la seule façon qu'il lui était permis d'employer.

Mais le roi se retourna, de nouveau, brusquement, et il est probable qu'il s'aperçut de l'intérêt avec lequel Trellivan regardait son esclave. Mais, pour le moment, il ne fit aucune nouvelle observation.

Moselikatsé désigna un de ses guerriers pour être aux ordres des blancs et puis se retira dans son palais, dont l'entrée était seulement fermée par une natte ; ses femmes l'y avaient devancé depuis le matin. Une hutte de grandes dimensions et située juste de l'autre côté de la place fut mise à la disposition de Gervais et de Trellivan ; mais ceux-ci, ne tenant pas à ce qu'on en expulsât pour eux les habitants, s'excusèrent de n'en pas prendre possession. Ils avaient hâte, d'ailleurs, de rejoindre leurs compagnons pour s'assurer que, de leur côté, il n'était survenu rien de fâcheux.

Les rues de la ville étaient encombrées, mais personne ne les inquiéta, tout le monde, au contraire, se rangeait pour leur livrer passage.

En approchant du camp, ils virent venir au-devant d'eux Collinée.

« Eh bien? lui dit Gervais.

— Pas le moindre incident, répondit le docteur, seulement nous avons remarqué que beaucoup de sauvages allaient et venaient dans la forêt, aux environs, et qu'ils semblaient nous éviter.

— Et vous n'avez pas vu ce qu'ils y faisaient?

— Si, ils y ramassaient des insectes longs d'un quart de pouce, jaunâtres, à tête brune, que j'ai examinés avec attention. Il paraît que ces petits animaux, lorsqu'ils sont jeunes, sont d'un vert sombre; ce n'est pas là toutefois leur couleur réelle, mais celle de leurs excréments qu'ils rendent par les pores aussi bien que de la façon naturelle. C'est très-curieux. On les trouve sur un buisson ou sur un arbre appelé maruri, dont les feuilles servent à les nourrir. Lorsqu'ils arrivent à l'extrémité des branches, ils sont généralement devenus assez forts pour briser la croûte d'excréments qui les enveloppe, et ils se laissent tomber à terre, où ils se creusent un trou. C'est là que les sauvages les ramassent quand ils en ont besoin.

— Tout cela peut être intéressant, fit observer Gervais, mais je ne vois pas de rapport avec ce qui nous préoccupe.

— Il en existe un très-grand, au contraire, répliqua le docteur. C'est de cet insecte, qu'ils nomment tha, que les Matebélés tirent le poison dont ils font usage pour leurs flèches. »

Gervais et Trelivan se regardèrent avec inquiétude.

« Comme cela, la trahison serait complète, et ils songeraient sérieusement à nous attaquer, dit Gervais.

— Je le crains, répondit Collinée. Mais vous connaissez le proverbe : « Un homme averti en vaut deux, » et, dans la

circonstance présente, nous pourrions dire vingt. En attendant, continua le docteur, j'ai fait une précieuse découverte ; je connais l'antidote de ce poison. Naturellement, les sauvages se refusaient de répondre à mes questions et niaient effrontément qu'il existât même un antidote d'aucune sorte. Mais, allant au-devant d'un jeune garçon qui portait une collection de ces insectes, je lui ai demandé brusquement : « Comment appelles-tu cette plante avec laquelle on guérit le poison du tha ? » Il s'est troublé, et, croyant que j'étais complètement informé, il a répondu : « Kalahéthlué » ; mais qui vous a dit cela ? — Le Grand Esprit.

A quoi il a répliqué : « Ces hommes blancs sont véritablement de grands sorciers, ils savent tout. »

— Je lui ai donné quelques boutons, et il m'a montré le kalahéthlué, qu'on trouve en abondance dans le bois.

— Je conçois que vous soyez fier de cette trouvaille, dit Gervais, mais il faut tâcher que nous n'ayons pas à en faire usage. »

Les blancs étaient persuadés que l'objet des convoitises de Moselikatsé était leur chariot et ce qu'il contenait : c'était donc là que se portèrent leurs préoccupations. L'idée ne leur était pas venue qu'on pût chercher d'abord à se débarrasser d'eux.

Durant ce temps, les sauvages travaillaient aux préparatifs du festin. L'on avait mis à contribution les morceaux les plus délicats des éléphants tués dans la dernière chasse et dont Kabompo avait fait présent à son frère. Les pieds et la trompe furent spécialement réservés pour le roi et ses hôtes, et voici le procédé qu'on employa pour les faire cuire : des sauvages, armés de bâtons, creusèrent, pour chaque pied et

une partie de la trompe, un trou profond et rassemblèrent la terre tout autour. Puis ils cueillirent une quantité de bois sec qu'ils empilèrent au-dessus des trous, à une hauteur de près de trois mètres, et y mirent le feu. Quand le bois se trouva réduit en cendres, les trous et la terre environnante étaient chauffés à un haut degré. Dix ou douze sauvages retirèrent alors la cendre au moyen d'une perche terminée par un croc. Comme la chaleur était intolérable, ils se relevaient les uns les autres, chacun enfonçant successivement la perche dans le trou et la retirant vite pour la passer à son camarade. Quand les cendres furent ainsi toutes enlevées, deux des plus forts guerriers prirent un pied et une partie de la trompe et les mirent dans le trou. On rejeta par-dessus la terre brûlante sur laquelle fut, de nouveau, entassée une pile de bois. Lorsque tout fut consumé, on retira les morceaux d'éléphant qui étaient parfaitement cuits et qu'on gratta avec un couteau, pour en enlever la peau et le sable.

Ces détails intéressèrent beaucoup les blancs. Une autre particularité qui les étonna, c'est la manière toute primitive dont ces sauvages s'y prenaient pour fumer. Ils mouillaient une certaine quantité de terre, et introduisaient dedans une petite baguette, moins grosse que le petit doigt, dont ils faisaient ressortir les deux bouts. Puis, après avoir bien pressé la terre autour de la baguette, ils poussaient et repoussaient celle-ci jusqu'à ce qu'un trou se fût bien établi. Alors, ils élargissaient un bout de l'ouverture avec leurs doigts, de manière à former un récipient dans lequel ils introduisaient une certaine espèce de racines. Le fumeur se plaçait ensuite à genoux, allumait la pipe, approchait sa bouche de l'autre extrémité du trou et aspirait la fumée, qu'il rejetait par ses

narines. Un flot de larmes qui coulait de ses yeux témoignait du plaisir qu'il éprouvait. Une seule pipe servit ainsi à plusieurs, qui se remplacèrent successivement. D'autres s'occupaient tranquillement à fabriquer des vases en bois ou des massues, avec leur hachette.

« Ces gens-là me paraissent assez pacifiques, dit Trelivan,

D'autres fabriquaient des vases en bois.

et il se peut que nous nous soyons trompés en leur prêtant des intentions hostiles.

— Tant mieux, répliqua Gervais. Dans tous les cas, ayons les yeux ouverts, sans rien en laisser paraître. »

En approchant de la place principale du village, ils remarquèrent qu'une grande foule y était assemblée, et bientôt des cris perçants, des cris de femme frappèrent leurs oreilles.

Ils coururent vite, et furent témoins d'un spectacle qui fit bouillonner le sang dans leurs veines. La jeune fille qui avait excité la colère de Moselikatsé était liée à un poteau, et avait les mains attachées ensemble au-dessus de sa tête. Elle était complètement nue, et une dizaine de sauvages, sous la direction du roi, lui décochaient des petites flèches, longues d'environ six centimètres.

Gervais et Trelivan cherchèrent à se frayer un passage. Mais Makolo, emporté par la colère, s'était déjà élancé, et avait abattu, d'un coup, un grand gaillard qui venait d'envoyer un trait dans l'épaule de la pauvre fille, et riait de ses cris de douleur.

Au même instant, Trelivan franchit le cercle, et cria de toutes ses forces :

« Détachez cette fille, — je tue le premier qui la touche ! »

Le roi prononça alors des paroles inintelligibles pour les blancs, et aussitôt un sauvage, hideusement tatoué et couvert de cicatrices, s'avança et porta un grand coup de bâton à la malheureuse prisonnière. Makolo avait deviné son intention, et il réussit à détourner, en partie, le coup qui tomba moitié sur l'épaule de la jeune fille et moitié sur le poteau.

Le sauvage allait recommencer, mais Makolo ne lui en laissa pas le temps. Avant que ses amis eussent pu le retenir, il leva son fusil et tira. Il n'avait pas pris le loisir de viser, et la balle, au lieu de passer à travers le corps du Matebélé, l'atteignit au bras droit. Celui-ci poussa un hurlement, et, laissant tomber son bâton, il se précipita à travers les spectateurs de cette scène, et gagna la grande rue.

Prompt comme la pensée, Makolo leva, de nouveau, son fusil qui était à deux coups et le visa à soixante pas. La balle

frappa le sauvage entre les épaules et le traversa de part en part. Il tomba et se tordit dans l'agonie de la mort.

Alors des milliers de cris montèrent vers le ciel, les instruments guerriers retentirent, et au-dessus de tout ce tumulte se fit entendre la voix de Moselikatsé qui, sans doute, donnait des ordres pour la destruction des blancs.

La situation devenait critique.

Gervais saisit son fusil, et visa le roi qui n'était qu'à vingt pas de distance. Le monarque pâlit. Lange, Collinée et quelques-uns des nègres de leur escorte, ayant entendu les deux détonations, se hâtaient d'accourir. Tous étaient bien armés et, dans ces conditions, la lutte pouvait devenir terrible.

« Makolo, cria Gervais, tandis que ses compagnons venaient se ranger près de lui, en s'adossant à une hutte, afin qu'on ne pût les tourner, — Makolo, dis à ce coquin de Moselikatsé de rappeler ses hommes, — de leur commander de jeter leurs armes, ou que dans dix secondes il est mort ! »

Gervais ne cessa de tenir le chef au bout de son fusil, tandis que Makolo traduisait ses paroles, et il était bien résolu, s'il essayait de fuir ou de renouveler ses ordres d'attaque, à lui envoyer ses deux balles à travers le corps.

Moselikatsé, soit par peur, soit qu'il eût d'autres projets, céda; il dit à voix basse quelques mots à l'un de ses conseillers, et la foule recula.

« Ce n'est pas cela ! cria Gervais, en voyant qu'ils ne désarmaient pas. Dis-leur de jeter leurs armes, sinon que le roi est un homme mort. S'il fait un mouvement, je le tue ! »

Makolo exécuta cet ordre, et, quelques moments après, les blancs eurent le plaisir de voir les lances, les flèches, les bâtons s'entasser pêle-mêle. La victoire était complète, et seu-

lement alors ils commencèrent à respirer plus librement.

« Nous avons échappé à un grand péril, dit Gervais à Tre-livan, et je donnerais beaucoup pour être à cinquante lieues d'ici; quoique ces sauvages soient lâches, il pourrait nous arriver malheur. Donc, de la prudence, et surtout n'ayons pas l'air de les craindre. Si nous tournions le dos, ils se jetteraient sur nous comme une bande de loups ! »

Lorsque les guerriers se furent retirés, Gervais entra en conversation avec Moselikatsé. Il apprit que la jeune fille avait été condamnée à mort pour vol, et le roi se plaignit amèrement de ce qu'on ne lui laissât pas la liberté de punir son esclave.

Gervais feignit d'être satisfait de ces explications, et, pour faire oublier ces fâcheux incidents, il promit à Moselikatsé de lui faire présent d'un pistolet. Il lui demanda seulement de pardonner à la jeune fille.

Le roi y consentit, quoique de mauvaise grâce, et donna ordre de la relâcher. Aussitôt que celle-ci fut libre, elle ramassa sa ceinture qui était près d'elle, et s'enfuit avec l'agilité d'une antilope.

Après une discussion qui dura encore longtemps, on parut tomber d'accord, et Moselikatsé insista pour que les blancs prissent part au festin, afin de lui prouver que leur réconciliation était sincère.

Trelivan, Collinée, étaient d'avis de refuser.

« Ce serait imprudent, dit Gervais; fiez-vous à moi. »

XIX

LA RUSE DE MOSELIKATSÉ. — LA BATAILLE. LES MAKOLOLOS.

Moselikatsé avait exprimé l'intention de faire servir le festin, pour les blancs, dans l'intérieur de son palais, tandis que ses sujets se régalertaient sur la place et dans la rue. Mais Gervais exigea qu'il eût lieu, au contraire, à l'extrémité de la ville, sur un terrain d'où l'on pouvait voir leur camp, et communiquer, à l'aide de drapeaux rouges, blancs et bleus, avec ceux de ses compagnons qui en auraient la garde. Il prit, en outre, toutes les précautions que suggérerait la prudence.

Mais, ainsi que nous l'avons déjà fait entrevoir, le danger devait venir du côté où il ne l'attendait pas, et c'est pour cela, sans doute, que Moselikatsé se montrait de si facile composition.

Il était près de deux heures quand un messenger arriva, hors d'haleine, annonçant l'approche du roi. Il paraît que l'étiquette voulait qu'on procédât ainsi, car, quoique la distance ne fût que de quelques centaines de pas au plus, l'envoyé dut faire le tour de la ville, afin de ne paraître qu'en état de transpiration, et de témoigner ainsi de l'importance et de la grandeur de son maître.

Soudain, une horrible musique se fit entendre, et le roi s'avança à la tête d'une procession de chefs, de guerriers et d'esclaves.

Gervais alla à sa rencontre et l'accueillit avec fierté et dignité.

Le banquet commença, et tout marcha d'abord à la satisfaction générale. Des esclaves servirent une quantité de plats contenant des mets plus étranges les uns que les autres, et auxquels les blancs ne se souciaient pas de toucher. Toutefois, ils acceptèrent une coquille pleine de chair d'antilope, et garnie de riz et d'herbes sauvages. Ils avaient faim, le plat leur parut bon, et ils y firent honneur.

Les mêmes esclaves leur présentèrent de petites gourdes remplies d'une boisson faite avec le jus qui coule de certains arbres.

Trelivan et ses amis refusèrent, et demandèrent qu'on leur servît de l'eau.

Le roi fut très-contrarié, et, selon l'usage du pays, offrit à Gervais, de lui « tenir raison. » Cela se faisait en plaçant la coupe contenant la boisson sur le sommet de la tête, en l'y laissant une minute, et puis en la vidant d'un trait.

Gervais s'excusa, en disant qu'il désirait achever de manger; et que jusque-là il ne boirait que de l'eau. Moselikatsé parut satisfait de cette réponse, posa sa calebasse sur sa tête, et attendit.

Quant aux autres invités, loin de se montrer aussi réservés, ils buvaient avec une avidité sans égale.

Quand Gervais eut fini son plat d'antilope, le roi renouvela son invitation.

Gervais, qui n'avait aucune défiance accepta, et, après avoir

goûté la liqueur, qu'il ne trouva pas désagréable, il mit la coupe sur sa tête, et ensuite la vida.

Il remarqua qu'à ce moment une singulière expression passa sur les traits de Moselikatsé, qu'il grimaça un sourire de triomphe, et que, se penchant vers le guerrier qui était à sa gauche, il lui dit quelques mots auxquels celui-ci répliqua, avec le même air de satisfaction.

Au goût de la liqueur Gervais reconnut qu'elle était fermentée, mais elle n'était pas très-forte. Tout le monde autour de lui semblait la trouver excellente.

Moselikatsé fit emplir de nouveau la coupe de Gervais, qui ne crut pas devoir refuser.

Ce dernier avait posé la calebasse sur sa tête, et il allait boire quand un incident inattendu se produisit. Une main se posa doucement sur son épaule, et, en se retournant, il reconnut l'esclave à qui ils avaient sauvé la vie.

Au même moment, le roi, qui était en face, bondit sur ses pieds et vociféra quelques paroles d'un ton furieux. Sans se laisser intimider, la jeune fille prit la calebasse et en versa le contenu à terre; puis, secouant doucement la tête, elle croisa ses mains sur sa poitrine et se coucha derrière Gervais.

Celui-ci ne comprenait rien à cette étrange conduite. Aveugle jusqu'au bout, il ne soupçonnait même pas la vérité, et l'esclave n'avait aucun moyen de s'expliquer.

Pour éviter des vivacités comme celles à laquelle Makolo s'était laissé emporter dans la matinée, il avait été convenu que le nègre resterait de garde au camp. Gervais et Trelihan regrettèrent vivement son absence; mais ils ne crurent pas devoir, toutefois, l'envoyer chercher.

Trelivan, qui observait toute cette scène, devina aux gestes et à l'expression de Moselikatsé qu'il demandait qu'on lui livrât son esclave. Quant à celle-ci, il était aisé de voir, à son air, à ses manières, à la façon dont elle se serrait contre Gervais qu'elle implorerait sa protection.

Trelivan s'approcha de Gervais.

« Nous sommes dans une vilaine passe, dit-il, et je ne sais pas comment nous en sortirons. Le pire, c'est que je soupçonne un péril que je cherche et dont je ne me rends pas compte.

— Tenons-nous prêts, répliqua Gervais, et, selon les circonstances, agissons résolument. Quoi qu'il arrive, nous ne pouvons abandonner cette jeune fille.

— Non, c'est l'intérêt que nous lui avons témoigné qui est la cause première de la colère du roi contre elle. Je voudrais que tout cela ne fût pas arrivé ; mais, au point où en sont les choses, nous ne pouvons lui refuser aide et protection : ce serait nous déshonorer ! »

Pendant qu'avait lieu cet entretien, Moselikatsé et ses conseillers s'étaient levés, et il était évident qu'ils se concertaient pour commencer l'attaque.

Mais Gervais ne leur en laissa pas le temps, et, s'adressant à Moselikatsé, comme s'il eût compris ses paroles, il s'écria : « Quand même tu serais roi de toute l'Afrique, au lieu de commander à une misérable tribu, je ne te livrerais pas cette fille ; car je sais que tu la tuerais et la torturerais sans merci ! Ce sera comme tu voudras, la paix ou la guerre ! A moi, mes amis ! »

Aussitôt les nègres de l'escorte qu'ils avaient amenés avec eux se serrèrent autour de lui et apprêtèrent leurs armes.

En même temps, sur un signal de Trellivan, Gondolo était monté sur le haut d'une hutte, où il agitait les drapeaux rouges pour informer Lange, Collinée et tous ceux qui étaient au camp, qu'il allait probablement se livrer une bataille.

La vue de ces drapeaux et de ces signaux, en frappant l'imagination des sauvages, les effraya plus que n'eût fait peut-être une décharge de mousqueterie. Ils crurent à une intervention surnaturelle et hésitèrent.

Moselikatsé finit par se retirer lentement dans son palais. Encore une fois, la victoire était aux blancs.

Aussitôt que le tumulte se fut apaisé, l'esclave se leva et regarda Gervais en face. Puis, elle se mit à pleurer et indiqua par signes qu'elle désirait vite sortir de la ville.

« C'est singulier, fit observer Trellivan, on a dû apercevoir du camp nos signaux, et personne ne répond ! Qu'est-il donc arrivé ? »

Lui et Gervais éprouvèrent un sinistre pressentiment.

L'esclave insistait plus fort que jamais pour partir.

« Va avec elle, tandis que je vais rassembler nos hommes. Cours au camp, vois ce qui s'y passe, et si nous n'arrivons pas tout de suite, c'est que nous aurons besoin de secours, vous viendrez nous dégager, » dit Gervais.

Trellivan s'éloigna avec l'esclave qui, à son étonnement, ne fit aucune tentative pour que Gervais les suivît. Au lieu de s'engager dans la rue, ils passèrent par derrière les wigwams et firent le tour par la forêt.

A peine s'étaient-ils éloignés que Gervais remarqua qu'il y avait quelque chose d'étrange dans les yeux des hommes restés avec lui. Tous dansaient, chantaient et criaient. Mais, même alors, il ne se douta pas de la nature du péril.

Il craignait de voir apparaître Moselikatsé avec ses guerriers et il avait hâte de s'éloigner. A sa grande surprise, la place se vida et ils restèrent seuls. L'atmosphère était étouffante, et Gervais se sentait accablé. Une sorte de langueur envahissait tous ses membres, et, malgré ses efforts pour marcher et se tenir debout, le sommeil le gagnait. Il se laissa tomber contre la hutte et dormit.

La première chose dont il s'aperçut en reprenant conscience, c'est qu'on lui aspergeait la figure avec de l'eau. Il ouvrit les yeux, et vit, aux derniers rayons du jour, la jeune esclave qui se tenait penchée sur lui. A côté d'elle était une calebasse qu'elle s'empressa de porter à ses lèvres. Sûr qu'elle n'agissait que pour son bien, il but sans hésitation, malgré le goût amer et désagréable qu'il trouva à la boisson.

Ensuite, il essaya de se mouvoir.

Alors, il reconnut, avec effroi, que ses membres étaient engourdis et qu'il ne pouvait s'en servir. La vérité lui apparut. On lui avait fait boire un narcotique, — peut-être du poison !

L'esclave le savait, et elle essayait de lui sauver la vie en lui administrant un antidote.

A mesure que le souvenir lui revint, Gervais comprit pourquoi la jeune fille avait tant tenu à sortir de la ville : c'était pour aller chercher dans la forêt les plantes contenant le contre-poison.

L'esclave s'approcha successivement de chacun des nègres qui gisaient comme des masses autour d'eux, répandit de l'eau sur leur visage, entr'ouvrit leurs lèvres, et leur versa dans la bouche une certaine quantité de la liqueur que contenait la calebasse.

Puis, prêtant à Gervais l'appui de son bras, elle le conduisit lentement par derrière les huttes, en longeant la forêt. Celui-ci était si faible qu'il obéissait comme un enfant. Mais, peu à peu, la lumière se faisait dans son cerveau, et, avec la raison, il recouvrait ses forces. L'antidote produisait son effet.

En arrivant au camp, Gervais trouva confirmées les craintes qu'il avait conçues : durant le repas, Moselikatsé avait fait porter à Lange et à ses compagnons des calebasses pleines de la fatale liqueur, et tous, à l'exception de Makolo, en avaient bu plus ou moins abondamment. Trelivan lui-même, qui n'avait fait qu'y goûter, s'était endormi près du chariot ; sans le secours de la jeune esclave, il serait probablement tombé en chemin.

Makolo avait refusé de boire, parce qu'il ne voulait rien de ce qui venait des Matebélés ; mais à peine avait-il vu ses amis s'engourdir les uns après les autres qu'il avait deviné de quelle trahison ils étaient victimes. Gervais le trouva occupé à les inonder d'eau.

Au bout de quelque temps, presque tous reprirent connaissance, grâce aux soins dont ils furent l'objet de la part de l'esclave. Ce fut heureux, car, à peine étaient-ils sur pieds que des centaines de torches brillèrent tout à coup dans la forêt.

Une bande de sauvages s'avançaient pêle-mêle, persuadés que leurs ennemis étaient plongés dans le sommeil et qu'ils les tenaient à leur merci. Déjà, en effet, ils avaient envoyé quelques-uns des leurs en reconnaissance, et ceux-ci, après s'être assurés que le plus grand calme régnait partout, étaient revenus annoncer que les blancs étaient hors d'état d'offrir aucune résistance.

Mais ils furent cruellement déçus. Gervais disposa ses compagnons derrière les branchages pour les abriter contre les flèches, et, quand les sauvages ne furent plus qu'à une cinquantaine de pas, ils firent une décharge générale.

Des cris de terreur se mêlèrent aux gémissements des blessés, et la confusion se mit parmi les Matebélés.

Pendant que les blancs rechargeaient leurs armes, les négres de l'escorte tirèrent au milieu de la foule. Une nouvelle décharge acheva d'épouvanter les sauvages qui s'enfuirent précipitamment du côté de la ville.

Le jour commençait à poindre. Gervais et ses compagnons, étonnés de la facilité avec laquelle ils avaient vaincu, se demandaient s'ils devaient s'en tenir là ou compléter leur victoire en sortant de leurs retranchements pour poursuivre l'ennemi.

Ils hésitaient lorsque, soudainement, il se fit un grand tumulte parmi les Matebélés. Ils distinguèrent un bruit confus de hurlements et deux détonations d'armes à feu frappèrent leurs oreilles.

Ils se regardèrent avec stupéfaction.

« Qu'est-ce que cela signifie ? murmura Trelivan.

— Ce sont, sans doute, ceux de nos guides que nous avions laissés endormis sur la place, dit Gervais. Ils se seront réveillés, et, en se voyant attaqués, ils se seront défendus de leur mieux.

— C'est possible, répliqua Collinée. Mais, si je ne me trompe, ils ne sont que deux, et leur résistance ne saurait être de longue durée. Cela ne suffit pas pour expliquer tout ce vacarme.

— Regardez ! » s'écria Lange, en étendant le bras dans la direction de la ville.

Des flammes et des flots de fumée montaient vers le ciel.

« Le village est en feu ! dit Trelivan. Qu'est-ce qui est donc arrivé ? »

A ce moment, des milliers de Matebélés, hommes, femmes et enfants, remplis de frayeur, débouchèrent des différentes rues, passèrent en courant devant les blancs stupéfaits, et s'enfuirent vers les montagnes.

Makolo, tenant la jeune esclave par la main, n'avait cessé de prêter l'oreille.

Soudain il se redressa, et cria :

« Makololos ! les Makololos ! »

C'était, en effet, une troupe de près de trois cents guerriers de cette tribu qui, pendant que les Matebélés s'apprêtaient à attaquer les blancs, avaient envahi la ville du côté opposé.

En fuyant, les Matebélés s'étaient heurtés contre eux, et, croyant avoir affaire à une armée entière, ils n'avaient songé qu'à se débarrasser de leurs armes pour fuir plus aisément.

Les Makololos en firent un horrible carnage auquel les blancs voulurent mettre fin par humanité.

Ils tirèrent quelques coups de fusil en l'air, et les Makololos, se demandant si ces détonations n'étaient pas l'effet d'une intervention surnaturelle, s'arrêtèrent aussitôt.

Makolo fut dépêché en négociateur vers celui des Makololos qui paraissait être le chef, et qui, à ce moment, donnait des ordres à ceux de ses guerriers.

Il revint au bout de quelques minutes et raconta ce qu'il avait appris, à savoir, que les Makololos étaient depuis quelques jours déjà cachés dans les bois aux alentours, que la crainte d'avoir à combattre les blancs, dont ils avaient reconnu la présence, avait d'abord empêché leur attaque, mais

qu'aussitôt qu'ils s'étaient aperçus de l'hostilité des Matebé-lés contre ces derniers, ils avaient pris leurs dispositions pour tomber sur leurs ennemis à l'improviste. « Mes compatriotes,

Le chef donnait des ordres.

ajouta Makolo, sollicitent votre amitié et disent que vous serez accueillis avec enthousiasme par leur tribu. »

Gervais et ses compagnons se consultèrent.

« Les Matebélés, lorsqu'ils auront réuni leurs forces, pourront faire un retour offensif, dit Trelivan. Nous ne sommes pas venus ici pour nous mêler aux luttes que se livrent tous ces sauvages. Mon avis est donc que nous profitons du désarroi où se trouvent nos ennemis pour nous éloigner.

— C'est ce qu'il y a de plus prudent, répliqua Collinée ; mais devons-nous continuer à marcher en avant, ou retourner en arrière ? Ces Makololos m'ont l'air de gaillards autrement redoutables que les Matebélés, et, s'il leur prenait fantaisie de nous piller, de nous massacrer, je ne vois pas comment on les en empêcherait. Nous venons d'avoir un exemple des périls auxquels nous sommes exposés. »

Heureusement pour Makolo qu'il était occupé à se concerter avec ses compatriotes et qu'il ne se doutait pas de l'hésitation des blancs.

« Je comprends, dit Gervais, que vous soyez intimidés par la trahison dont nous avons failli être victimes. Mais, je vous répéterai ce que je vous ai déjà dit : je crains que, si nous tournions le dos, tout ce qu'il y a de sauvages dans le pays ne tombent sur nous comme des loups affamés. D'ailleurs, nous sommes trop près du but pour reculer, et le plus sûr est encore de marcher en avant. »

Cette opinion prévalut et ordre fut donné d'atteler immédiatement les bœufs.

A ce moment arrivèrent les deux hommes de l'escorte qui étaient restés endormis dans la grande rue du village. Lorsqu'ils avaient repris connaissance, la bataille était à peu près finie. Ils étaient de trop peu d'importance pour que l'attention se portât spécialement sur eux, et c'est à cette circonstance qu'ils durent probablement d'avoir conservé la vie.

Les blancs s'éloignaient lorsque Makolo s'approcha d'eux.

« Mes amis, dit-il, vont continuer leur route vers le pays des puissants Makololos ; qu'ils n'aient plus d'appréhension, ils seront bientôt au bout de leurs fatigues et ils auront lieu d'être satisfaits. Quelques-uns de nos jeunes guerriers éclaireront leur route.

— Mais et toi ? s'écria Trellivan, est-ce que tu ne viens pas avec nous ?

— Je vous rejoindrai avant que vous ayez parcouru beaucoup de chemin, répliqua Makolo. J'ai dit à Batluko, le chef des Makololos, que les Matebélés possèdent plus de cent fusils, et il veut profiter de la victoire pour s'enemparer. Ensuite, nous vous rattraperons, car j'ai un grand désir de revoir mon pays. »

Les blancs auraient bien voulu dissuader Makolo de cette entreprise, qui pouvait ne pas réussir et causer leur perte à tous, mais ils sentaient qu'ils n'étaient déjà plus maîtres, et ils ne se permirent aucune observation.

Trellivan demanda seulement :

« Et la jeune esclave que nous avons sauvée ?

Makolo alla chercher la jeune fille, qui était assise à quelques pas de là et la prit par la main.

« Mazhanga, dit-il, restera avec son ami qui aura le plaisir de la rendre à sa mère et à toute sa famille. Elle avait six ans lorsque je fus vendu comme esclave par les Matebélés ; son père était l'ami de mon père, et elle sera la femme de Makolo qui la comblera de belles étoffes, de bracelets et de peaux pour embellir son wigwam. »

Makolo serra la main à ses amis blancs, dit plus particulièrement adieu à Trellivan, et ceux-ci partirent accompagnés de cinq guerriers qui leur furent donnés pour guides.

XX

LES GIRAFES. — L'ATTAQUE DES RHINOCÉROS. — LE MANGEUR
D'HOMMES. — UN ACCIDENT.

Les chasseurs suivirent toujours la direction du nord-ouest. Le gibier était abondant, et les Makololos connaissaient parfaitement le pays, en sorte que les journées de marche devinrent, ainsi que leur avait prédit Makolo, beaucoup moins fatigantes.

Pendant des semaines entières ils avancèrent à travers un océan de forêts, sur une plaine presque unie, qui n'était bornée que par l'horizon.

Ils rencontrèrent sur leur route des troupeaux de girafes, ces gracieux animaux que Gervais n'avait fait qu'apercevoir lors de son arrivée à la fontaine du Salut.

Les girafes, si admirablement formées par la nature pour être l'ornement des bois, sont répandues à peu près partout dans l'intérieur de l'Afrique, mais il est rare qu'on les trouve en grand nombre. Dans les contrées où elles ne sont point inquiétées par la présence de l'homme, on en voit des bandes de douze à seize. Quelquefois il y en a vingt-cinq et même trente, mais ce n'est qu'exceptionnellement. Ces troupeaux sont composés d'individus de tailles diverses, depuis les jeunes, qui n'ont que trois mètres de haut, jus-

qu'au vieux chef de la bande dont la tête domine celles de ses compagnons. Les femelles sont plus petites et plus délicatement formées que les mâles.

Des écrivains ont trouvé qu'il y a chez la girafe de la laideur et un manque de grâce : c'est possible quand on voit cet animal emprisonné au milieu d'une ville dans un jardin zoologique ; mais quand on les contemple disséminées ou réunies dans des bouquets d'acacias ou de mimosas, broutant les bourgeons des plus hautes branches, nous pouvons affirmer que les sentiments qu'on éprouve sont tout autres, et que, là, la dignité ne manque pas à leurs mouvements.

Un jour, un peu avant le coucher du soleil, sur un terrain où l'herbe était abondante, l'un des nègres de l'escorte s'approcha de Gervais, et lui dit :

« Là, là ! à droite, voyez !... »

— Quoi, cet arbre à moitié pourri ? répliqua Gervais.

— Pas un arbre, fit le nègre ; girafe !... »

Gervais ne tarda pas, en effet, à reconnaître son erreur, et, en portant les yeux plus à droite, ils aperçurent plusieurs girafes qui les regardèrent avec étonnement.

« Quel malheur que la soirée soit si avancée, fit observer Trellivan, il ne nous reste pas plus d'une demi-heure de jour, et il serait imprudent de leur donner la chasse en ce moment.

— Nous ne pouvons cependant pas perdre une si belle occasion, répliqua Gervais ; demain elles auraient disparu. »

Ils prirent leurs fusils, et, sans plus de discussion, se dirigèrent vers la plaine.

Le terrain était uni, et conséquemment il était difficile d'approcher des girafes sans les alarmer.

Ils firent un long détour pour gagner un bouquet de bois

qui se trouvait à gauche, et cette manœuvre réussit à souhait.

De derrière les buissons, ils purent contempler les girafes, dont la taille était colossale, et qui étaient dans la plus com-

Elles s'éloignèrent d'abord sans précipitation.

plète sécurité.

Mais au moindre mouvement que firent les chasseurs, elles découvrirent leur présence, et, rejetant leur queue sur leur dos, elles s'éloignèrent, d'abord sans précipitation, puis d'un pas assez rapide pour qu'il devînt difficile de les rejoindre.

La nuit avançait. Les chasseurs durent se contenter de regagner le campement.

Il trouvèrent leurs compagnons dans un état d'excitation extraordinaire dont ils s'empressèrent de demander la cause.

« Nous avons eu une singulière visite, répondit Collinée.

Nous étions assis tranquillement autour du chariot quand, soudainement, un grand bruit s'est fait dans le bois, là, en face de nous, et un animal énorme, quelque chose comme une montagne vivante, s'est élancé de notre côté et a gagné la forêt.

— Et vous ne savez pas quelle espèce de bête c'était ? dit Trelihan.

— Un rhinocéros, répondit le docteur, un rhinocéros noir.

— Et vous l'avez laissé échapper ! s'écria Gervais, en s'adressant particulièrement à Lange.

— Nous avons été pris tellement à l'improviste que nous n'avons pas eu seulement le temps de la réflexion, répondit ce dernier ; s'il n'avait pas disparu si rapidement, si nous avions eu la plus petite chance de lui envoyer une balle... »

Collinée sourit avec malice.

« Peut-être notre ami Lange était-il disposé à se mettre à sa poursuite, dit-il, mais je dois avouer humblement que notre premier mouvement à tous a été de nous réfugier derrière le chariot.

— Il faut reconnaître aussi, fit observer Lange, que le rhinocéros est un terrible adversaire et qu'il faut avoir les nerfs solides pour lui tenir tête.

— Nous en avons déjà manqué un, le seul que nous ayons rencontré jusqu'ici, dit Gervais ; espérons que, demain, il y en aura encore dans notre voisinage, et que nous serons plus heureux ! »

Durant le souper la conversation roula sur les rhinocéros et leurs habitudes.

« Il y en a donc plusieurs espèces ? dit Trellivan, à une observation que venait de faire Collinée.

— Vous avez pu voir, répondit le docteur, que les Matebélés en comptent quatre variétés qu'ils distinguent par les noms de borélé ou rhinocéros noir, de Keitloa ou rhinocéros noir à deux cornes, de muchocho ou rhinocéros blanc commun, et de kobaoba ou rhinocéros blanc à longue corne. Vous n'avez pas oublié le superbe kobaoba que Gervais a acheté de Moselikatsé et dont il m'a fait cadeau ? Ce sceptre est fait avec la corne d'un rhinocéros de cette dernière espèce.

— Mais où et quand avez-vous fait ces observations ? demanda Trellivan.

— Le temps que vous passez à chasser, je l'emploie à étudier et à prendre des notes, répliqua Collinée. Chacun s'occupe selon ses aptitudes. Pour en revenir aux rhinocéros, les plus dangereux sont les noirs. Sans qu'on les provoque, ils se précipitent avec fureur contre tout ce qui attire leur attention. Ils ne deviennent jamais bien gras et les Matebélés n'estiment pas beaucoup leur chair, qui est toujours dure. Leurs cornes sont généralement plus courtes que celles des autres variétés, et l'habitude qu'ils ont de les frotter contre les arbres les rend tout à fait luisantes. Ce qu'il y a surtout de remarquable dans la tête, c'est l'énorme ossification par laquelle elle se termine au-dessus des narines, et qui supporte la corne. Comme cette dernière est seulement attachée à la peau, il est facile de la séparer de la tête avec un bon couteau. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'avec les cornes du

rhinocéros on fabrique toute sorte d'objets de valeur. Lorsque vous chasserez cet animal, il ne faudra pas oublier que ses yeux petits et brillants le servent mal et qu'en se jetant de côté, on réussit souvent à éviter un coup mortel. La peau est très-épaisse, et il vous faudra user des mêmes balles que pour l'éléphant.

— Ces renseignements sont certainement utiles, dit Gervais. Mais où se cachent donc ces animaux ? Ce qui m'a étonné, c'est qu'ils paraissent être si rares.

— Dans le jour, répliqua Collinée, le rhinocéros dort couché ou debout dans les parties les plus solitaires de la forêt, abrité contre les rayons du soleil par un rocher ou par les branches des mimosas. C'est dans la soirée qu'ils commencent leurs promenades, et souvent ils parcourent une très-grande étendue de pays. Ils vont boire entre neuf heures et minuit, et c'est alors qu'on peut les atteindre, avec le moins de danger.

Quant aux rhinocéros blancs, les habitudes sont les mêmes chez les deux variétés. La principale différence consiste dans la longueur et la pose de la corne antérieure. Celle du muchocho a au plus un mètre de long et a la pointe en arrière, tandis que celle du kobaoba dépasse souvent un mètre 30 cent. et incline en avant du nez. Le kobaoba est le plus rare des deux, et on ne le trouve guère que dans l'intérieur. Ces deux variétés atteignent une taille énorme, et sont, après l'éléphant, les plus gros animaux des forêts. Ils se nourrissent uniquement d'herbe, ont beaucoup de graisse, et leur chair est excellente ; elle est même préférable à celle du bœuf. Leur nature est bien plus douce que celle des rhinocéros noirs, et il est rare qu'ils se retournent contre le chasseur. Ils portent

généralement la tête basse, tandis que le borélé, quand il est attaqué, la tient droite, et prend un air fier et menaçant.

— Est-il vrai, demanda Trelivan, que le rhinocéros a pour ami un oiseau qui ne le quitte pas et l'avertit de l'approche du danger ? J'ai lu ces choses dans les livres, et je serais curieux d'en vérifier l'exactitude.

— Espérons que l'occasion ne vous manquera pas, répliqua Collinée. Quant à l'existence de cet oiseau, elle est positive. Comme le buffle et l'hippopotame, le rhinocéros a son fidèle compagnon. Vous avez remarqué que, pendant que les buffles paissent, des oiseaux, qui sont leurs bons génies, cherchent pâture en sautillant autour d'eux, ou, perchés sur leur échine, les débarrassent des insectes dont ils sont infectés. Au moindre danger, ces oiseaux, dont la vue est beaucoup plus perçante que celle des buffles, s'envolent immédiatement. Ceux-ci, aussitôt, s'éloignent dans la direction qu'ont prise les oiseaux qui continuent de les accompagner soit au vol, soit perchés sur eux.

Eh bien, le kala, comme l'appellent les Matebélés, remplit auprès du rhinocéros le même office. Et l'on ne peut pas dire que ce soit par intérêt que cet oiseau accompagne le quadrupède auquel il s'est dévoué, car il n'y a pas d'insectes sur le cuir épais et nu du rhinocéros. Toutefois, le kala lui rend un immense service en le débarrassant des tiquets qui s'enfouissent dans sa peau et jusque dans ses oreilles. Chaque matin, le kala fait entendre son cri d'appel en cherchant son compagnon qui a pâture toute la nuit, et il ne le quitte plus de la journée. On en a vu qui s'attachaient au rhinocéros abattu par la main du chasseur, et qui, le croyant endormi, faisaient, pendant des heures entières, des efforts pour l'éveiller »

Le lendemain, Gervais et Trelivan furent debout avant le lever du soleil.

« J'ai rêvé de rhinocéros toute la nuit, dit Gervais à son ami. Je ne sais pourquoi le récit que nous fit, hier soir, le docteur Collinée, ne m'est pas sorti de la tête. Je veux croire que ce n'est pas le pressentiment d'un malheur.

— Comment, c'est vous qui avez de ces faiblesses ! s'écria Trelivan, en riant, vous l'esprit fort, le cœur intrépide...

— Vous avez raison, dit Gervais. Jusqu'à présent nous avons heureusement échappé aux dangers de toutes sortes, ainsi qu'aux maladies, espérons qu'il en sera de même jusqu'au bout. »

Ils déjeunèrent, mais silencieusement, et sans qu'il fût possible à Gervais de dissiper sa mélancolie.

Ils achevaient leur repas, lorsqu'un de leurs guides accourut, en disant qu'il avait vu trois rhinocéros dans un fourré, à une distance de deux milles au plus.

Aussitôt, Gervais sentit renaître son ardeur belliqueuse, et il partit, avec Trelivan, et quelques-uns des nègres chargés de porter les fusils.

En approchant du bois indiqué par le guide, ils entendirent un bruit pareil à celui d'un ouragan passant à travers les arbres. Il était causé par deux rhinocéros noirs qui, au milieu d'un épais buisson, labouraient la terre avec leurs cornes et lançaient l'herbe et les branches dans toutes les directions. Quant au troisième borélé, en supposant que le guide ne se fût pas trompé, il avait disparu.

Comme le vent était en leur faveur, les chasseurs purent avancer sans être découverts, et le hasard voulut que Gervais et Trelivan visassent le même rhinocéros. L'animal ne tomba

Le borélé avait une patte posée sur lui.

point, quoique sa peau fût percée de deux trous énormes. Il dressa fièrement la tête, et partit à travers le bois avec son compagnon.

Gervais et Trelihan se mirent à leur poursuite.

Tout en courant, Gervais envoya une seconde balle au rhinocéros, mais il ne fit que lui labourer l'épaule. Il dut alors s'arrêter pour recharger son fusil.

Trelihan s'était lancé sur les pas de l'autre borélé.

Mais les rhinocéros eurent recours à une évolution à laquelle les chasseurs ne s'attendaient pas ; ils se retournèrent soudainement et l'un, le plus gros, se précipita sur Gervais.

Celui-ci n'eut que le temps de se jeter derrière un arbre, tandis que Trelihan tirait de nouveau.

La douleur rendit l'animal encore plus furieux, et, s'élançant à travers les buissons, il chargea Gervais avec une impétuosité irrésistible.

Ce fut un moment terrible. Le marin avait épaulé son fusil, et il tira juste à l'instant où le rhinocéros tombait sur lui.

Mais, soit l'émotion, soit qu'il eût été atteint, Gervais roula par terre, et demeura étendu sur le dos, sans connaissance. Le borélé avait une patte sur lui.

Ce fut dans cette situation que le trouvèrent Trelihan et les nègres, qui s'étaient hâtés d'accourir.

Le rhinocéros, incapable de se relever, battait la terre avec sa tête et cherchait à frapper son ennemi. Mais la vie l'abandonnait, ses forces s'épuisaient et un dernier coup termina ses souffrances.

Trelihan s'empessa de dégager son ami, puis il lui souleva la tête et lui versa dans la bouche quelques gouttes d'eau-de-vie.

Au bout de quelques instants, le marin ouvrit les yeux, et

regarda autour de lui : son attention se porta sur le rhinocéros.

« Êtes-vous blessé ? demanda Trelivan. »

— Je ne sais... je ne sais pas, répondit Gervais. Je me sens brisé, mais je crois que je n'ai pas grand mal. »

Il remua successivement les bras, les jambes, et s'assura qu'il n'avait rien de cassé.

« Dieu soit loué ! dit Trelivan, j'avais crains que le monstre ne vous eût tué. »

— Il s'en est fallu de peu, répliqua Gervais.

— Mais comment êtes-vous ainsi tombé ? Le rhinocéros s'est abattu à plus de cinquante centimètres de vous. C'est donc en se débattant qu'il a avancé les pieds jusque sur vos genoux ?

— Probablement. Mais heureusement que c'était son dernier effort, et qu'en voyant cette masse se précipiter sur moi, j'ai pu reculer de quelques pas ; sans cela, j'étais broyé. Vous voyez, cependant, l'effet de la commotion. Mes pressentiments ne m'avaient pas trompé.

— Dieu merci, l'accident n'aura pas de suite, » dit Trelivan.

Gervais réussit à se remettre sur ses pieds, et, laissant aux nègres le soin de dépecer le rhinocéros, lui et Trelivan regagnèrent le campement.

A mesure que les chasseurs avancèrent vers le nord, la contrée devint de plus en plus belle. Le pays était boisé, l'herbe était verte, et souvent plus haute que le chariot.

Les villages étaient aussi plus nombreux, et les habitants se montraient bienveillants. Ces bonnes dispositions étaient dues, sans doute, à la présence des guerriers makololos qui accompagnaient les blancs, mais ceux-ci n'eurent partout qu'à se louer des égards qu'on leur témoignait.

On voyait qu'on était au milieu d'une population moins sau-

vage, plus industrielle. Des espaces considérables de terrain étaient couverts de maïs, de sorgho, dont le grain était magnifique et d'une blancheur admirable. Devant et derrière les cabanes s'étendaient des jardins où étaient cultivés l'yam, espèce de patate, en usage en Amérique, la canne à sucre, l'arum d'Égypte, des citrouilles, des haricots, et une quantité de fruits.

Ces vallées qui se succédaient formaient comme un véritable paradis où régnaient l'abondance, le calme et la paix. C'était à qui apporterait des vivres aux voyageurs, et, ce qui étonnait le plus ceux-ci, c'était la grâce avec laquelle on leur offrait et on les pressait d'accepter.

En arrivant à un village dont la population montait à plusieurs centaines d'habitants, les chasseurs furent salués par des cris de joie.

Gervais chargea Gondolo de s'informer de la cause de ces démonstrations.

Celui-ci revint au bout de quelques instants.

« Il y a, dit-il, dans le voisinage un vieux lion qui répand partout la terreur. Il est si rusé qu'il échappe à toutes les poursuites, et lorsqu'on place soit une chèvre, soit un veau dans les lieux qu'il a l'habitude de fréquenter, il se garde d'y toucher. On ne le voit presque jamais, et il passe rarement deux nuits dans le même endroit. Il a, dit-on, depuis six mois, dévoré plus de quarante personnes, et, hier, encore, il a emporté une jeune fille pendant qu'elle puisait de l'eau. Les habitants sont contents parce qu'ils espèrent que vous les débarrasserez de leur ennemi. »

Gervais consulta Trelivan.

« Certainement, s'écria celui-ci ; à moins qu'il ne soit le

diable en personne, nous saurons bien le trouver, et ce sera pour nous un moyen de reconnaître l'amabilité qu'on nous témoigne. »

Il fut convenu que la chasse commencerait dès le lendemain. Gervais donna des instructions au chef de la tribu, qui se nommait Kasai, puis, il se rendit, avec ses amis, à la source où avait eu lieu le dernier accident.

Les traces du lion y étaient encore visibles.

Gervais observa aussi un endroit derrière un buisson où l'herbe était foulée, et où sans doute l'animal s'était tenu caché, en attendant le moment de saisir sa proie. Il s'assura encore qu'il avait fait deux ou trois fois le tour du village avant de s'approcher de la source, et qu'il s'était éloigné par un chemin différent de celui qu'il avait pris pour venir.

Les traces les conduisirent à un cours d'eau où les pattes de devant avaient laissé dans le sable une empreinte plus profonde que celles de derrière, ce qui s'explique par le poids que le lion portait dans sa gueule.

Plus loin, le cours d'eau se divisait en deux branches qui allaient se rejoindre cent pas au-dessous, formant une île couverte d'herbes sèches et de buissons.

Là, la trace était traversée par d'autres. Cependant, ils ne s'y trompèrent pas, et avancèrent jusqu'à un épais fourré, une sorte de jungle, où ils pénétrèrent à la suite les uns des autres. Gervais montra un lambeau de vêtement et des cheveux qui pendaient à une épine.

« La piste commence à devenir brûlante, dit-il, en se retournant vers ceux qui le suivaient. Apprêtez vos armes, et ne nous laissons pas surprendre. Gondolo, ajouta-t-il, tu te tiendras à l'arrière-garde, pour empêcher que personne ne

batte les buissons. Il se peut que nous le trouvions quelque part par là et qu'il se soit endormi après son festin. Ayons donc l'œil aux aguets, et tâchons de faire le moindre bruit possible. »

On avançait à la file. La forêt était sombre, tant le feuillage était épais, et le silence qui régnait avait quelque chose qui serrait le cœur.

Soudain, Gervais, qui tenait la tête de la colonne, crut entendre du bruit. Il s'arrêta, et, faisant signe aux autres de demeurer immobiles, il posa son oreille contre terre et écouta.

Ils distinguèrent parfaitement de sourds grognements, et quelque chose comme un broiement d'os.

Pas un mot ne fut prononcé, mais tous les regards se fixèrent sur Gervais.

Celui-ci examina son fusil, et, faisant signe à Trelivan de le suivre, il recommanda aux autres de ne pas bouger jusqu'à l'instant où ils entendraient une détonation.

Alors, il glissa sur les genoux et sur les mains, avec les plus grandes précautions, s'arrêtant fréquemment pour prêter l'oreille.

Trelivan imita ses mouvements.

Au bout d'une centaine de pas, le bruit devint plus distinct et, enfin, ils arrivèrent à un endroit découvert, protégé à droite et à gauche par d'énormes rochers, et que la jungle entourait de toutes parts.

En promenant leurs regards autour d'eux, ils aperçurent deux chacals qui, dans un coin, rongeaient des ossements humains auxquels pendaient encore des lambeaux de chair.

Ces animaux découvrirent leur présence et aussitôt se retirèrent dans le fourré, en grinçant des dents.

Après s'être assuré que le lion n'était pas là, Gervais siffla pour appeler les sauvages.

Ceux-ci se hâtèrent de venir.

C'était là évidemment l'hétacombe du « mangeur d'hommes. » car, d'après les crânes et ce qui restait des corps à demi dévorés, il n'y avait pas moins de vingt-trois victimes.

« Quel abominable spectacle ! murmura Gervais. J'en ai le cœur tout bouleversé, et il faudra plus de huit jours pour me remettre.

Lorsqu'on fut de retour au village, le chef fut de nouveau invité à envoyer dans tous les hameaux des émissaires afin de rassembler le plus d'hommes possible. Beaucoup n'attendirent pas au lendemain et vinrent coucher, le soir même, à proximité du camp des blancs.

Le soleil allait disparaître lorsque Trelivan et Gervais rejoignirent leurs compagnons ; mais ils n'étaient guère disposés à manger, et ils se rendirent à la rivière pour se baigner. C'était, d'ailleurs, une habitude qu'ils avaient prise, et qui était pour beaucoup dans la conservation de leur santé. Nulle part, aussi, le bain ne procure plus de bien-être qu'en Afrique. C'est la première chose que font les naturels, le matin en se levant, — dans la journée, lorsqu'ils sont fatigués par une longue course ; et, si le soir, quand le temps est lourd, ils veulent bien dormir, ils se plongent encore dans l'eau, quelques minutes avant de se coucher.

Gervais et Trelivan éprouvèrent une fois de plus les effets salutaires de cette coutume. Après s'être ainsi bien rafraîchis, ils se trouvèrent l'esprit et le corps plus dispos.

Ils étonnèrent Lange et Collinée par le récit des déprédations causées par ce lion, au point que le docteur s'écria dans

un mouvement d'horreur et d'indignation : — « Le vieux cannibale ! Je veux être là quand il recevra le châtimement dû à ses forfaits !

— Bravo ! docteur, dit Trellivan ; nous serons enchantés que vous soyez de l'expédition. »

Le lendemain, une heure avant le lever du jour, tout le monde était debout, et, après un rapide repas, on se rendit sur la place du village où l'on trouva plusieurs centaines de nègres armés de piques, de bâtons et de tout ce qu'ils avaient pu se procurer.

A la vue des blancs, ils ouvrirent leurs rangs pour les laisser approcher, et Gervais, se servant de Gondolo comme interprète, expliqua aux chefs les dispositions qu'ils comptaient prendre pour la battue. On devait former un demi-cercle de quatre milles environ de diamètre, ayant pour base la rivière, qui était large et profonde, et, pour le cas où le lion tenterait de la passer à la nage, des hommes furent postés sur l'autre rive.

Le cours d'eau et le repaire que l'on avait visité la veille étaient compris dans ce demi-cercle, et il fut recommandé aux divers chefs de veiller à ce que la chaîne ne fût pas rompue.

Gervais et le docteur se placèrent dans la partie de la ligne qui devait passer par la petite île que nous avons mentionnée. Comme il était très-difficile de battre cet endroit du bois, à cause de l'épaisseur des fourrés, Gervais s'était muni de fusées qu'il avait fabriquées exprès, afin de débusquer le gibier.

En peu de temps la ligne fut formée ; le jour était venu, et le signal de marcher fut donné au moyen d'une affreuse cacophonie produite par des tam-tams, des cornes et autres instruments aussi harmonieux. Les sauvages accompagnaient cette musique de hurlements diaboliques.

A mesure qu'on avançait, des craquements se faisaient entendre dans la forêt. Le gibier avait pris l'alarme : des daims bondissaient, des coqs de bruyère s'envolaient et des singes sautaient d'arbre en arbre, en ayant l'air de se demander quelle était la cause de tant de tapage.

Soudain les cris de *Reech, reech !* retentirent, et presque immédiatement déboucha un énorme sanglier.

Le docteur Collinée s'était mis de tout cœur à la chasse, et, dans son impétuosité, il visa le sanglier et tira à une distance de six pas. Mais, par suite, peut-être, de trop de précipitation, soit manque d'habitude, le recul du fusil le renversa. Le sanglier, rendu plus furieux par sa blessure, se précipita sur lui, et il allait l'éventrer, lorsque Gervais l'étendit raide mort, d'une balle qui l'atteignit derrière l'épaule.

Collinée se releva, et, malgré ses contusions, courut prendre possession de sa proie.

Gervais, après avoir rechargé son fusil, conseilla au docteur de ne plus tirer que sur du gibier de moindre importance, mais celui-ci ne voulut rien entendre. Il était fier de ce qu'il venait de faire, et quoique des larmes roulassent sur ses joues et qu'il serrât la main de son compagnon à la lui tordre, en ne cessant de le remercier de lui avoir sauvé la vie, il ne se considérait pas moins comme un héros. Aussi criait-il de toutes ses forces : « Lange ! Gervais ! j'ai tué un sanglier ! j'ai tué un sanglier ! »

On eut beaucoup de difficulté à le décider à laisser son trophée au soin de l'un des naturels, et la ligne reprit son mouvement en avant.

Le bon Collinée était heureux comme un enfant, et il répéta dix fois qu'il conserverait la tête du sanglier, qu'il tanne-

Il tourna la tête en voyant approcher ce nouvel adversaire.

rait la peau, et ferait bouillir la graisse pour en faire cadeau à sa vieille sœur qui vivait au fond de la Bretagne.

Bientôt on entendit plusieurs détonations sur la droite, où était posté Trelivan, et l'on vint annoncer qu'on avait levé deux léopards qui s'étaient réfugiés dans de hautes herbes.

Gervais donna ordre d'arrêter, se rendit auprès de Trelivan et apprit de lui que l'un des léopards, qu'il avait blessé, devait se trouver dans l'espace enserré par les deux branches du cours d'eau.

Cette île avait environ quatre-vingts pas de long sur trente de large, et les buissons et les fourrés y étaient si épais qu'il aurait été impossible d'y pénétrer.

Des hommes furent placés autour, avec recommandation de ne pas tirer les uns sur les autres, et l'on mit le feu aux herbes qui, complètement sèches, s'enflammèrent en un instant.

Gervais se posta près d'un trou où le gazon était foulé, et par où il présumait que le léopard ferait irruption.

Toutes les précautions étaient prises, et l'on attendit avec impatience.

Le feu rugissait : des volumes énormes de fumée montaient vers le ciel, les herbes et les buissons étaient en grande partie consumés, et les chasseurs commençaient à craindre que le léopard n'eût échappé, quand soudain retentit un rugissement, et un lion s'élança dans le ravin. Au même moment, il y eut une décharge de coups de fusil, et, à travers la fumée, Gervais vit l'animal faire un bond qui fut suivi d'un cri perçant.

Il comprit qu'un malheur était arrivé. Il se précipita en avant, et arriva juste à temps pour voir le lion briser d'un

coup de patte l'épaule de l'un des naturels qui gisait inanimé.

Le lion paraissait blessé. Il tourna la tête en voyant approcher ce nouvel adversaire, et s'apprêta à s'élancer. Gervais leva son fusil, visa et tira, au risque d'atteindre le nègre. La balle entra dans le cerveau du lion, qui expira en rendant le sang par la gueule et par les narines.

Quant au pauvre nègre, il avait tout le derrière du crâne emporté ; ses mains battirent quelques instants la terre, deux ou trois tressaillements ébranlèrent son corps, et tout fut fini.

Cette mort impressionna les naturels ; mais, comme personne ne pouvait rien y faire, selon l'observation de Gondolo, chacun reprit sa place, et la battue recommença.

Plusieurs parmi les chasseurs étaient persuadés que c'était bien « le mangeur d'hommes » que l'on venait de tuer ; d'autres avaient des doutes à cet égard. Dans tous les cas, comme il y avait beaucoup de gibier sur pied, on tenait à en abattre le plus possible.

En approchant du repaire qu'ils avaient découvert la veille, Gervais y lança quelques fusées, et en chassa un buffle et deux vaches qui chargèrent bravement ceux qui leur barraient le passage. D'un coup bien dirigé, Treliwan arrêta le buffle, et d'une seconde balle l'étendit par terre. Il était énorme et avait une longue et belle crinière.

Les deux vaches réussirent à traverser la ligne et à s'échapper, quoiqu'elles fussent couvertes de flèches.

A mesure que le cercle se resserrait, le gibier s'était trouvé poussé dans une partie de la forêt relativement à découvert, et ce qu'on tua suffit pour nourrir au moins quelques jours toute la population du village. Plus de deux cent cinquante

hommes furent employés une partie de la journée au transport du butin.

A leur retour, les blancs furent accueillis par les acclamations des habitants auxquels ils abandonnèrent leur part de la chasse, et ils furent reconduits processionnellement au camp. On leur envoya des fleurs, et toute la soirée ce furent des chants et des danses qui ne se terminèrent qu'à une heure avancée de la nuit.

Toutefois, Collinée n'oublia pas son sanglier, qui lui fut apporté et qu'il dépeça avec un soin minutieux.

XXI

ENCORE LE VIEUX LION. — RETOUR DE MAKOLO.

L'intention de Gervais était de se remettre en route, afin d'arriver, le plus promptement possible, au but de leur voyage. Mais une chose étonnait les chasseurs, c'était que Makolo ne les eût pas encore rejoints, et plusieurs fois Trelivan exprima la crainte qu'il ne lui fût arrivé malheur ainsi qu'à la troupe qui s'était mise à la poursuite des Matebélés.

Mais leurs guides makololos se montraient rassurés, disant que Moselikatsé était incapable de résister à leurs compagnons et que ceux-ci reviendraient chargés de butin.

Trelivan et ses amis furent donc obligés de patienter.

Un matin, après déjeuner, Lange était parti avec l'intention de tirer quelques oiseaux ; Trelivan se décida à aller le rejoindre. Arrivé au pied d'une colline, Trelivan se demandait s'il devait en faire l'ascension ou la tourner, lorsqu'une détonation, en lui indiquant le chemin qu'il avait à suivre, lui fit accélérer le pas. Il escalada les rochers, et, lorsqu'il fut de l'autre côté, il lui sembla entendre la voix de son ami. Sans s'arrêter à écouter, il redoubla de vitesse, et bientôt il aperçut Lange se débattant contre les assauts d'un oiseau énorme qui lui

parut être un aigle. Lange était sur ses genoux, ayant près de lui son fusil déchargé, et l'oiseau, perché sur son dos, mettait sa chemise en lambeaux et lui déchirait la chair.

Trelivan remarqua que son ami tenait à la main un aiglon et que c'était surtout pour le délivrer que l'aigle s'acharnait ainsi après lui. Il cria à Lange de jeter l'oiseau, mais le bruit des ailes, qui frappaient contre ses oreilles, empêcha celui-ci d'entendre.

Trelivan jugea qu'il était temps d'intervenir. Au moment où l'aigle recommençait cette manœuvre, il visa et lui envoya une balle au travers du corps.

Lange aussitôt se redressa et remercia son compagnon.

« Si tu n'étais pas arrivé ainsi à propos, je ne sais en vérité pas comment cela aurait fini, dit-il. Chacun de ses coups me brisait les os. Je vois que décidément je ne serai jamais un grand chasseur.

— On ne peut posséder tous les talents, tu as tes qualités, répliqua Trelivan, cherchant à le consoler de sa mésaventure. Mais comment cela est-il donc arrivé ?

— De la manière la plus simple : je venais d'attraper l'aiglon que voilà, et je l'emportais triomphalement avec l'intention de l'appriivoiser quand, au détour du rocher, j'ai aperçu un pauvre élan, que j'avais précédemment blessé, se débattant dans les serres d'un aigle. J'ai voulu avoir à la fois l'agresseur et la victime. Malheureusement, j'ai tiré trop haut, et, au moment où j'allais recommencer, le mâle, qui était perché au-dessus de ma tête, mais que je n'avais pas vu, a entendu les cris de détresse de son aiglon, et s'est abattu sur moi avec une fureur inouïe.

— Tu dois te féliciter encore de ce qu'il ne t'a pas crevé les yeux, » fit observer Trelivan.

Quant à l'élan, ils le cherchèrent vainement, il avait profité de la bataille pour disparaître.

Les oiseaux furent emportés au camp où ils excitèrent une vive curiosité, surtout de la part de Collinée.

Un pauvre élan se débattait dans les serres d'un aigle.

C'étaient des aigles à tête chauve, de la plus grosse espèce connue. Le père mesurait près de trois mètres d'envergure, ne pesait guère moins de sept kilogrammes. Le bec et les serres avaient une grande ressemblance avec ceux du busard. Le dos était brun, avec des taches jaunes et blanches ; la poitrine était tout le contraire, jaune et blanche avec des taches brunes. Sur les ailes, les couleurs étaient beaucoup plus délicates.

« C'est singulier, dit Collinée, en terminant son examen, j'aurais juré qu'il n'existait pas d'aigles en Afrique. Il est possible, après tout, que ceux-ci n'y soient venus, comme nous-mêmes, que par accident. Il faudra tâcher d'élever ce petit, et nous conserverons l'autre comme un très-curieux spécimen.

L'attention générale fut à ce moment attirée par Gondolo, qui accourut tout effaré, annonçant que le matin même on avait vu, de nouveau, le lion, le « mangeur d'hommes », à une courte distance du village, près du rocher nommé le Saut-du-Gouffre, et que cette nouvelle avait jeté la consternation parmi les habitants.

Ce renseignement était assez précis, pour que Gervais, accompagné de Trelivan et d'un nombreux cortège de naturels, se fit conduire à l'endroit où avait été vu le « mangeur d'hommes ».

Les traces étaient fraîches et parfaitement visibles.

Il les suivit le long d'un étroit ravin dont les bords étaient très-boisés.

Mais ils arrivèrent à un endroit où le lion avait décrit une quantité de cercles, de telle sorte que, plusieurs fois, les chasseurs, embarrassés, ne firent que tourner, et finalement se retrouvèrent à leur point de départ.

Gervais et Trelivan ne savaient plus de quel côté se diriger quand un cri particulier de Gondolo appela leur attention. Ils avaient eu plusieurs fois occasion d'apprécier l'intelligence et l'habileté de leur guide, et ils ne doutèrent pas qu'il n'eût découvert la piste.

La troupe se reforma derrière eux, et ils se dirigèrent, à ravers les broussailles, vers une mare près de laquelle se tenait Gondolo.

Là, ils eurent la preuve que le lion était venu depuis peu étancher sa soif, car les marques laissées par ses pattes étaient visibles, et l'eau était encore trouble.

Après s'être désaltéré, il s'était enfoncé dans des fourrés où l'on n'aurait pu pénétrer qu'à l'aide de la hache.

« Ces vieux lions sont de méchants diables, très-rusés, fit observer Gondolo, et je ne serais pas étonné, si, à ce

moment même, il n'était pas en train de nous guetter. »

Gervais examina son fusil, et il remarqua que quelques-uns des naturels frissonnaient, tant était grande la terreur que leur inspirait le lion. Trois ou quatre, même, s'entretenaient à voix basse, comme s'ils eussent craint qu'il ne les entendît comploter sa destruction.

Enfin, l'un des assistants imagina un plan qui, dit-il, était dangereux, mais dont le succès paraissait certain. C'était que le chef blanc s'habillât en sauvage et qu'au coucher du soleil, moment où le lion avait l'habitude de s'élancer sur ses victimes, il franchît, en courant, le sentier du Gouffre. Alors, peut-être, il aurait chance de lui envoyer une balle.

Cette proposition provoqua une vive opposition, et Trelivan affirma à Gervais qu'il ne le laisserait pas s'exposer seul à un pareil danger.

Mais le moyen parut bon à Gervais, qui insista pour tenter l'épreuve.

Il retourna au village, se procura un karosse qu'il attacha sur ses épaules, suspendit à sa ceinture une espèce de chaîne faite de petites pièces de métal, comme celles que portaient les coureurs auxquels le lion s'attaquait de préférence, et dont le bruit était pour lui un signal. Puis, quand il eut complété sa métamorphose, il s'arma de son fusil à deux coups, d'une paire de pistolets et d'un large couteau de chasse.

A une certaine distance du village, il donna ordre à la foule qui le suivait de s'arrêter, et, accompagné de Trelivan, de Gondolo et de quelques autres, il s'avança pour reconnaître le terrain.

Le sentier était coupé par une étroite vallée au fond de

laquelle était un ruisseau, alors à sec, dont les bords étaient garnis de grandes herbes, de plantes et d'arbustes entremêlés. A gauche s'élevait une colline de rochers, nue par endroits, et ailleurs couverte de buissons.

L'un des naturels désigna un fourré épais, à droite du sentier, où, disait-on, le lion se tenait souvent, attendant sa proie. Il montra aussi un rocher de derrière lequel il s'était élancé. quelques semaines auparavant ; mais ils n'aperçurent pas de traces récentes.

Il n'y avait pas un souffle d'air, pas une feuille ne bougeait ; et, comme le soleil était encore haut dans le ciel et que pas un nuage n'interceptait ses rayons, la chaleur était accablante.

Gervais se sentit fatigué, et il retourna rejoindre le reste de la troupe, qu'il trouva endormie sous un arbre, à une petite distance du sentier. Il éveilla Gondolo et le chargea de veiller, afin de l'avertir dans le cas où un incident quelconque viendrait à se produire.

Celui-ci prit son fusil, mit à sa bouche une pipe dont Trelivan lui avait fait cadeau et qu'il se plaisait à porter ainsi pour se donner un air important, et sans que, le plus souvent, elle contint un seul brin de tabac ; puis il alla s'asseoir à une certaine distance de la vallée, et, l'œil aux aguets, l'oreille tendue, il observa le buisson.

Quant à Gervais, il s'étendit sur l'herbe, à côté de Trelivan, sous un bosquet naturel, formé par deux mimosas, dont les branches ployaient sous le fardeau de leur feuillage et de plantes parasites.

Le calme et le silence n'étaient interrompus que par les petits cris des coqs de bruyère, et des singes qui jouaient dans un haubinia.

Lorsque Gervais s'éveilla, le soleil baissait à l'horizon. Il donna un coup d'œil à ses armes, et recommanda aux sauvages d'accourir au premier coup de fusil qu'ils entendraient, mais de ne pas bouger jusque-là.

Et, l'œil aux aguets, l'oreille tendue, etc.

Puis, accompagné de Trelivan, il alla retrouver Gondolo, qui n'avait pas quitté son poste, et gagna le sentier du Gouffre. Là il engagea son ami et le nègre à monter dans un arbre, afin de ne pas demeurer exposés.

C'est à quoi se décida Gondolo ; mais Trelivan fit observer

que le lion ne l'attaquerait vraisemblablement pas de face, et, quoique Gervais exprimât la crainte que la présence de deux hommes n'intimidât l'animal, il insista pour avoir sa part dans l'aventure.

Toutefois, sur la prière de Gervais, il consentit à s'arrêter à proximité du rocher, d'où il pourrait lui porter secours en cas de besoin.

Gervais s'avança alors, parfaitement calme, quoique de grosses gouttes de sueur perlasse sur son front. L'œil aux aguets, et prêtant l'oreille aux moindres bruits, il approcha de l'endroit où tant de victimes avaient péri.

Il s'arrêta, et agita la chaîne qu'il portait à sa ceinture. Mais ce fut en vain.

Tandis qu'il gravissait le bord opposé du ravin, il entendit un léger bruit, comme le craquement d'une feuille sèche : il s'arrêta, et fit face à l'endroit d'où le bruit semblait provenir.

Il vit distinctement un mouvement dans les hautes herbes, puis quelque chose remua derrière un bouquet d'arbres, à une distance de huit à dix pas, et un peu en arrière.

Le péril était imminent, mais Gervais était prêt.

Il avança un peu, afin de mieux voir, et ce mouvement lui sauva probablement la vie, car aussitôt le lion, qui s'était précipité, tomba juste à l'endroit qu'il venait de quitter.

Gervais tira avant qu'il n'eût eu le temps de s'élancer de nouveau, et, quand la fumée se fut dissipée, il le vit roulant par terre, et se débattant dans l'agonie de la mort. La balle était entrée par le cou et était allée se loger dans la poitrine.

Gervais lui tira un second coup derrière l'oreille, et un sang noir jaillit de la blessure et par les narines.

Trelivan, en deux bonds, s'était trouvé aux côtés de son ami, et, en entendant la détonation, les naturels s'étaient empressés d'accourir.

Ils reconnurent le lion pour être le « mangeur d'hommes », qui depuis si longtemps leur causait tant de frayeur et de désolation.

Ce fut parmi eux à qui aiderait à le porter jusqu'au village.

La population entière assista à l'entrée triomphale des chasseurs, et ce fut une joie universelle. Gervais et Trelivan étaient un objet d'admiration pour les jeunes filles, qui, rangées de chaque côté de la route, les regardaient avec des yeux étincelants de bonheur et leur faisaient des signes de la main. Quant aux vieilles femmes, ils eurent toutes les peines du monde à se soustraire à leurs démonstrations.

Tout à coup, un mouvement se produisit en avant dans la foule, et un nègre, escorté de plusieurs sauvages armés de fusils, s'avança vers Gervais et Trelivan.

C'était Makolo.

Les blancs lui serrèrent la main, et, se dérochant à la curiosité des naturels, s'éloignèrent avec lui dans la direction du camp.

XXII

COMMENCEMENT DES PLUIES. — ARRIVÉE CHEZ LES MAKOLOLOS.

Gervais et Trellivan avaient attendu avec impatience son arrivée, mais le peu de guerriers qui l'accompagnaient les surprit. Ils eurent la crainte qu'un désastre ne fût arrivé. Cependant, ils ne s'expliquaient pas comment les Makololos, au nombre d'une vingtaine, avaient des fusils.

« Est-ce là tout ce qui reste de l'armée qui fit, si à propos, diversion à l'attaque dont nous fûmes l'objet de la part des Matebélés ? » demanda Gervais.

Makolo sourit.

« Plusieurs de nos guerriers sont tombés sous les flèches de Moselikatsé, répliqua-t-il. Mais les Matebélés voulurent se servir des fusils que leur avaient livrés les blancs, et ils furent inhabiles à les manœuvrer. D'ailleurs, ils étaient frappés de terreur, et ils ne surent pas se défendre. Les Makololos n'ont plus à redouter leurs ennemis.

— Cela ne veut pas dire qu'ils ont été massacrés ! s'écria Trellivan. Tu n'aurais pas souffert cela, toi, qui as été habitué à voir pratiquer des sentiments de clémence et de générosité.

— Je n'étais pas le maître, et mes conseils n'ont pas été écoutés autant que je l'aurais voulu, » dit Makolo.

Trelihan examina Makolo, qui s'était habillé à la mode des guerriers de sa tribu. Un karosse en peau de léopard, d'une merveilleuse finesse, était jeté sur son épaule, non sans une certaine élégance ; ses bras nus et nerveux étaient ornés de bracelets, et il avait aux pieds des mocassins qu'on voyait avoir été fabriqués par des mains habiles ; il tenait à la main son fusil, un pistolet était passé à sa ceinture, et il avait dans son air, dans son maintien, quelque chose de vraiment superbe et imposant.

Trelihan et Gervais en furent frappés.

« Allons, dit Trelihan, il n'a pas fallu grand temps pour que les instincts aient repris le dessus. »

Makolo devina sa pensée.

« Que celui qui voulut bien me traiter comme un ami ne s'inquiète pas, dit-il, le cœur de Makolo n'a pas changé, et je n'oublierai pas les enseignements que j'ai reçus. Mais, de retour au milieu des miens, je dois reprendre les coutumes et les usages de mes pères, si je veux arriver à mettre à exécution mes grands projets. Et pour cela, ajouta-t-il, je compte sur le concours de mes amis blancs. Comme je le disais, des Matebélés ont péri, mais j'ai pu arrêter le massacre. Moselikatsé a obtenu d'avoir la vie sauve, lui et les siens, à condition qu'il livrerait les fusils qui lui avaient été vendus, et quatre-vingts dents d'éléphants.

— Et il s'est exécuté ? demanda Gervais.

— Nous avons retrouvé cent fusils qui ont été distribués entre les guerriers makololos, et les dents d'ivoire seront portées par des Matebélés à l'endroit qui leur a été désigné.

— Et la jeune esclave, Mazhanga, qu'est-elle devenue? demanda Trelivan.

— Je vois avec plaisir que mon ami n'a point oublié son nom, dit Makolo avec un contentement évident. Je l'ai conduite au pays des Gonyé, où elle a retrouvé sa mère et son père qui la croyaient morte depuis longtemps; son père, Manenko, règne sur les Makololos, mais il est vieux, malade, et il songe à remettre le pouvoir entre des mains plus actives et plus vigoureuses.

— C'est-à-dire que tout se présente au gré de tes désirs, fit observer Gervais. Tu épouseras la fille de Manenko, qui t'apportera en dot le sceptre des Makololos. Allons, je vois que tu sais arranger tes affaires.

— Le père de Makolo était roi! s'écria le nègre, et Manenko ne prit le pouvoir que parce que moi, le seul héritier du trône, j'avais été emmené en esclavage par les Matebélés. Donc, je ne ferais que recouvrer ce qui m'appartenait.

— Tu parlais tout à l'heure de Gonyé, fit observer Trelivan; si je ne me trompe, c'est une ville importante, où est-elle située?

— A près de cent cinquante milles d'ici, vers le nord-ouest, répondit Makolo. C'est là que se trouve en ce moment Manenko, qui attend impatiemment l'arrivée de mes amis blancs.

— Mais toi, dit Gervais, tu n'as pas été à Gonyé?

— J'ai dit que j'avais remis Mazhanga à ses parents, et que j'ai laissé dans cette ville les guerriers qui avaient fait l'expédition contre les Matebélés, répliqua Makolo.

— Et nous qui attendions que tu nous rejoignisses! dit Tre-

livan. Tu nous avais dit qu'avant peu de temps tu nous ratrapperais, et il y a des semaines de cela.

— Je croyais que mes amis étaient en avant, tandis qu'ils avaient obliqué vers le sud, répondit Makolo, et voilà pourquoi nous ne les avons pas rencontrés sur notre route. Mais aussitôt que j'ai été reconnu par les chefs des Makololos, et que mes droits ont été établis, j'ai pris avec moi vingt jeunes guerriers, et suis venu au-devant de vous. Je craignais que vous n'eussiez été victimes d'accident.

— Ainsi, fit observer Trelivan, ta situation, tes titres sont dès maintenant admis, personne ne les conteste, et tu as vraiment en perspective d'être roi des Makololos, c'est-à-dire de la plus grande partie de l'Afrique centrale ?

— J'espère que tout cela se réalisera, répondit Makolo, et, ce jour-là, je prouverai à mes amis blancs que je sais être reconnaissant. Mais, ajouta-t-il, il y a des difficultés : d'autres comptaient posséder le pouvoir que j'ambitionne, et ils mettront mon absence à profit pour gagner des partisans à leur cause. Les guerriers qui, grâce à moi, ont vaincu les Matebélés me sont dévoués, et je puis compter sur eux. Cependant, il est nécessaire que nous nous rendions vite à Gonyé. Mes amis y trouveront ce qu'ils désirent, des dents d'éléphants et des peaux de toutes sortes en abondance. »

Collinée et Lange accueillirent Makolo avec les plus vives démonstrations de plaisir. Le soir même, on fit les préparatifs de départ, et le lendemain, dès le lever du jour, on se mit en marche.

Ce que Makolo avait annoncé était exact : au bout de quelques jours, il sembla qu'on était entré dans un tout autre pays. La population était nombreuse, et il n'y avait

pas de vallée qui n'eût son village. Autour des habitations s'étendaient des champs et des jardins cultivés et où croissaient des arbres fruitiers et des légumes.

A chaque halte qu'ils faisaient, on apportait aux chasseurs du lait, ce qui prouvait que les vaches n'étaient pas rares, du pain de sorgho, et des patates qu'ils faisaient cuire dans la cendre et trouvaient délicieuses.

Un changement parut s'opérer tout à coup dans le temps; le ciel se couvrit de nuages et, au bout de quelques heures, la pluie tomba à torrents. Les sauvages se contentèrent de mettre sur leur tête la peau qu'ils portaient habituellement sur leurs épaules; mais les blancs eurent leurs vêtements traversés; et, le soir, ils eurent du mal à se garantir du froid.

Les Makololos s'empressèrent de construire des huttes, qu'ils recouvrirent d'herbes et où Trellivan et ses amis trouvèrent un abri; puis ils formèrent avec des branchages un enclos, en demi-cercle, où ils placèrent les bœufs, et en avant allumèrent de grands feux qu'ils entretenirent durant toute la nuit.

La vue du feu servait à rassurer les pauvres bœufs, qui étaient effrayés par l'obscurité et surtout par les cris et les hurlements des bêtes fauves, que l'arrivée de la pluie mettait en joie. Ce qui les alarmait, plus que tout, c'était la voix puissante du lion.

En quelques jours, on pourrait dire en quelques heures, la nature prit un nouvel aspect : les arbres, les plantes, les fleurs se ranimèrent; mais les nuits devinrent de plus en plus froides, et les voyageurs, sur la recommandation du docteur Collinée, durent prendre les plus grandes précautions.

Rien n'est plus dangereux; en effet, pour la santé, que la

fraîcheur succédant à une chaleur accablante. Les constitutions les plus robustes n'y résistent pas : la dysenterie, la fièvre sont les conséquences habituelles des négligences de cette nature, et Gervais et Collinée, qui avaient, sous ce rapport, acquis une grande expérience durant leurs précédents voyages, veillèrent à ce que leurs compagnons ne commissent pas d'imprudence. Cela devenait d'autant plus nécessaire que les matières végétales dont la terre était couverte, alternativement détrempées par l'eau et chauffées par un soleil brûlant, avaient fermenté et exhalaient une odeur pestilentielle.

Les rivières s'étaient gonflées, et, dans les plaines, l'eau montait souvent jusqu'au-dessus des genoux ; sans le secours des Makololos, il aurait été difficile aux blancs de se tirer d'une pareille situation.

Mais ils approchaient du but de leur expédition, et c'était heureux, car la fatigue, la souffrance et surtout les variations de température commençaient à produire sur eux de douloureux effets.

Enfin, vers le milieu du mois de janvier, le temps se remit au beau et leur permit de sécher leurs vêtements et tout leur attirail, qui commençait à pourrir, à moisir ou à se couvrir de rouille.

« Que mes amis aient encore un peu de courage, dit Makolo ; ils voient cette montagne là-bas, devant eux ? Eh bien, c'est de l'autre côté qu'habite le chef des Makololos. »

Leur approche avait été signalée, car des ambassadeurs, envoyés par Manenko, vinrent au-devant de la caravane. Ils apportaient des jarres pleines de lait, du manioc et des poissons séchés. Ils étaient, en outre, chargés d'annoncer aux blancs, de la part de leur chef, que, du moment où leurs

intentions étaient pacifiques, ils seraient accueillis avec bienveillance, et que Manenko était heureux de penser qu'un chemin serait ouvert aux hommes de la mer, pour venir dans son pays.

« Aux hommes de la mer ! fit observer Treivan, qu'est-ce qu'ils entendent par là ? »

— On a dit à Manenko que vous veniez de la mer, et, dans leur superstition, ils ont cru que vous sortiez effectivement de l'Océan, répondit Makolo. Mais vous serez indulgents, n'est-ce pas, s'il y a beaucoup de choses qu'ils ne comprennent pas encore ? »

Treivan, pour toute réponse, serra la main de Makolo.

Les ambassadeurs étaient suivis de plus de deux cents jeunes guerriers, dont quelques-uns avaient des fusils. Ils saluèrent les blancs par des cris et témoignèrent une grande joie en revoyant Makolo.

« Ce sont les guerriers que j'ai conduits contre les Matebélés, dit ce dernier. Notre expédition a été si bien combinée et si heureuse, qu'ils sont persuadés que je suis un chef illustre appelé à leur assurer de hautes destinées.

— Je vois que tu peux compter sur leur concours, dit Gervais, et il te sera utile pour l'accomplissement de tes projets. »

Makolo se contenta de sourire.

Après une marche assez courte, et après avoir franchi la montagne, ils arrivèrent dans une vallée charmante. Un cours d'eau serpentait au milieu et la verdure était luxuriante.

Toutefois, on attendit au lendemain pour pénétrer dans la ville qui, selon l'habitude, portait le nom du chef de tribu.

Mais les habitants étaient accourus en foule pour contempler les « hommes de la mer ».

Lorsque les devins jugèrent que le soleil était assez élevé dans sa course pour que les blancs pussent faire une entrée qui leur portât bonheur, ceux-ci, qui, dès le matin, s'étaient préparés pour la circonstance, se mirent en marche, précédant le chariot que conduisaient Gondolo et les autres guides.

Ils avancèrent lentement, à travers une foule compacte. La ville ne contenait pas moins de sept ou huit mille habitants ; elle était, malgré son étendue, pour ainsi dire cachée au milieu de bosquets de bananiers, et autres arbres des tropiques d'une merveilleuse végétation. Les rues étaient droites, contrairement à celles des villages qu'ils avaient jusqu'alors traversés. Les huttes étaient généralement rondes, en forme de ruches, mais il y en avait aussi de carrées. Les palissades ou plutôt les murailles qui renfermaient les cours étaient alignées avec un soin extraordinaire : elles se composaient de perches dressées à quelques pouces de distance les unes des autres, et cette distance était remplie avec de grandes herbes ou des branches soigneusement entrelacées.

Dans ces enclos, dont l'étendue est considérable, il y avait des plantations de cannes à sucre, de bananiers et d'arbres fruitiers, qui procuraient aux habitants un ombrage délicieux.

Le cortège passa devant le palais de Manenko, que les blancs saluèrent en déchargeant en l'air leurs fusils. Mais cette démonstration effraya la foule qui crut à une attaque, et il fallut les assurances réitérées de Makolo et de ses guerriers pour la rassurer. Manenko, qui avait été averti d'avance, ne témoigna d'autre sentiment que celui de la curiosité. La vue du chariot, qui était chose inconnue dans le pays, attira surtout l'attention.

Un héraut de la cour précédait le cortège et criait de toutes ses forces des phrases comme celles-ci : « Saluez les hommes de la mer, saluez les amis du brave et puissant Makolo ! »

Des femmes, en grand nombre, présentèrent aux blancs des pots de boyaloa et en burent devant eux, afin de leur prouver que ce n'était pas du poison et qu'ils pouvaient se désaltérer en toute sécurité.

Les Batokas, les Makolakas, que les chasseurs avaient rencontrés, avaient la couleur presque noire, tandis que le teint des Makololos était d'un jaune lavé de brun, et cette nuance est considérée par toutes les autres tribus comme de la plus grande beauté. C'est au point que, dans leur désir d'avoir des enfants de couleur claire, les femmes mâchent l'écorce d'un certain arbre à laquelle elles attribuent une propriété particulière. Elles sont toutes d'une nature généreuse, se plaisent à donner, distribuent libéralement à ceux qui en ont besoin, du lait et d'autres aliments, et réclament peu de travail de leurs serviteurs. Elles boivent une grande quantité de boyaloa, ou bière faite de sorgho, qui est très-nutritive et leur donne un embonpoint dont elles sont fières. Leur plaisir est de s'enduire le corps avec une couche de beurre qui les rend luisantes ; elles ont pour costume une petite jupe composée de peau de buffle. Pour ornements, elles portent des anneaux de cuivre jaune qui se mettent au bas de la jambe, et des bracelets également en cuivre ou en ivoire. Au cou, elles ont des colliers de verroterie, et, pour s'embellir, elles seraient prêtes à tous les sacrifices.

Les blancs furent conduits à une habitation qui leur fut donnée pour demeure, et qui était située non loin de celle de Manenko. Elle comprenait, outre un vaste enclos, quatre

petites maisonnettes, dont la plus importante était entourée d'une vérandah. Dans chacune de ces huttes, il y avait trois ou quatre pièces, formant une série de murailles circulaires, l'une enfermant l'autre, et servant de chambre à coucher ou de magasin à serrer les vivres et les objets d'un usage habituel. A l'intérieur, les murs étaient décorés de lances, de boucliers, d'arcs et de flèches. Il n'y avait pas de cheminée ; mais quand on voulait du feu, on s'en faisait apporter dans un pot. Des nattes servaient de lit, et les blancs y trouvèrent un arrangement qui ne laissa pas que de les étonner.

Ils choisirent pour eux la principale habitation et les autres furent laissées aux hommes de leur suite.

A peine étaient-ils installés, qu'on leur apporta, de la part de Manenko, un bœuf, des poules, des œufs, une chèvre, du maïs.

Makolo interrogea du regard ses amis, pour savoir s'ils étaient satisfaits.

« On nous traite comme des princes, dit Gervais ; il n'y a qu'une chose qui me tourmente.

— Quoi donc ? demanda Makolo ; parlez, et, si cela est possible, vos désirs seront immédiatement exécutés.

— L'habitation qu'on nous a donnée, répondit Gervais, ne ressemble pas mal à une prison, et si l'on voulait nous y retenir, je ne sais vraiment pas comment nous pourrions en sortir. »

Makolo leva les yeux sur lui et son visage eut une telle expression de reproche que Gervais regretta ses paroles.

« Les Makololos ne sont pas les Matebélés, dit le nègre. La trahison ne trouve pas le chemin de leur cœur ; ils règnent sur les tribus d'alentour, mais ils sont justes, équitables,

encouragent le travail, protègent les faibles comme ils châtent les coupables.

— C'était une simple plaisanterie de ma part, répliqua Gervais. Je sais que nous n'avons rien à craindre et que, d'ailleurs, tu serais le premier, s'il en était besoin, à prendre notre défense. »

Et il tendit la main à Makolo.

« Demain, reprit celui-ci, il y aura assemblée générale à la Kotla, et vous serez reçus par Manenko, mais je vous reverrai auparavant. En attendant, tout ce qui est ici est à vous. Quant aux bœufs, ne vous en inquiétez pas, les serviteurs de Manenko ont été chargés d'en avoir soin.

— Merci, Makolo, dit Trelivan, tu penses à tout, et, j'en suis sûr, la grandeur ne changera pas tes sentiments. »

Le nègre sourit, en le regardant avec une expression de gratitude.

« Mais, qu'est-ce que c'est que la Kotla, dont tu parlais tout à l'heure ? demanda Trelivan.

— C'est, répondit Makolo, la grande place où se font les réunions des membres de la tribu ; c'est là que se délibèrent les affaires importantes, que se rend la justice. Auprès est une vaste habitation qu'occupent des esclaves, car un feu brûle nuit et jour sur la Kotla, et ceux-ci sont chargés de l'entretenir. Vous verrez. »

XXIII

LA KOTLA. — LES TRÉSORS DE MANENKO. — LE RETOUR.

Le lendemain, Gervais, Trelivan et leurs amis procédaient à leur toilette, quand des nègres pénétrèrent dans leur enclos, portant chacun une ou deux défenses d'éléphants.

« Qui est-ce qui nous envoie ces richesses ? demanda Gervais avec étonnement.

— Ce sont, répondit Makolo, qui survint à ce moment, les dents que Moselikatsé a livrées aux guerriers makololos pour sa rançon et celle de sa famille. C'est un présent que je prie mes amis d'accepter. Manenko, ajouta-t-il, se réserve d'en donner bien davantage à ceux qu'il appelle les « hommes de la mer ».

— Un seul chariot ne suffira pas pour tout emporter, s'écria Lange avec enthousiasme.

— Que cela ne t'inquiète pas, répliqua Gervais. Nous en construirons un, deux, trois autres, s'il le faut.

— Et Makolo procurera à ses amis des bœufs pour les traîner, ajouta le nègre.

— Une gracieuseté en mérite une autre, fit observer Trelivan, et nous ne serons pas en retard avec toi, Makolo. Combien veux-tu de fusils ?

— Mon désir serait de pouvoir armer les guerriers qui ont pris part à l'expédition contre les Matebélés, et qui me sont tous attachés et dévoués, répondit Makolo.

— C'est un excellent calcul, dit Gervais, et le véritable moyen de te rendre maître de la situation. Mais, si je ne me trompe, ils sont au nombre de plus de trois cents.... »

Makolo devina la pensée de Gervais.

« Attendez, dit-il, et quand vous aurez plus d'ivoire, vous n'hésitez pas. Les Makololos sont riches, et j'ai confiance en mes amis. »

Quelques heures après, les blancs, conduits par Makolo, se rendirent à la Kotla, pour être présentés au chef.

Celui-ci était un vieillard doux et bienveillant, dont la santé paraissait être fortement ébranlée. Il était assis sous un banyan, sur un trône couvert d'une peau de léopard ; ses bras et ses jambes étaient ornés d'une quantité d'anneaux de cuivre et de fer, et il avait sur la tête une couronne faite de plumes d'autruche et de verroteries.

Les personnages importants de la tribu et des tribus soumises aux Makololos, s'avancèrent les uns après les autres vers le trône, et saluèrent le chef, en frappant dans leurs mains ; quelques-uns lui rendaient hommage en se frottant les bras et la poitrine avec des cendres. Vinrent ainsi successivement des Barotsés, des Makelakas, des Mambonés, des Kanyakas et des représentants de diverses autres peuplades lointaines ; il n'y en eut pas un qui n'apportât, en même temps, un présent, qui consistait généralement en une ou plusieurs dents d'éléphants. Ce fut une occasion pour les blancs d'observer les différents types de sauvages qui habitaient l'Afrique centrale, et Collinée en dessina plusieurs.

Les uns avaient des morceaux de fer passés dans les lèvres ; leurs longs cheveux, qui tombaient sur leurs épaules, étaient arrangés sur le devant en forme de cornes ; d'autres avaient des pendants d'oreilles, une espèce de diadème en cuir pour marquer le rang qu'ils occupaient.

Pendant la réception, des musiciens, ayant pour instruments

Collinée en dessina plusieurs.

des tambours composés d'un tronc d'arbre creusé sur lequel on avait étendu une peau, des cimbales et des trompettes, ne cessaient de jouer des airs absolument dépourvus d'harmonie.

Le spectacle était curieux pour les blancs, dont l'entrée avait fait sensation.

La Kotlâ avait au moins cent cinquante mètres carrés, et elle était ombragée par de grands arbres plantés de distance en distance, mais de façon à ce qu'ils n'interceptassent pas la vue.

Une multitude de femmes, peu vêtues, mais ornées de tout

Collinée en dessina plusieurs.

ce qu'elles possédaient de plus beau en bracelets et en verroteries, étaient placées derrière Manenko, et elles applaudissaient à la fin de chaque discours adressé au chef.

Quand vint le tour des blancs, ils s'avancèrent, au milieu de l'attention générale, et précédés par Makolo, qui marchait à reculons. Arrivé devant Manenko, celui-ci se retourna et commença à raconter, à haute voix, son histoire depuis le jour où, après avoir vu tuer son père par les Matebélés, il

avait été emmené en esclavage. Il dit comment il avait été délivré par Trelivan, comment il avait trouvé des amis dans les blancs, et comment ceux-ci lui avaient enseigné leurs secrets. Il parla longuement des pays inconnus qu'il avait visités, des découvertes qu'il en rapportait et qui devaient faire des Makololos le peuple le plus puissant de l'Afrique.

Il fut écouté avec un religieux silence, et il était évident que l'assemblée, vivement impressionnée, le considérait comme un être presque supérieur.

Une seule voix osa faire entendre une protestation timide :

« Peut-être ce qu'il dit est-il vrai, peut-être aussi nous trompe-t-il, » cria un nègre qui n'avait cessé de regarder Makolo avec un air de jalousie et de haine.

« C'est Livoa, celui qui comptait succéder à Manenko, dit Makolo à Trelivan. Mon apparition a dérangé ses projets ; il a déjà essayé d'exciter contre moi une partie de la tribu, mais il a échoué. Il compte faire aujourd'hui une dernière tentative. Mazangha, fille de Manenko et ma fiancée, m'en a prévenu, et je le forcerai à se retirer honteusement. »

Sur un signe de Gervais, des nègres apportèrent des caisses qu'il avait préparées d'avance, et contenant les présents qu'il voulait offrir au roi, à ses femmes et aux principaux de la tribu.

Les caisses furent ouvertes et les blancs en tirèrent successivement des boutons, des centaines de paquets de perles, des petits châles rouges, des couteaux, et surtout de la cotonnade.

Manenko, ses femmes et ses conseillers étaient dans le ravissement. Les étoffes étaient l'objet de leur admiration, et ils ne comprenaient pas comment on pouvait fabriquer un tissu aussi fin avec d'aussi belles couleurs...

Heureusement qu'il y en avait en quantité et qu'on put contenter à peu près tout le monde.

Manenko fit servir des cruches de boyaloa et d'hydromel, et témoigna aux blancs sa satisfaction en répétant qu'il était heureux qu'ils eussent bien voulu venir visiter son pays, et qu'en échange de leurs cadeaux, il leur enverrait des dents d'éléphants.

On laissa, ensuite, un espace libre au milieu de la Kotla, et un guerrier s'avança d'un air grave et majestueux.

« C'est Livoa, dit Makolo à Trelivan; son intention est de me défier et de montrer qu'il m'est supérieur par son adresse et sa force physique; mais je suis prêt. »

Livoa commença par se livrer à divers exercices, qui certainement avaient dû lui demander beaucoup de travail et d'habitude. Puis, il fit semblant de lutter contre des ennemis, de lancer un javelot et de recevoir ceux qu'on lui décochait, en s'abritant avec son bouclier. Il combattait en se défendant, en attaquant tour à tour, et bondissait à droite, à gauche, dans tous les sens. Quand il eut fini, il prit son arc, une flèche, et tira sur un oiseau qui passait au-dessus de la Kotla. L'oiseau fut touché, mais continua à s'élever dans l'espace.

Makolo choisit ce moment. Prompt comme la pensée, il saisit le fusil de Trelivan, visa l'oiseau, et tira.

Il y eut un instant de panique causée par la détonation, mais les regards se portèrent aussitôt sur l'oiseau, qui, après avoir tournoyé une seconde, était tombé à quelques pas de Manenko.

Ce fut une stupéfaction générale.

Makolo profita de cet avantage.

Il pria Manenko et l'assemblée de l'excuser, sortit et revint au bout de quelques minutes.

Alors, il invita Livoa à approcher, le fit asseoir au milieu du cercle; puis, prenant une pincée de poussière, il lui en frotta le front et produisit une marque d'un jaune éclatant. Il recommença l'opération et obtint successivement une étoile bleue, rouge, violette. Il dit ensuite à Livoa de fermer sa main, dans laquelle il avait mis un peu de sable, la toucha avec une baguette, et en fit sortir un petit serpent, que Livoa jeta vite, en laissant échapper un cri.

Les assistants se regardaient avec étonnement. Mais Makolo n'avait pas fini.

Il prit un noyau de moopooroo, ce même arbuste dont nous avons déjà signalé le fruit, le passa à Manenko, aux divers chefs, afin qu'ils pussent l'examiner; ensuite il l'enfonça dans la terre et versa dessus une petite quantité d'eau.

Alors il s'adressa à l'assemblée et raconta quelques-unes des merveilles dont il avait été témoin dans le pays des blancs, ajoutant que son seul désir était de faire jouir ses compatriotes des bienfaits qu'il leur apportait.

Il retira ensuite le noyau, et chacun put voir qu'il avait commencé à germer.

Il le remplaça dans la terre, mit dessus un panier en osier, et divertit, de nouveau, les assistants par le récit de ses aventures.

Au bout de quelques minutes, il enleva le panier: le noyau était devenu un arbuste, ayant déjà ses premières feuilles.

Il laissa écouler dix minutes encore, et alors il montra l'arbuste couvert de fleurs.

Sur un signe, un jeune Makololo, qu'il avait eu soin de

préparer d'avance, vint se placer au milieu du cercle. Makolo le fit coucher sur le dos, et plaça sur son estomac une feuille de banian ; puis, prenant un coutelas, il fit semblant de frapper un grand coup, et divisa la feuille en deux, laissant une ligne sur l'estomac, mais sans que la peau eût le moindre mal.

Cet exploit provoqua des applaudissements unanimes.

Quand l'excitation fut calmée, Makolo pria Manenko de venir lui-même ôter le panier qui avait été remplacé sur le moopooroo.

Le chef s'y prêta de bonne grâce, et, à l'étonnement de tous, l'arbuste apparut ployant sous le poids de fruits magnifiques, jaunes comme des oranges et parfaitement mûrs.

Makolo les cueillit et en offrit, d'abord, à Manenko, puis aux principaux de la tribu.

Mais le phénomène leur semblait tellement surnaturel qu'ils hésitèrent à les porter à leur bouche.

Pour les rassurer, Treliwan partagea avec ses amis le moopooroo qui lui avait été donné, et tous le trouvèrent excellent.

Manenko y goutta à son tour, et les autres suivirent son exemple.

La fête, selon l'usage, en pareilles occasions, se continua par des danses et un festin ; la boyaloa coula à flots.

Les blancs s'approchèrent de Makolo et le félicitèrent sur le succès qu'il avait obtenu.

« Le tour du moopooroo a été très-réussi, fit observer Treliwan, et j'avoue que je n'y ai rien compris. »

Makolo sourit.

« Je vous l'expliquerai, dit-il. Il m'a été enseigné lorsque j'étais esclave dans les îles de l'océan Indien. »

Le lendemain, les blancs furent invités, par Manenko, à se rendre auprès de lui dans ce qu'il appelait « son palais ».

Makolo leur servit d'introducteur, et ils trouvèrent le chef entouré de ses conseillers, de quelques-unes de ses femmes, et de sa fille Mazingha.

Il leur témoigna une grande bienveillance, et leur fit servir de la bouillie de sorgho. Mais ce mets était si détestable que les blancs eurent peine à en avaler une cuillerée. Certainement, cela ne valait pas mieux que la colle à empeser des blanchisseuses de notre pays. Des patates, cuites sous la cendre, qu'on leur offrit ensuite, leur parurent de beaucoup préférables.

Manenko s'étendit longuement sur les aventures de Makolo à qui, dit-il, il devait le bonheur d'avoir retrouvé sa fille.

« Venez, s'écria-t-il, en se levant, venez vous assurer que Manenko est assez riche pour récompenser les amis de celui qu'il aime ! »

Il conduisit les blancs dans une habitation de forme ronde, entourée d'une triple muraille, et dont les portes étaient solidement construites :

« Voyez, » dit-il, en faisant passer les blancs devant lui. Ceux-ci demeurèrent frappés d'étonnement.

Il y avait là, parfaitement rangées, plus de douze cents défenses d'éléphants, toutes de grosseur et de qualité supérieures.

Makolo regarda ses amis avec orgueil.

« C'est le trésor des Makololos, dit Manenko. Il m'a été confié à la mort du père de Makolo, je l'ai augmenté, et mon désir et mon intention sont de le rendre, le plus tôt possible, à celui qui en est le légitime héritier. D'ailleurs,

ajouta-t-il, je n'aurais plus la force, si cela était nécessaire, de conduire nos guerriers au combat. J'ai eu un entretien avec Makolo, et bientôt il sera roi. Ma fille Mazingha sera sa femme. Makolo, continua-t-il, m'a dit que vous avez beaucoup de fusils : vous les lui donnerez, et vous prendrez là, en échange, autant de dents d'éléphants que vous pourrez en emporter. »

La satisfaction des blancs fut si grande qu'ils ne trouvèrent pas de paroles pour l'exprimer.

Trelihan se contenta de serrer la main de Makolo.

Lorsqu'ils furent de retour dans le wigam qu'on avait mis à leur disposition, les blancs s'entretenaient naturellement de la réception qu'on venait de leur faire.

« En vérité, ce vieux n'a pas mal parlé, fit observer Lange. Il a fait preuve d'honnêteté et de beaux et nobles sentiments. J'ai été touché de la facilité avec laquelle il renonce au pouvoir en faveur de Makolo. Je sais bien qu'il trouve là l'occasion d'établir sa fille ; mais un roi n'a pas besoin d'abdiquer pour trouver le placement de ses enfants.

— Et avec quelle simplicité il nous a montré ce qu'il appelle non son trésor à lui, mais le trésor des Makololos ! ajouta Trelihan. Il y a de quoi enrichir toute une ville !

— Malheureusement, ce trésor est en lieu sûr, et je préférerais en voir un quart seulement là à notre disposition, dit Gervais.

— Toujours la même défiance, répliqua Trelihan. Makolo nous a pourtant donné bien des preuves de sa sincérité. »

Les paroles de Trelihan reçurent aussitôt leur confirmation ; car ils virent apparaître Makolo suivi d'une longue file de nègres chargés d'ivoire.

Il leur enseigna le maniement des armes.

« Manenko, dit ce dernier, a pensé qu'il vous serait agréable d'avoir, tout de suite, les dents d'éléphants, et il vous les envoie. »

Gervais demeura confondu.

« Eh bien, non, s'écria-t-il, nous ne nous laisserons pas vaincre en fait de générosité : Makolo, tu vas avoir tous nos fusils. »

Et il fut fait ainsi qu'il avait dit.

Makolo avait dans la tête une foule de projets et de réformes qu'il comptait appliquer : aussi tout son temps était-il consacré au travail et nous pouvons dire à l'étude, quoique ce mot puisse paraître singulier lorsqu'il s'agit d'un Makololo.

L'une de ses préoccupations, la plus vive peut-être, fut d'enseigner à ses jeunes guerriers le maniement des armes, et l'exercice tel qu'il l'avait vu faire dans les armées d'Europe. Il avait compris que c'était le meilleur moyen pour lui de triompher des autres souverains et de se rendre invincible. Il ne se passa pas un jour sans qu'il réunît ses soldats, et il les habitua à une sévère discipline.

Lorsque son armée fut en état de bien manœuvrer, il pria ses amis de la passer en revue, et Gervais accepta le commandement.

Les blancs furent frappés des résultats obtenus.

Le mariage de Makolo et de Mazingha fut célébré avec toutes les cérémonies en usage. Après avoir passé huit jours seule dans une hutte au milieu de la forêt, la fiancée fut conduite dans le palais que Makolo avait bâti pour elle et comblée de riches présents.

Ce fut l'occasion d'une grande fête au milieu de laquelle Manenko, ôtant sa couronne de sur sa tête, la posa sur celle de Makolo.

Cet acte, accompli simplement, avait quelque chose de sublime qui attendrit les assistants ; et, aux cris de « vive Makolo ! » se mêlèrent ceux de « vive Manenko ! »

Une révolution venait de s'accomplir pacifiquement.

La sagesse du nouveau roi fut immédiatement mise à l'épreuve, et un incident lui permit de proclamer sa politique.

Au moment où le jour commençait à baisser, il se produisit un grand tumulte dans la Kotla, la foule s'entrouvrit, et des femmes, des enfants, dont le corps était meurtri et ensanglanté, vinrent tomber aux pieds de Makolo. Il était visible que ces êtres malheureux étaient épuisés de fatigue et mouraient de faim.

Makolo ordonna de les relever et de leur donner les secours dont ils avaient besoin.

Mais alors arrivèrent trois guerriers qui, armés de leurs lances, s'avancèrent vers le roi et réclamèrent les femmes et les enfants.

« Ce sont, dirent-ils, des esclaves du grand Matiamvo ; ils se sont échappés, et je vous demande de me les rendre. »

Les prisonniers se serrèrent les uns contre les autres comme pour se protéger mutuellement ; les mères, tenant leurs enfants pressés contre leur sein, levèrent vers Makolo un regard suppliant.

Un silence absolu régnait parmi les témoins de cette scène.

Makolo contempla les prisonniers avec pitié, et quand ses regards se portèrent sur ses amis les blancs, ils brillèrent d'un éclat d'orgueil.

Tout le monde attendait sa décision avec anxiété.

« Le pays des Makololos, dit-il, d'une voix ferme, est un sol libre, quiconque y pose le pied est sacré.

Les meurtriers, les voleurs et les méchants y seront seuls punis. Voilà ma réponse, allez la porter à votre maître ! »

Il serait impossible de décrire l'effet que produisirent ces paroles : avec la rapidité de l'électricité, elles se répandirent dans toute l'Afrique centrale, et les opprimés quittèrent la tribu dans laquelle ils étaient nés, pour venir vivre heureux sous la protection du roi des Makololos. Des peuplades entières émigrèrent ainsi, et, par la seule vertu d'un principe dont il sut maintenir l'application, Makolo se trouva, en peu de temps, souverain d'immenses territoires.

Le roi Matiamvo unit ses forces à celles des chefs dont la puissance était ainsi menacée. C'est ce qu'avait prévu Makolo, qui marcha à la tête de son armée à la rencontre de l'ennemi. Gervais, Trelihan, avaient accepté un commandement, et, par leurs conseils, ils contribuèrent à la défaite de Matiamvo.

Des Portugais, qui faisaient le commerce des esclaves et qui tentèrent de résister à l'ordre d'expulsion qui leur fut signifié durent s'estimer heureux de conserver leur vie.

Dans l'espace de quelques mois, tout le pays qui s'étend des chutes Victoria au lac Tangarryka sollicita la protection de Makolo qui édicta un code de lois dont beaucoup furent inspirées par celles qui nous régissent.

De grandes améliorations furent successivement apportées dans la construction des habitations ; des champs furentensemencés de blé, et le goût du travail prit une place importante dans les mœurs des indigènes.

Makolo savait déjà lire, et, sur sa demande, Trelihan lui apprit à écrire.

« Lorsque vous serez retournés en France, avait dit Makolo

à son ami, j'aurai des communications à vous adresser ; il faut donc que je sache les exprimer sur le papier. Des courriers porteront mes lettres jusqu'aux vaisseaux qui se chargeront, ensuite, de vous les faire parvenir. »

Trelivan et ses compagnons comprirent quelles conséquences heureuses pouvaient résulter pour eux de leurs relations avec un monarque puissant, qui disposait des richesses de toute l'Afrique centrale, et ils entrèrent de grand cœur dans les vues de Makolo.

Leur départ pour l'Europe se trouva ainsi retardé, mais ils s'intéressaient aux vastes entreprises de leur ami noir, pour qui ils éprouvaient une véritable admiration, et ils le secondèrent activement.

Un jour, en se promenant, Collinée avait remarqué la nature particulière du sol qui recouvrait une montagne : il fit procéder à des travaux, et découvrit une mine abondante de fer. Ce fut une source de richesses inattendues ; car, avec ce fer, Gervais enseigna aux Makololos l'art de fabriquer des instruments aratoires, des armes, des fusils. Quant à de la poudre, ils connaissaient les moyens de s'en procurer.

Enfin, grâce aux efforts constants d'un chef éclairé, le pays se transforma, et chacun bénit le nom de Makolo en voyant régner la sécurité et l'aisance partout où, naguère, il n'y avait qu'appréhensions, ruines et misères.

Quand approcha l'époque que les blancs avaient fixée pour leur départ, ils se sentirent pris d'une profonde tristesse : malgré leur désir de revoir leur patrie, ils regrettaient de quitter Makolo qui leur témoignait tant de bonté et d'affection, et ce pays où ils vivaient heureux.

De longues conférences eurent lieu entre eux et Makolo,

et un véritable traité de commerce fut signé. Il fut convenu qu'une route serait établie jusqu'à Loanda, où les blancs prendraient les défenses d'éléphants, les peaux et les bois de sandal que Makolo y ferait transporter, et qu'en retour, ceux-ci lui expédieraient d'Europe les objets dont il aurait besoin.

Trois chariots suffirent à peine pour contenir les richesses que les blancs emportèrent, et Makolo, précédé de plusieurs centaines de ses guerriers, accompagna ses amis à Loanda. Le voyage fut long, difficile, et parfois il fallut s'ouvrir un chemin par la force. Mais, enfin, ils arrivèrent heureusement, frêtèrent un navire et s'embarquèrent pour l'Europe.

Les adieux furent tristes, et tous, Gervais lui-même, avaient les larmes aux yeux.

Trelihan et Makolo s'embrassèrent avec effusion.

« Ne m'oubliez pas, dit ce dernier ; tant que je vivrai, votre image sera dans mon cœur.

— Je reviendrai, » répliqua Trelihan.

Le navire s'éloigna et gagna la pleine mer.

Makolo, avec ses guerriers, retourna continuer son œuvre de civilisation.

A leur arrivée en France, les chasseurs vendirent à bon compte leur cargaison d'ivoire, et la part attribuée à chacun constituait une véritable fortune.

Lange est aujourd'hui propriétaire d'une belle maison en Normandie.

Trelihan a assuré l'avenir de sa mère et de ses sœurs.

Le docteur Collinée a placé la plupart de ses collections au Muséum d'histoire naturelle.

Quant à Gervais, après quelques mois de repos, il com-

mença à se fatiguer de l'inaction et sa pensée alla souvent rejoindre Makolo au milieu de ses forêts.

Tous restèrent fidèles au traité et conservèrent avec Makolo des relations suivies.

Cinq ans s'étaient écoulés, lorsqu'un jour, Trelivan émit l'avis qu'il serait utile que l'un d'eux se rendît à Loanda pour surveiller l'expédition d'une quantité considérable d'ivoire dont Makolo leur annonçait l'envoi, et il ajoutait qu'il était prêt à partir.

« Je t'accompagnerai, dit Gervais.

— Très volontiers, » répliqua Trelivan.

Ils partirent, en effet, et nous savons qu'ils sont allés jusqu'au pays des Makololos.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE	I. — Les Naufragés.....	1
—	II. — La Consultation. — Au nord ou au sud.....	17
—	III. — Un troupeau d'élans. — Le village. — Un crocodile.	37
—	IV. — Le solitaire. — En avant. — Les antilopes.....	60
—	V. — Les chiens sauvages. — Nouvel exploit de Trelivan. — Les fourmilières.....	78
—	VI. — L'hippopotame. — La mouche tsetsé. — Une alarme.	96
—	VII. — Le serpent. — La chasse aux éléphants.....	116
—	VIII. — Le passage du torrent. — Un accident. — Il n'est pas mort.....	134
—	IX. — La chasse à l'autruche. — Un envoyé de Moselikatsé.	153
—	X. — La hutte sur le rocher. — Deux panthères. — La mort de Baka.....	163
—	XI. — Mauvais vouloir des guides. — Le désert. — Les melons d'eau.....	184
—	XII. — Combat entre une panthère et un anaconda. — Les deux lions.....	199
—	XIII. — Histoire de Makolo. — Trahison des Matebélés. — Sauvages de Bornéo.....	220
—	XIV. — Un troupeau de buffles. — Les Matebélés.....	240
—	XV. — Le commerce de l'ivoire. — Difficulté de s'entendre. Trois dents pour un fusil.....	262
—	XVI. — Pour une tabatière. — Le docteur ès pluies. — Une énigme.....	278

CHAPITRE XVII. — Une nuit dans la forêt. — Le karosse de Kabompo..	288
— XVIII. — Une invitation. — Le poteau. — Deux coups de fusil.	304
— XIX. — La ruse de Moselikatsé. — La bataille. — Les Makololos.....	321
— XX. — Les girafes. — L'attaque des rhinocéros. — Le mangeur d'hommes. Un accident.....	333
— XXI. — Encore le vieux lion. — Retour de Makolo.....	356
— XXII. — Commencement des pluies. — Arrivée chez les Makololos.....	366
— XXIII. — La Kotla. — Les trésors de Manenko. — Le retour.	377

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

3 9088 00579 3021